


D. WEBSTER
Bookseller
TUNBRIDGE WELLS







ESSAIS
DU CHEVALIER
BACON.



Engraved by H. R. Cook

FRANCIS BACON

Lord High Chancellor of England.

Published Oct. 20th 1803 by M. Jones

ESSAIS
DU CHEVALIER
BACON,
CHANCELIER D'ANGLETERRE,
SUR DIVERS SUJETS
de Politique, & de Morale.



A PARIS;
Chez EMERY, Quai des Auguſtins, à Saint Benoiſt.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

LE petit Ouvrage que nous donnons au Public, eſt une Traduction élegante d'un excellent Original Anglois. Nous ignorons le nom du Traducteur : Pour l'Auteur c'eſt le célébre Bâcon, Baron de Verulam, Vicomte de Saint Alban, & Grand

Chancelier d'Angleterre, ſous le regne de Jacques I. Une Perſonne de diſtinction ayant apporté cette Traduction, au retour d'un Voyage d'Eſpagne, a bien voulu s'en déſaiſir en notre faveur, & pour l'utilité du Public. Nous avons répondu à ſes vœux, en la faiſant imprimer, & nous croions que l'on nous en ſaura quelque gré. On voit dans ce petit Ouvrage comme en racourci tout le génie de Bâcon. Un eſprit aiſé, un jugement ſain, le Philoſophe ſenſé, l'Homme de réflexions, y brillent tour à tour. C'étoit un des fruits

de la retraite d'un Homme qui avoit quitté le monde, après en avoir soûtenu longtems les prosperités & les disgraces. Si les Maximes de M. de la Rochefoucaud ont été si long-tems goûtées par ce qu'il y a de plus sensé; si elles sont encore les délices de ceux qui aiment les Ouvrages où le vrai & le judicieux sont substitués à la place des traits brillans de l'imagination souvent faux, & presque toûjours peu solides, nous avons droit d'esperer, que ces *Essais* ne seront ni moins recherchés, ni moins lûs; ajoûtons, ni moins utiles. Tout y paroît si raison-

nable, que chacun croit pen-ſer de lui-même ce qu'il trouve exprimé dans ſon Auteur. La Politique n'y eſt point contraire à la Religion, & celle-ci y ſoûtient à ſon tour la Politique. C'eſt un Livre de principes qui peuvent également ſervir à l'Homme d'Etat, & au Philoſophe. Ce ne ſont point des maximes de ſpiritualité, mais des réflexions ſaines, judicieuſes, ſolides. L'Auteur parle librement : c'étoit aſſés le caractére des Anglois; & c'eſt encore celui de leurs Auteurs : mais quand cette liberté n'a rien que de conforme au bon ſens & à la raiſon ; quand elle reſ-

pecte la Religion & la pieté qui doivent être raisonnables elles-mêmes; loin d'être blâmable, c'est l'assaisonnement le meilleur qu'on puisse donner à un écrit, aujourd'hui sur-tout que ce goût paroît regner de plus en plus en France, & même dans presque toute l'Europe; un écrit qui a ce caractére, ne peut manquer de plaire & d'être utile. Un Ouvrage qui renferme plus de choses que de mots, peut ennuier un esprit superficiel, qui n'aime que ce qui flatte son imagination, & qui cherche plus ce qui brille, que ce qui instruit. Mais la gloire d'un

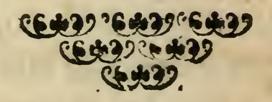
Auteur eſt-elle de n'être agréable qu'à ces ſortes de Lecteurs ? L'homme ſenſé, l'Auteur judicieux, ne mettent leur honneur qu'à être goûtés par ceux qui leur reſſemblent; & puiſque nous ſommes tous faits pour raiſonner, & pour raiſonner juſte, pourquoi chercheroit-on autre choſe dans un Ouvrage ? Celui-ci d'ailleurs donne en peu de mots tant de regles lumineuſes d'une ſage conduite, qu'il plaît, qu'il inſtruit, qu'il charme ceux qui aiment à ſe connoître, & qui craignent de ſe tromper. S'il reprend des défauts, c'eſt pour appren-

dre à les corriger ; s'il attaque des abus, c'eſt pour montrer à les éviter; s'il donne des préceptes, c'eſt pour faire diſcerner ce qui eſt de devoir, & fuir ce qui n'eſt que de caprice & de fantaiſie. Bayle qui avec beaucoup de défauts, ne laiſſe pas que d'avoir connu ce qui n'étoit que préjugé, & d'avoir fait quelquefois une guerre aſſés heureuſe à beaucoup de préventions, avoit raiſon d'eſtimer cet écrit. Il loüe beaucoup ces Eſſais ; il nous apprend qu'il s'en fit en peu de tems un aſſés grand nombre d'Editions, & ceux qui liront cette Traduction, ap-

plaudiront à cet égard au jugement de ce Critique qu'il faut abandonner ſur tant d'autres points. Jean Baudoin l'un des premiers Membres de l'Academie Françoiſe, en avoit déja publié une Traduction en 1624. Nous l'avons parcourue, & nous y avons trouvé une difference énorme entre elle & celle que nous publions. Style mauvais dans la premiere, additions peu dignes de l'Auteur, expreſſions louches, ſurannées & ſouvent bizarres : c'eſt le caractére de cette Traduction. L'élégance, la pureté du langage, la préciſion, forment au contraire

le caractére de celle-ci. Si notre jugement ſemble ſuſpect, parce qu'il paroît intereſſé, qu'on liſe cet Ouvrage, & nous ſommes aſſurés que l'on ira encore plus loin que nous dans les éloges que nous donnons à cet écrit. Il eſt vrai que nous avons fait quelques retranchemens dans la Traduction que nous publions; mais outre qu'ils ſont en très-petit nombre, nous ne les avons faits que ſur l'avis d'un homme d'eſprit qui les a jugé néceſſaires pour ſe conformer à nos mœurs & aux Loix reçûes dans le Royaume; & par reſpect pour la vérité

qui s'y trouvoit bleſſée. La liberté de penſer eſt ſoufferte en France comme en Angleterre: mais ici elle eſt reſſerrée dans les bornes de la ſageſſe & de la moderation, au lieu que l'on n'ignore pas qu'elle eſt ſouvent portée à un excès condamnable en Angleterre; & les Anglois les plus judicieux ne font pas difficulté d'en convenir, & de ſouhaiter que l'on imitât à cet égard notre prudence & notre reſerve.



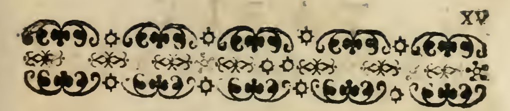


TABLE
DES TRAITEZ contenus dans ces Eſſais de Politique, & de Morale.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé PIERRE-FRANÇOIS EMERY, Imprimeur & Libraire à Paris, Ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *Essais du Chevalier Bâcon, Chancelier d'Angleterre, sur divers sujets de Politique & de Morale*, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de l'imprimer, ou faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le Contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous

lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notre Contrescel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre Obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contre-

faits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes;

du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitiéme jour d'Août, l'an de grace mil sept cent trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 762. fol. 755. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 29. Août 1734.

G. MARTIN, *Sindic.*

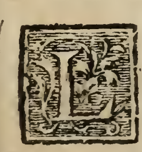
ESSAIS



ESSAIS DU CHEVALIER BACON, CHANCELIER D'ANGLETERRE,

Sur divers Sujets de Politique, & de Morale.

DE L'HABITUDE, ET DE L'EDUCATION.



ES pensées des hommes naissent de leurs inclinations ; leurs discours sont proportionnés à leur sçavoir & aux opinions qu'ils ont embrassées,

mais l'habitude seule regle & détermine leurs actions, comme Machiavel le remarque, avec beaucoup de bon sens, mais dans un cas odieux.

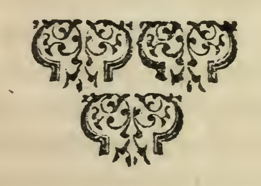
On voit bien clairement la forme, ou pour mieux dire le triomphe de l'habitude, en ce que nous entendons tous les jours des hommes, promettre, s'engager, & donner des paroles autentiques, sans que cela fasse aucune impression sur eux, ni qu'ils changent en rien leur conduite, comme s'ils étoient des statuës, ou des machines que la seule habitude fait mouvoir. Voici plusieurs exemples de son pouvoir & de sa tirannie.

Les Indiens (je parle des Gymnosophistes) se mettent tranquillement sur un bûcher, & se sacrifient par le feu. Les femmes même se font brûler

avec le corps de leurs maris. Les enfans de Sparte étoient accoûtumés à se laisser foüeter sur l'autel de Diane sans se plaindre. Je me souviens qu'au commencement du regne de la Reine Elisabeth, un Irlandois rebelle qui fut condamné, présenta un placet au Viceroi, demandant à être pendu avec une branche d'ozier retorse, & non pas avec une corde, parce que ç'avoit été la coûtume dans son païs de pendre les rebelles de cette maniére. En Moscovie il y a des Moines qui se mettent l'hyver dans l'eau par pénitence, & qui y demeurent jusqu'à ce qu'elle soit gélée autour d'eux. Puis donc que l'habitude a tant de pouvoir sur nous, tâchons d'en contracter de bonnes. Celles qu'on prend dans la jeunesse, sont certainement les plus fortes;

& ce que nous appellons éducation, n'est en effet qu'une habitude prise de bonne heure. Nous voyons à l'égard des Langues que la prononciation ou l'accent s'apprend bien mieux dans la jeunesse ; alors la langue est plus déliée, les nerfs sont aussi plus souples ; ceux qui apprennent tard ne peuvent pas si facilement prendre un pli nouveau, à moins que ce ne soit de ces hommes rares qui se tiennent toûjours en exercice, & qui conservent par ce moïen la faculté nécessaire pour apprendre tout ce qu'ils veulent sçavoir ; mais si la coûtume simple & pour ainsi dire, privée, a tant de force, elle en aura bien davantage étant associée & conjointe comme elle l'est dans les colléges ; car alors l'exemple instruit, la société encourage, l'émulation &

les honneurs élevent l'eſprit: de ſorte que dans ces lieux la force de la coûtume eſt portée à ſon plus haut période. Certainement la multiplication des vertus naît de la bonne inſtitution & de la bonne diſcipline des ſocietés. Car les ſocietés, & les bons gouvernemens cultivent la vertu naiſſante, mais ils n'en corrigent pas la ſémence; & le malheur eſt qu'on employe ſouvent les moyens les plus efficaces pour la fin la moins déſirable.



DU MARIAGE, ET DU CELIBAT.

CELUI qui a une femme & des enfans, a donné des ôtages à la fortune. Ce sont des entraves pour les grandes entreprises, soit que la vertu ou le vice nous y porte. Tout ce qui s'est fait de plus recommandable en faveur de la société, a été fait par des gens qui n'avoient point d'enfans, & qui ont, pour ainsi dire, épousé & donné toute leur affection au bien public. Il paroîtroit cependant naturel que ceux qui ont des enfans, eussent plus de soin que les autres de l'avenir, auquel ils doivent transmettre leurs plus chers dépôts.

Il y a des gens indépendamment de tout cela qui ne pensent point à faire passer leur mémoire à la Postérité. Ils regardent comme une folie de se donner des soins, & de se tourmenter pour un tems, où ils ne seront plus. Quelques-uns regardent une femme & des enfans seulement comme un sujet de dépense ; & qui plus est, il y a des avares assez fols pour tirer vanité de n'avoir point d'enfans, parce que peut-être ils ont entendu dire à quelqu'un en parlant d'un homme riche, *mais il a beaucoup d'enfans*, comme une chose qui diminuoit sa richesse. Cependant la raison qui fait le plus communément garder le célibat, c'est l'envie de joüir de la liberté, sur-tout pour quelques esprits contens d'eux-mêmes, hipocondres, si sensibles à la

moindre contrainte, qu'ils regardent presque leurs jarretiéres comme des chaînes.

On trouve parmi les gens qui ne sont pas mariés les meilleurs amis, les meilleurs maîtres, & les meilleurs domestiques; mais non pas toûjours les meilleurs sujets; car ils se transplantent aisément, & le plus grand nombre de fugitifs est de cette espéce.

Le Célibat convient aux Ecclésiastiques. Il est rare qu'on s'occupe à arroser des plantes, lorsqu'on a besoin de l'eau pour soi-même. Mais il me paroît qu'il est indifférent que les Magistrats soient mariés; car s'ils sont corrompus, ils auront un domestique pire qu'une femme pour attirer & pour recevoir des présens. A l'égard des soldats, je trouve que les Généraux, pour les engager à bien com-

battre, les font ordinairement reſſouvenir de leurs femmes & de leurs enfans. Je crois donc que le mépris du mariage parmi les Turcs, peut rendre leurs ſimples ſoldats moins réſolus.

Une femme & des enfans augmentent l'humanité dans les hommes; & quoiqu'un garçon ſoit ſouvent plus charitable, parce qu'il a moins de dépenſe à faire, il eſt cependant plus cruel, plus dur, & plus propre à faire la charge d'Inquiſiteur, parce qu'il y a moins d'occaſions qui puiſſent réveiller en lui ſa tendreſſe, & toucher ſon cœur.

Les naturels graves conduits par la coûtume, & qui ſe piquent de conſtance, ſont ordinairement de bons maris, comme Ulyſſe, *qui vetulam ſuam prætulit immortalitati.*

Les femmes chaſtes ſont ſou-

vent orguëilleuses & de mauvaise humeur, enflées du mérite de leur chasteté. Le meilleur lien pour retenir une femme dans son devoir, c'est qu'elle ait opinion de la prudence de son mari ; opinion qu'elle n'aura pas s'il lui paroît jaloux.

Les femmes sont des maîtresses pour de jeunes gens, pour les hommes plus âgés des compagnes, & pour les vieillards des nourrices ; de maniere qu'on a tant qu'on veut un prétexte de prendre une femme. Cependant celui à qui on demandoit quand un homme devoit se marier, & qui répondit : Un jeune homme, pas encore : Un vieillard, point du tout : celui-là, dis-je, est mis au nombre des sages.

On voit souvent que les mauvais maris ont de bonnes femmes, ou du moins que leur

tendreſſe eſt bien plus eſtimée, lorſqu'ils reviennent à elles. Souvent auſſi elles ſe montrent patientes par orguëil, ſur-tout ſi elles ont elles-mêmes choiſi leurs maris contre l'avis de leurs parens; car alors elles veulent (quoiqu'il leur en coûte) ſoutenir leur folie.



DES CLIENS,

ET AMIS.

LES Cliens à grands airs ne sont point commodes; en faisant sa queuë trop longue, on racourcit ses aîles. J'entens par grands airs, non seulement ceux qui causent une grande dépense, mais aussi ceux qui sont importuns par des sollicitations continuelles. Les Cliens ordinaires ne doivent exiger de leur Patron que l'appui, la récommandation, & la protection dans le besoin.

Il faut encore éviter de recevoir pour Cliens, ou pour Amis, ceux qui ne nous sont point attachés par amitié, mais par mécontentement contre quelqu'autre; ils font naître

très-souvent, ou pour le moins durer, les mésintelligences si communes parmi les Grands. Les Cliens qui ont trop de vanité, & qui prônent à grand bruit leurs Patrons, sont aussi très-facheux; ils gâtent les affaires par leur babil; & loin de se faire estimer, ils attirent l'envie sur eux. Mais il y en a d'une autre espéce bien plus dangereuse; ce sont certains espions à gages qui cherchent continuellement à pénétrer dans les secrets d'une maison pour les porter dans une autre; ils sont souvent en faveur, parce qu'ils semblent officieux, & parce qu'ils rapportent ordinairement des deux côtés.

Quand on est suivi par des personnes de sa profession, comme les gens de guerre qui suivent leur Général, quoiqu'en tems de paix; c'est une maniére

convenable, & qui même est approuvée dans les Monarchies, pourvû que ce soit sans trop de pompe & de popularité. Mais de toutes les façons d'avoir des Cliens, la plus honorable est de se rendre le protecteur de quiconque a de la vertu. Il faut avoüer cependant que s'il n'y a pas grande disproportion de mérite, les personnes d'un esprit médiocre valent mieux pour Cliens que celles qui ont trop d'adresse ; & pour dire la vérité, dans un tems de corruption, un homme actif est souvent plus utile qu'un homme vertueux.

Dans le gouvernement d'un Etat, il est bon que le traitement ordinaire soit égal entre des personnes d'un même rang; trop favoriser les uns, les rend insolens, & mécontente les autres. Mais dans les graces

qu'on dispense, on doit agir tout différemment. Il faut user de distinction & d'élection. Par-là les uns deviennent plus reconnoissans, & les autres plus empressés. On ne doit pas cependant trop favoriser quelqu'un d'abord, parce qu'il ne seroit pas possible de continuer avec proportion.

On fait mal de se laisser gouverner par un Ami ; c'est montrer de la foiblesse, & donner jour à la médisance. Ceux qui n'avoient osé nous censurer directement, ne manqueront pas de médire de celui qui nous conduit ; ainsi notre réputation en souffrira. Il est cependant encore plus dangereux d'être livré à plusieurs personnes à la fois : on devient inconstant, & sujet à la derniere impression. Mais il est honorable & utile de prendre conseil

d'un petit nombre d'amis. Ceux qui regardent voyent mieux que ceux qui joüent. La véritable amitié est fort rare, & sur-tout entre des égaux, c'est cependant celle que les Anciens ont le plus célébrée. S'il y en a, c'est entre le superieur & l'inférieur, parce que la fortunede l'un dépend decelle de l'autre.



DE

DE LA CONVERSATION.

ON doit éviter dans la conversation l'affectation, & encore plus la négligence; puisque l'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs, & que celui de converser sert beaucoup dans les affaires tant publiques que particulieres. Comme l'action (quoiqu'elle n'ait rien que de superficiel) est cependant requise dans un Orateur, préférablement aux autres parties qui semblent d'une bien plus grande importance; ainsi la conversation, quoiqu'elle ne prouve rien pour les qualités de l'ame, si elle n'est pas mise dans un homme du monde au-dessus de tout, du moins tient-elle une très-haute place, & l'air même du visage a beau-

coup de poids. *Nec vultu destrue verba tuo*, dit le Poëte. On peut affoiblir & même détruire absolument la force de ce qu'on a dit par l'air de son visage. Aussi Ciceron, en recommandant à son frere d'être affable aux Provinciaux, lui mande que cette affabilité ne consiste pas tant dans les discours que dans un air gracieux & ouvert. *Nihil interest os hium apertum, vultum clausum.* Nous voyons encore qu'Atticus écrivant à Ciceron au sujet de la premiere entre-vûë qu'il devoit avoir avec César dans la chaleur de la guerre, l'avertissoit soigneusement & sérieusement de composer dans cette occasion son air & ses gestes avec gravité & dignité. Si la contenance importe si fort, combien de plus grande importance ne doivent pas être les discours & les autres cho-

ſes qui appartiennent à la Converſation.

L'abrégé de la bienſéance & de la politeſſe, conſiſte à garder également notre dignité, & celle des perſonnes avec leſquelles nous converſons. Tite-Live explique ceci fort bien, quoiqu'il parle ſur un autre ſujet. *Ne aut arrogans videar, aut obnoxius, quorum alterum eſt alienæ libertatis, obliti alterum ſuæ.* D'un autre côté, ſi on paroît trop appliqué à ne manquer à rien de tout ce que peut exiger la civilité & la politeſſe, on tombe dans une ſorte d'affectation déſagréable. *Quid enim difformius cœnam invitam transferre?* Et même ſans tomber dans ces excès vicieux, on perd trop de tems en des bagatelles qui demandent plus de ſoin qu'elles ne valent. Les Régens diſent aux Ecoliers qui aiment trop à

parler : *Amicos esse fures temporis.* On en doit dire de même aux hommes faits : trop d'amour pour la Converſation détourne des occupations plus ſérieuſes, & d'un plus grand prix.

Ceux qui ſont ſi extrêmement polis, qu'ils paroiſſent formés exprès pour la politeſſe, ſe contentent ordinairement de poſſeder cette bonne qualité, & n'aſpirent preſque jamais à des vertus plus élevées & plus ſolides. Au contraire ceux qui connoiſſent leur défaut à cet égard, cherchent à s'attirer l'eſtime par d'autres voyes.

Preſque toutes choſes ſont bienſéantes à celui qui eſt véritablement eſtimé. Quand ce point manque, il faut chercher un faux-fuyant (pour m'exprimer ainſi) dans la complaiſance & dans la politeſſe.

Vous ne trouverez preſque

jamais d'empêchement dans les affaires, plus grand, ni plus ordinaire que trop de cérémonie, & aussi trop de circonspection dans le choix du tems & de l'occasion. Salomon dit : *Qui respicit ad nubes, non mutet.* Il vaut bien mieux faire naître l'occasion que l'attendre.

La Politesse est, pour ainsi dire, le vêtement de l'esprit ; elle doit servir comme les habits de tous les jours qui n'ont rien de recherché, & qui ne coûtent pas trop : elle doit aussi, comme les habits, faire paroître ce qu'il y a de mieux, & cacher les défauts ; enfin elle ne doit point gêner, ni empêcher l'esprit d'agir librement.



DE LA NOBLESSE.

NOUS parlerons de la Noblesse, premierement comme faisant partie d'un Etat, & ensuite comme d'une condition de particulier. Une Monarchie où il n'y a point de Nobles, est toûjours une pure & absoluë tirannie, comme celle du Turc. La Noblesse tempére la souveraineté, & détourne un peu les yeux du Peuple du sang Royal. Les Démocraties n'en ont pas besoin; elles sont même plus tranquilles & moins sujetes aux séditions, quand il n'y a pas de familles nobles. Alors on regarde à l'affaire proposée, non pas à celui qui la propose, ou si on y regarde, ce n'est qu'autant qu'il peut être utile pour l'affaire, & non pas pour

ſes armes, & pour ſa génealogie. Nous voyons que la République des Suiſſes ſe ſoutient fort bien malgré la diverſité de la Religion & des Cantons, parce que l'utilité & non pas le reſpect fait leur lien. Le gouvernement des Provinces-Unies des Pays-Bas eſt excellent; car l'égalité dans les perſonnes cauſe l'égalité dans les Conſeils, & fait que les taxes & les contributions ſont payées de meilleure volonté.

Une Nobleſſe grande & puiſſante augmente la ſplendeur d'un Prince, mais elle diminuë ſon pouvoir. Elle donne du cœur au peuple, mais elle rend ſa condition plus utile. Il eſt bon pour le Prince & pour la juſtice que la Nobleſſe ne ſoit pas trop puiſſante, & qu'elle ſe conſerve cependant une grandeur capable de réprimer l'in-

ſolence populaire, avant qu'elle puiſſe s'attaquer à la Majeſté du Prince. Une Nobleſſe nombreuſe rend ordinairement un Etat moins puiſſant; car outre que c'eſt une ſurcharge de dépenſe, il arrive néceſſairement que pluſieurs Nobles deviennent pauvres avec le tems : ce qui fait une eſpéce de diſproportion entre les honneurs & les biens.

A l'égard de la Nobleſſe dans les particuliers, on a une eſpéce de reſpect pour un vieux Château, ou pour un bâtiment qui a réſiſté au tems, ou même pour un bel & grand arbre qui eſt frais & entier malgré ſa vieilleſſe. Combien en doit-on plus avoir pour une noble & ancienne famille qui s'eſt maintenuë contre tous les orages des tems? La nouvelle Nobleſſe eſt l'ouvrage du pouvoir du Prince;

ce ; mais l'ancienne eſt l'ouvrage du tems ſeul.

Ceux qui ſont les premiers élevés à la Nobleſſe, ont ordinairement de plus grandes qualités, mais moins d'innocence que leurs deſcendans. Car rarement on ne s'éleve que par des bons & des mauvais moïens enſemble. Il eſt injuſte que la mémoire des vertus demeure à la poſtérité, & que les défauts ſoient enſevelis avec ceux qui les ont.

Une naiſſance noble diminuë ordinairement l'induſtrie ; & celui qui n'eſt pas induſtrieux, porte envie à celui qui l'eſt. Les Nobles d'un autre côté n'ont pas tant de chemin à faire que les autres, pour monter aux plus hauts dégrés ; & celui qui eſt arrêté tandis que les autres montent, a pour l'ordinaire des mouvemens d'envie.

Mais la Noblesse étant dans la possession de joüir des honneurs, cela éteint l'envie qu'on lui porteroit si elle en jouissoit nouvellement. Les Rois qui peuvent choisir dans leur Noblesse des gens prudens & capables, trouvent en les employant beaucoup d'aisance & de facilité : le Peuple se plie naturellement sous eux, comme étant nés pour commander.



DU DISCOURS.

IL y a des gens qui aiment mieux dans la converſation paroître doüés d'un eſprit facile & qui peut ſe tirer d'affaires ſur toute ſorte de ſujets, que de montrer un diſcernement ſolide, juſte, & qui s'attache au vrai ; comme s'il étoit plus glorieux de faire voir qu'on ſçait tout ce qui ſe peut dire, que de montrer qu'on ſçait ce qui ſe doit penſer. Il y a auſſi des gens qui ont des lieux communs & des thémes tout faits, où ils brillent d'abord ; mais manquant de varieté, ils ennuyent bien-tôt, & paroiſſent ridicules auſſi-tôt qu'ils ſont découverts.

Le rôle diſtingué dans une

conversation, c'est de fournir la matiére, de la diriger, & de la varier : c'est être la clef de meutte. Il est bon de diversifier la conversation, & de montrer les choses qu'on traite sous plusieurs aspects différens ; de mêler aux argumens, des narrations, des questions, des opinions, du plaisant, & du sérieux. On languit quand la conversation roule trop longtems sur un même sujet.

A l'égard de la plaisanterie, plusieurs choses doivent être privilégiées ; la Religion, les matiéres d'Etat, les grands hommes, les affaires graves des particuliers, & tout ce qui est digne de pitié. Il y a des personnes qui croient que leur esprit s'endormiroit, s'ils ne jettoient dans la conversation quelque chose de piquant. C'est une habitude qu'on doit répri-

mer, *parce, puer, ſtimulis, & fortiùs utere loris.* Le bon ſel n'a point d'amertume. Un homme ſatyrique fait craindre aux autres ſon eſprit, & doit à ſon tour craindre leur mémoire.

Celui qui fait beaucoup de queſtions, apprendra beaucoup, ſur-tout s'il ſçait les proportionner à la capacité de la perſonne qu'il queſtionne. Il lui fournit le plaiſir de parler de ce qu'elle ſçait le mieux, & il apprend toûjours quelque choſe; mais il faut ſe garder d'être importun par trop de queſtions. Laiſſez parler les autres, & s'il y a quelqu'un qui empaume la converſation, ſemblable à l'inſtrument qui anime ou qui rend plus graves les pas des Danſeurs, détournez-le adroitement, afin que celui qui s'eſt tû long-tems, puiſſe, pour ainſi dire, entrer en danſe. Diſſimu-

lez quelquefois ce que vous ſçavez , c'eſt le moyen qu'on ne vous croye pas neuf une autrefois dans ce que vous ignorez peut-être.

On doit parler de ſoi très-rarement & avec bien des ménagemens. J'ai connu un homme qui diſoit d'un autre par dériſion : Ne faut-il pas qu'il ait beaucoup d'eſprit , puiſqu'il nous en aſſure ſi ſouvent ? Il n'y a qu'une occaſion où l'on peut ſe loüer de bonne grace, c'eſt en loüant dans un autre une vertu que l'on poſſéde ſoi-même. Sur-tout gardez-vous bien ſoigneuſement des diſcours railleurs & malins. La converſation doit être comme une promenade , & non pas comme un grand chemin qui mene à la maiſon de quelqu'un. J'ai connu deux perſonnes de qualité de l'Occident d'Angle-

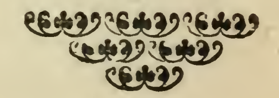
terre, l'une aimoit la raillerie piquante, & faiſoit toûjours très-grande chere, l'autre demanda un jour à quelques-uns de ſes amis qui avoient dîné chez ſon voiſin, s'il n'avoit rien dit à table de piquant. Lorſqu'on lui eut répondu qu'il avoit dit telle & telle choſe; je ſçavois bien, répliqua-t'il, qu'il gâteroit un bon diner.

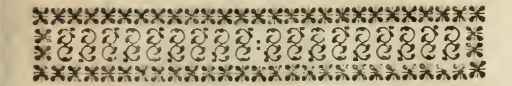
La diſcrétion dans les diſcours vaut mieux que l'Eloquence; & méſurer ſon diſcours à la portée de celui à qui l'on parle, eſt préferable à l'ornement & à la méthode.

Sçavoir bien parler, & ne ſçavoir pas bien répondre, montre un eſprit lent; bien repliquer, & ne ſçavoir pas faire un diſcours de ſuite, montre peu de capacité & de ſçavoir. On remarque que les animaux qui courent le mieux, ne ſont pas

ceux qui tournent avec le plus d'adresse. Cette différence se voit entre le Lévrier & le Liévre.

Entasser beaucoup de circonstances avant que de venir au fait, est une maniére fastidieuse, & qui déplaît. Mais aussi ne rapporter aucune circonstance, rend le discours sec & peu intéressant.





DES MAGISTRATS, ET DES DIGNITE'S.

CEUX qui ont les plus grandes charges ſont trois fois eſclaves : eſclaves du Prince ou de l'Etat, eſclaves de leur réputation, eſclaves des affaires ; de maniére qu'ils ne ſont maîtres ni de leurs perſonnes, ni de leurs actions, ni de leur tems.

C'eſt une étrange paſſion que celle de vouloir dominer ſur les autres, en perdant ſa propre liberté. On ne monte point ſans peine aux grandes dignités ; on parvient par le travail à de plus grands travaux, aux dignités par les dignités.

Il eſt difficile de ſe ſoutenir

dans les grands emplois, & on n'en est point privé sans essuïer une chûte, ou pour le moins une éclipse, qui est toûjours une chose triste. *Cùm non sis qui fueris, non es, cur velis vivere?*

On ne peut pas toûjours se retirer quand on le veut; souvent on ne le veut pas, lorsqu'on le pourroit. La plûpart des hommes ne peuvent souffrir une vie privée malgré la vieillesse & une mauvaise santé qui demandent cependant l'ombre & le repos, & ressemblent à ces vieux bourgeois, qui, n'ayant pas la force de se promener dans la ville, s'asseoient encore devant leur porte, & se donnent en spectacle, quoiqu'ils courent risque de se faire mocquer d'eux.

Ceux qui sont dans les grands emplois, ont besoin de l'opi-

nion des autres pour ſe trouver heureux : s'ils jugent par ce qu'ils ſentent eux-mêmes, ils ne trouveront pas qu'ils le ſoient. Mais s'ils font attention à ce que les autres penſent, & combien l'on ſouhaite d'être à leur place, ils ſe trouveront heureux par cette opinion d'autrui, & pendant qu'ils ſentent peut-être en eux-mêmes qu'ils ne le ſont pas; car ils ſont les premiers à ſentir leurs douleurs, quoiqu'ils ſoient les derniers à ſentir leurs défauts. Les hommes en grand pouvoir ne ſe connoiſſent pas ordinairement, parce qu'étant occupés & diſtraits par les affaires, ils n'ont pas le tems de penſer aux ſoins que demandent le corps & l'eſprit.

Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus;

Ignotus moritur sibi.

Pendant qu'on a le pouvoir en main, on a la licence de faire le bien & le mal. Le dernier est un malheur ; car le mieux est de n'avoir pas la volonté de faire le mal, & ensuite de n'en avoir pas le pouvoir : & le vrai & le légitime but de l'ambition doit être d'acquerir le pouvoir de faire le bien ; car d'en avoir seulement l'intention, quoique ce soit une chose agréable à Dieu, c'est à peu près à l'égard des hommes comme de faire de beaux rêves en dormant, lorsqu'on ne met pas ses pensées en exécution, & on ne sçauroit les y mettre sans le pouvoir ou une charge publique, qui nous donne de l'autorité au-dessus des autres hommes. Le mérite & les bonnes œuvres sont la vraie fin où doit tendre le travail de

l'homme : & une conſcience qui ne ſe reproche rien, eſt la perfection de la tranquillité humaine. Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon, après quoi il ſe repoſa.

Dans l'emploi que vous occupez, mettez-vous devant les yeux les meilleurs exemples ; l'imitation eſt un globe de préceptes. Propoſez-vous dans la ſuite votre propre exemple, pour voir ſi vous n'avez pas mieux commencé que vous ne continuez ; & ne négligez pas non plus l'exemple de ceux qui ont mal fait dans la même charge, non pas pour en tirer vanité, mais pour mieux apprendre à éviter le mal. Que ce que vous réformez, ſe faſſe ſans oſtentation & ſans blâmer le tems ni les perſonnes ; que votre intention ſoit de donner de bons exemples, auſſi-bien que de les

imiter. Examinez les choses dès leur commencement : voyez en quoi & comment le mal s'est introduit ; consultez l'antiquité pour connoître ce qu'il y a de meilleur, & le reste des tems pour sçavoir ce qu'il y a de plus commode. Tâchez d'établir des regles dans votre maniére d'agir, afin qu'on sçache par avance ce qu'on peut espérer de vous. Ne soyez pas cependant trop entier ni trop opiniâtre ; & lorsque vous ne suivrez pas votre regle ordinaire, faites voir clairement la raison qui vous en empêche. Conservez les droits de votre charge, mais ne cherchez point de dispute là-dessus ; pensez plûtôt à exercer vos droits à la rigueur sans en parler, que de chercher à faire du bruit, & vous attirer des querelles par ostentation. Défendez aussi & protegez

dans leurs droits ceux qui ont des places ſous vous. Comptez qu'il eſt plus honorable de diriger le tout, que d'entrer dans les petits détails qui les regardent. Recevez bien & attirez ceux qui peuvent vous donner des conſeils, & vous aſſiſter dans votre charge; & ne chaſſez pas, comme des gens qui veulent ſe mêler de trop de choſes, ceux qui s'offrent dans ce deſſein. La lenteur, la corruption, la brutalité, & trop de facilité ſont les vices principaux de l'autorité. Evitez la lenteur; ſoïez d'un accès facile; rendez-vous ponctuel à l'heure que vous avez marquée; finiſſez ce que vous avez entrepris avant que de commencer autre choſe, ſi vous n'y êtes pas forcé par une néceſſité indiſpenſable. A l'égard de la corruption, ne liez pas ſeulement vos mains, & cel-

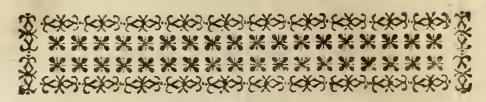
les de vos domestiques, afin qu'ils ne prennent rien, mais liez aussi celles des solliciteurs pour qu'ils n'offrent rien. L'intégrité sera le premier de ses effets ; mais pour éviter l'autre, il faut montrer hautement toute l'horreur que vous avez des ames venales. Evitez non seulement de vous laisser corrompre, mais même qu'on ne puisse pas vous en soupçonner. Quiconque change facilement d'avis & sans une raison manifeste, fait soupçonner qu'il s'est laissé corrompre. Ainsi quand vous changez d'opinion & de maniére d'agir, dites clairement vos raisons, & ne cherchez pas à le faire furtivement. Si vous montrez de l'estime pour un domestique favori, qui ne soit pas fondée sur de bonnes raisons, on le regardera comme la porte secrete pour intro-

introduire la corruption. La brutalité eſt un vice dont on ne tire jamais avantage, & qui mécontente tout le monde. La ſévérité inſpire la crainte, mais la brutalité attire la haine. Les réprimandes d'un homme en place doivent être graves & point piquantes. Celui qui ſe laiſſe gagner par l'importunité ou par des petites conſidérations, en trouvera qui l'arrêteront à chaque inſtant; avoir des égards eſt une choſe condamnable, dit Salomon; & celui qui en a, ſera le mal pour un morceau de pain. Cette penſée eſt juſte. La charge montre l'homme, les uns en beau, les autres à leur avantage. *Omnium conſenſu capax imperii, niſi imperaſſet*, dit Tacite de Galba; & il dit de Veſpaſien: *Solus imperantium Veſpaſianus mutatus in meliùs;* quoiqu'il parle de l'art de

regner pour l'un; des maniéres & des affections pour l'autre. C'est une marque certaine de grandeur d'ame, lorsque les honneurs rendent un homme meilleur. Les honneurs sont ou doivent être le centre de la vertu, & comme un corps se meut plus rapidement allant vers son centre, & que lorsqu'il y est, il reste tranquille; de même la vertu est violente dans ce qu'elle désire, & tranquille aussi dans l'autorité. On monte aux grands emplois par un escalier à deux rampes. S'il y a des factions, il est bon de se mettre d'un côté pendant qu'on monte; mais quand on est placé, on doit se tenir sur le repos, & garder l'équilibre. Il faut respecter la mémoire de ceux qui nous ont précedés: si vous ne le faites pas, votre successeur vous payera de la même monoye.

Si vous avez des Collégues, aïez beaucoup d'égards pour eux : appellez-les plûtôt lorsqu'ils ne s'y attendent pas, que de les exclure, lorsqu'ils ont raison de s'attendre à être appellés. Dans votre conversation ordinaire, oubliez que vous avez une charge ; & faites plûtôt en sorte qu'on dise de vous, *C'est un autre homme, quand il est dans l'exercice de sa charge.*





DU SAGE
EN APPARENCE.

C'EST une opinion assez généralement établie que les François sont plus sages qu'ils ne paroissent, & que les Espagnols paroissent plus sages qu'ils ne sont. Quoiqu'il en soit des nations en général, il est certain que cette distinction peut souvent se faire entre des particuliers. On en voit de qui la sagesse ressemble à la sainteté de ceux dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Speciem pietatis habentes, sed virtutem ejus abnegantes.*

Il y a des personnes qui s'occupent à des riens avec beaucoup d'appareil & de gravité. Il est plaisant pour un homme d'esprit, & pour tous ceux qui

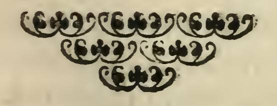
les apperçoivent, de voir les tours de ces prétendus Sages, & de quelle maniére ils ſe mettent, pour ainſi dire, en perſpective, pour donner à une ſimple ſuperficie l'apparance d'un corps ſolide. Les uns ſont ſi retenus & ſi diſcrets, qu'ils n'étalent jamais leur marchandiſe au grand jour, & qu'ils font toûjours ſemblant d'avoir quelque choſe en réſerve. S'ils ſentent que ce qu'ils diſent ne s'entend pas, ils tâchent de perſuader qu'ils ne ſe permettent pas de dire ce qu'ils ſçavent. Il y en a d'autres qui ont recours aux geſtes & aux grimaces. Ils ſont ſages en ſignes, comme Ciceron diſoit de Piſon. *Reſpondes altero ad frontem ſublato, altero ad mentum depreſſo ſupercilio, crudelitatem tibi non placere.*

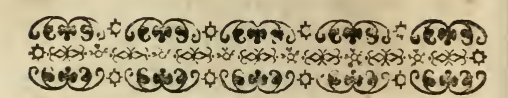
Ils croient quelquefois en

imposer par une sentence prononcée d'un air décisif & sans s'arrêter. Ils prennent pour admis ce qu'ils ne sçauroient prouver. D'autres encore font semblant de mépriser ou de négliger tout ce qui est au-dessus de leur capacité, comme des choses impertinentes, ou de trop petite conséquence, & veulent que leur ignorance soit réputée pour jugement; en vous amusant par quelque subtilité, ils coulent sur l'essentiel de la question. Aulugelle dit de ceux-là : *Hominem delirum qui verborum minutiis rerum frangit pondera.* Et Platon dans son Protagore introduit par ironie un certain Prodicus qui fait une harangue composée de distinctions depuis le commencement jusqu'à la fin. Ces sortes de gens se tiennent ordinairement sur la négative. Ils affectent de

trouver & de prédire des difficultés. Car lorſque la propoſition eſt rejettée, ils ſont hors d'intrigue ; mais s'il falloit la diſcuter, comment s'en tireroient-ils ?

Cette fauſſe prudence ruine les affaires. Il n'y a point de Marchand endetté qui uſe de tant d'artifices pour ſoutenir ſon crédit, que ces gens vuides de ſens pour maintenir une opinion de prudence qui leur donne quelquefois de la réputation parmi le peuple. Mais qu'on ſe garde bien de les employer dans les affaires. Tout autre, fut-il cent fois plus ſot & plus fol, vaut encore mieux qu'un de ces prétendus Sages.





DE LA COLERE.

C'EST une pure ostentation de Stoïcien que de prétendre étouffer en nous toute semence de colére. Nous avons un meilleur oracle : *Irascimini, & nolite peccare. Sol non occidat super iracundiam vestram.* On doit mettre des bornes à sa colére, l'arrêter dans sa course, & lorsqu'il est tems.

Nous dirons comment on peut tempérer & adoucir l'inclination naturelle & l'habitude à la colére. Comment ces mouvemens particuliers peuvent être réprimés, ou du moins les moyens d'empêcher les mauvais effets qu'ils produisent ordinairement. Enfin comment

comment on peut exciter ou calmer la colére dans un autre.

Pour la tempérer & l'adoucir, le meilleur reméde est de réflêchir sur les effets qu'elle produit, quel désordre elle cause dans la vie. Le meilleur tems pour ces réfléxions, c'est lorsque l'accès de la colére est passé. Seneque a raison de dire : *Iram ruinæ similem esse, quæ in aliud cadendo se ipsum comminuit & frangit.* L'Ecriture sainte nous exhorte à posséder nos ames en patience. Quiconque perd patience, ne posséde plus son ame. Les hommes ne doivent pas ressembler aux abeilles, *animasque in vulnere ponunt.* La colére est certainement une petitesse dans l'homme, comme on peut le remarquer par la foiblesse des sujets qu'elle domine ; les enfans, les femmes, les vieillards, & les malades,

Lorsqu'on est en colére, il vaut mieux montrer du mépris que de la crainte , afin de paroître plûtôt au-dessus qu'au-dessous de l'injure : cela est facile, si l'on est capable de garder quelque regle dans sa colére.

A l'égard de ses causes & de ses motifs, il y en a trois principaux : D'être trop sensible aux injures. Personne ne se met en colére s'il ne se croit offensé ; c'est pour cela que les gens délicats y sont sujets. Il y a bien des choses qui les blessent, qu'une nature plus forte ne sentiroit pas.

S'imaginer que l'injure qu'on nous a faite étoit accompagnée de mépris ; le mépris porte à la colére autant ou plus que l'injure même. Quand donc on est ingénieux à trouver des circonstances de mépris, la colére en est enflammée.

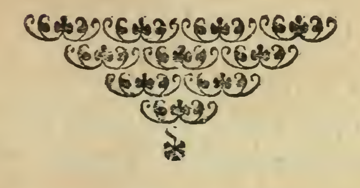
Enfin l'opinion que ſa réputation eſt bleſſée, l'augmente encore infiniment. Le reméde à tout cela eſt d'avoir, comme diſoit Gonzalve, *cutem honoris craſſiorem.* Mais le meilleur moyen de détourner ſa colére, c'eſt de gagner du tems, en ſe perſuadant, ſi l'on peut, que celui de ſe vanger n'eſt pas encore venu; qu'on le prévoit, & qu'on prend patience en attendant.

A l'égard des moyens d'empêcher que la colére ne produiſe de mauvais effets, c'eſt premierement de ſe garder des paroles dures, ſur-tout de celles qui peuvent irriter avec raiſon la perſonne à qui elles ſont adreſſées. *Communia maledicta*, ne font pas tant d'impreſſion. On doit auſſi ſe garder de reveler un ſécret : ce ſeroit ſe montrer bien dangereux pour la ſo-

cieté. Il faut encore avoir attention de ne pas rompre une affaire par colére, & ne rien faire d'irrévocable.

Pour exciter dans un autre ou pour calmer la colére, c'est particulierement par le choix du tems qu'on en vient à bout. On l'excite facilement, lorsque la personne est déja de mauvaise humeur, ou en trouvant moyen de lui persuader qu'on a tout le mépris possible pour elle, comme je l'ai déja dit. Ces deux moyens pris en différentes maniéres, peuvent servir également pour les effets contraires; car pour éviter qu'une personne se mette en colére, il faut choisir le tems de sa bonne humeur: alors on peut lui dire ce qu'elle n'écouteroit peut-être pas dans un autre moment. La premiere impression fait beaucoup. Il est aussi très-important

de ſéparer tant qu'on peut, l'injure du mépris, & de faire en ſorte qu'on l'attribue à une mépriſe, à la crainte, à la paſſion, ou à quelqu' autre choſe, ſelon le cas.



DE LA LOUANGE.

LA loüange est la réflexion de la vertu ; & comme la réflexion est peu juste, si la glace a des vices, de même la loüange, si elle vient du peuple, est ordinairement fausse, & plûtôt le partage de la présomption que de la vertu.

La capacité du peuple ne s'étend pas jusqu'à sçavoir distinguer dans un seul homme plusieurs vertus excellentes. Les petites vertus attirent sa loüange ; les moïennes le remplissent d'admiration & d'étonnement ; mais les plus sublimes le passent. L'apparence de la vertu, ou *species virtutibus similes*, est ce qui fait le plus d'impression sur son esprit. Il est semblable

à l'eau de la riviére qui éléve ce qui eſt leger & enflé, & qui laiſſe aller à fond ce qui eſt de poids & ſolide. Lorſque les perſonnes de qualité & de mérite ſont d'accord avec le peuple ſur la réputation de quelqu'un, alors, comme dit l'Ecriture, *nomen bonum inſtar unguenti fragantis eſt*, elle s'étend par-tout, & n'eſt pas facilement effacée.

Il entre tant de fauſſeté dans les loüanges, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on ait de la peine à y ajoûter foi, & quelquefois elles viennent uniquement de la flatterie. Si c'eſt un flatteur ordinaire, il aura des lieux communs pour tout le monde; ſi c'eſt un flatteur adroit, il ſe conduira ſuivant le génie du grand flatteur, c'eſt-à-dire, de celui qui ſe plaît à être flatté, & ſe contentera de le confirmer dans les idées qu'il ſe ſera for-

mées lui-même de sa capacité. Mais si c'est un flatteur effronté, il vous louëra sur les choses que vous sçavez vous-même, *spretâ conscientiâ*, qui vous manquent le plus.

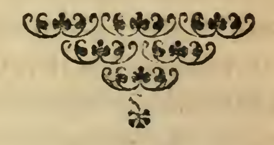
Il y a des loüanges qui partent d'une vraie inclination jointe à beaucoup de respect : mais celles qu'on donne aux princes & aux grands, ne sont souvent qu'une sorte d'hommage qu'on s'imagine leur devoir. Quelquefois aussi ce sont moins des loüanges que des instructions ; ce qui s'appelle *laudando præcipere*, lorsqu'on loüe quelqu'un d'une qualité qu'il n'a pas, mais qu'il devroit avoir.

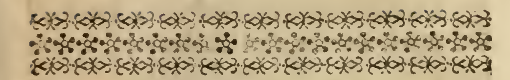
Quelquefois les loüanges sont données par malice pour exciter l'envie & la jalousie : *Pessimum genus inimicorum laudantium*. Les Grecs disoient qu'il

venoit une puſtule ſur le nés, à celui qui recevoit une telle loüange, à peu près comme nous diſons, qu'il vient un bouton ſur la langue de celui qui dit un menſonge.

Une loüange modérée & qu'on nous donne à propos, eſt celle qui rend le plus de ſervice. Salomon dit : Celui qui ſe levant de grand matin loüe ſon ami à haute voix, eſt ſemblable à celui qui en dit du mal. Trop loüer quelqu'un ou quelque choſe, réveille la contradiction & l'envie. Il ne ſied pas de ſe loüer ſoi-même, ſi ce n'eſt en certains cas qui ſont fort rares. Mais on peut loüer ſon emploi & ſa profeſſion. Il y'a même une eſpéce de magnanimité à le faire. Ceux d'entre les Cardinaux Romains, qui ont été Moines, Théologiens, ou Scholaſtiques ont une maniére de s'ex-

primer pleine de mépris, quand ils parlent des affaires temporelles, comme des Ambassades, de ce qui a rapport à la guerre, ou à la Judicature. Ils les appellent des *Sbireries*, comme si c'étoient des choses qu'on dût abandonner à des commissaires ou à des sergens; cependant ces Sbireries leur sont plus utiles que leurs profondes spéculations. Saint Paul en parlant de lui, dit quelquefois : Je parle comme un insensé ; mais en parlant de sa vocation : *Magnifico apostolatum meum.*





DE LA GLOIRE,

ET DE LA REPUTATION.

RIEN ne ſert plus pour acquerir de la gloire & de la réputation, qu'un certain art de faire connoître ſans affectation nos talens & nos vertus. Ceux qui courent après la gloire trop ouvertement, font ordinairement plus parler d'eux, qu'ils ne ſe font admirer ou eſtimer au fond. D'autres au contraire ne ſçavent point montrer leur vertu dans ſon plus beau jour, & ne ſont pas eſtimés autant qu'ils ſont dignes de l'être.

Lorſqu'un homme vient à bout de quelque choſe que perſonne n'avoit entrepris avant lui, ou qui avoit été entrepris,

& ensuite abandonné, ou enfin qui avoit été achevé, mais non pas dans une si grande perfection, il acquiert plus d'honneur & de réputation que s'il eût terminé (en suivant simplement les pas d'un autre) quelque entreprise beaucoup plus difficile. Car l'honneur qui s'acquiert par la comparaison de nous à d'autres, de même qu'un diamant qui a été taillé à facétes, a toûjours quelque chose de plus brillant. Tâchez donc de surpasser vos compétiteurs dans les choses mêmes qui les rendent plus récommandables. Ce n'est pas ménager sa réputation en habile homme, que d'entreprendre une affaire qui causera plus de honte, si on la manque, que de gloire, si on réussit.

Les amis intimes & les domestiques, lorsqu'ils sont pru-

dens, contribuent fort à la réputation. *Omnis fama à domesticis emanat*, dit Q. Ciceron; & le meilleur moyen d'éteindre l'envie (qui est le ver qui ronge l'honneur), c'est de faire voir qu'on est conduit dans ses actions par l'amour de la vertu, plus que par celui de la réputation, & d'attribuer aussi les bons succès qui nous arrivent, plûtôt à la Providence ou à la fortune, qu'à sa propre vertu ou à sa politique.

Il y a divers dégrés d'honneur qui sont affectés aux seuls Souverains. Premierement d'être fondateurs de Roïaumes ou de Républiques, comme Romulus, Cyrus, César, Ottoman, Ismaël. Secondement les législateurs qu'on appelle aussi seconds fondateurs ou princes perpétuels, parce qu'ils gouvernent par leurs loix & par

leurs ordonnances, même après leur mort. Tel que Licurgue, Solon, Justinien, Edgar, Alfonse de Castille, qui a fait *las siete Partidas*, les sept partitions. Dans le troisiéme rang, sont les libérateurs, ou ceux qui ont sauvé leur patrie, comme Auguste, Vespasien, Aurelien, Théodoric, Henri VII. Roi d'Angleterre, Henri IV. Roi de France. Ensuite viennent ceux qui par de glorieuses guerres ont augmenté leurs Etats, ou qui les ont défendus généreusement contre leurs ennemis. Enfin les peres de la patrie, c'est-à-dire, ceux qui gouvernent avec justice & douceur, & qui rendent leur tems heureux. Il y en a un si grand nombre dans ces deux derniers rangs, qu'il seroit trop long de les nommer.

Les differens dégrés d'hon-

neur à l'égard des ſujets, ſont premiérement d'être *participes curarum*, c'eſt-à-dire, du nombre de ceux ſur qui les princes ſe repoſent de la plus grande partie de leurs affaires : nous les appellons les bras droits des Rois. En ſecond lieu, *Duces belli*, les grands Capitaines, les Lieutenans des Rois, ou ceux qui leur rendent de grands ſervices. Au troiſiéme rang, *gratioſi*, les favoris, j'entens ceux qui ſont agréables aux princes, ſans être rédoutables aux peuples. Enfin, *negotiis pares*, ceux qui poſſédent les plus grandes charges, & qui s'acquittent glorieuſement de leur devoir. Il y a encore un autre dégré d'honneur qui doit être mis au plus haut rang, & qui eſt dû à ceux qui ſe ſacrifient pour la gloire de leur patrie, comme M. Regulus, & les deux Deces.

DES RICHESSES.

JE ne sçaurois mieux nommer les richesses que le bagage de la vertu. Le mot *impedimenta*, est encore plus expressif; car les richesses sont à la vertu ce que le bagage est à l'armée : il est très-nécessaire, mais il empêche la marche, & fait perdre quelquefois l'occasion de vaincre.

Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution : tout le reste est opinion. Salomon dit : *Ubi multæ sunt opes, multi qui comedunt eas ; & quid prodest possessori, nisi quòd cernat divitias oculis suis ?* On ne joüit donc point des grandes richesses, on a simplement la liberté de les garder, ou de s'en défai-

re, & la réputation de les poſſéder ; mais nul autre uſage plus ſolide ne les accompagne. Les ſommes exceſſives qu'on employe en pierres précieuſes, & à toutes les choſes rares ; tant d'ouvrages qu'on entreprend par pure oſtentation, & comme pour montrer que les grandes richeſſes ſont de quelque uſage, ne prouvent rien pour elles dans le fond. On dira peut-être qu'elles peuvent épargner des peines, & de grands dangers à celui qui les poſſéde. Les richeſſes ſont une fortereſſe dans l'imagination de l'homme riche, dit Salomon ; mais il dit dans l'imagination, & non pas en effet ; car il eſt certain que les grandes richeſſes ont perdu plus de gens, qu'elles n'en ont ſauvé.

Ne cherchez point de grandes richeſſes, mais celles que

vous pourrez acquerir justement; dépensez modérément; donnez gaiement, & abandonnez sans peine. Cependant ne méprisez point les richesses, comme si vous aviez fait vœu de pauvreté. Apprenez à vous en servir, comme Rabirius Postumus. Ciceron dit de lui : *In studio rei amplificandæ apparebat, non avaritiæ prædam, sed instrumentum bonitatis queri.* Ecoutez aussi Salomon, & ne courez point après les richesses : *Qui festinat ad divitias, non erit insons.*

Les poëtes feignent que lorsque Plutus, le dieu des richesses, est envoyé par Jupiter, il vient en boitant & à petits pas; mais qu'il court, lorsqu'il est envoyé par Pluton : voulant dire que les richesses acquises par de bonnes voies, viennent doucement, si elles ne viennent

pas par la mort d'autrui, c'eſt-à-dire, par héritages, legs, teſtamens, &c. On peut auſſi donner un autre ſens à cette fable, ſi l'on regarde Pluton comme le démon ; car quand des richeſſes viennent par des fraudes, par des oppreſſions, des injuſtices, enfin par des voies criminelles, alors elles viennent vîte.

Il y a pluſieurs moiens d'acquerir des richeſſes, mais il y en a fort peu de bons. L'épargne eſt entre les meilleurs ; cependant elle a des défauts ; elle eſt contraire aux bonnes œuvres & à la libéralité. L'agriculture eſt une voie très-légitime ; c'eſt, pour ainſi dire, la bénédiction de notre mere, la terre. Il eſt vrai qu'elle eſt lente ; cependant ſi des gens riches s'y attachent, ils deviennent ordinairement fort puiſſans. J'ai

connu un Seigneur Anglois qui avoit acquis de grands biens par cette voie : il étoit riche en troupeaux de gros & menu bétail , en bois , en mines de charbon , de plomb & de fer , en blé , & autres choses de cette nature ; de sorte que sa terre paroissoit une mer pour lui par le grand nombre de choses qu'elle lui apportoit. Quelqu'un remarqua alors , avec raison , qu'il en avoit coûté dans le commencement beaucoup de soins à ce Seigneur, pour acquerir un bien médiocre ; mais que dans la suite , il étoit parvenu sans peine à de grandes richesses ; parce que , quand on a une fois des fonds suffisans pour profiter des bons marchés , & pour acheter chaque chose dans sa saison , on y trouve un gain considérable , que ceux qui ne sont pas en argent comp-

tant, ne sçauroient faire, & qui enrichit aisément & en peu de tems.

Les profits des métiers sont honnêtes : ils viennent principalement de la diligence, & de la réputation que donne la bonne foi. Mais je doute que les gains qui se font dans la plûpart des marchés, soient bien légitimes, sur-tout quand la nécessité d'autrui (soit à acheter ou à vendre) fait le plus grand profit des marchands. Ordinairement ces sortes de gens veulent gagner des deux côtés, & se servent de toute sorte d'artifices pour suborner les courtiers, & pour empêcher que d'autres ne traitent à de meilleures conditions.

Les compagnies enrichissent lorsqu'elles sont formées avec prudence. L'usure est un des plus sûrs & des plus mauvais

moiens de s'enrichir. Les uſuriers mangent leur pain *in ſudore vultûs alieni*, ils travaillent le dimanche. Mais quoique l'uſure paroiſſe une voie ſûre, elle a cependant ſes hazards. Les notaires & les courtiers exagerent ſouvent pour leur intérêt particulier, les richeſſes des gens dont les affaires ſont au fond très-dérangées.

Etre le premier qui met en vogue, & qui invente quelque choſe de nouveau, ou qui obtient un privilége, apporte quelquefois une innondation de richeſſes, comme il arriva à celui qui le premier fit du ſucre aux iſles Canaries. Lorſqu'un homme fait voir qu'il eſt véritable Logicien, c'eſt-à-dire, lorſqu'il montre qu'il a de l'invention & du jugement à proportion, il peut devenir fort riche en peu de tems, ſur-tout

ſi les conjonctures lui ſont favorables. Mais celui qui ne cherche que des profits certains, parvient rarement à de grandes richeſſes ; & celui qui riſque beaucoup, perd ordinairement tout. Il faut balancer avec jugement, & connoître ſi le gain eſt proportionné aux riſques.

On acquiert facilement de grandes richeſſes par les monopoles quand les loix le permettent, ſur-tout ſi l'on ſçait prévoir quelle ſera la marchandiſe la plus recherchée.

Les richeſſes qu'on acquiert au ſervice des Rois & des grands, apportent avec elles une ſorte de dignité ; mais ſi elles ſont la récompenſe de la flatterie & d'un artifice bas, elles doivent être regardées comme les plus viles. Cependant aller à la chaſſe des teſta-

mens, comme Tacite en accuse Sénéque, *testamenta & cervos tanquam indagine capi*, est encore un plus infame moien de s'enrichir; car on y emploie les mêmes artifices, & c'est avec des personnes d'un rang bien inférieur à celles que l'on sert.

Ne croiez point facilement à ceux qui semblent mépriser les richesses; ils méprisent les richesses qu'ils désespérent d'obtenir, & vous ne trouverez point de gens qui y soient plus attachès, quand ils en ont une fois acquis.

On ne doit pas être *in minutiis tenax*. Les richesses ont des aîles : quelquefois elles s'envolent d'elles-mêmes, & quelquefois aussi il faut les envoier pour en ramener d'autres.

On laisse ses richesses en mourant au public, à ses enfans, à ses parens, ou à ses amis.

Les

Les richeſſes médiocres proſpérent ordinairement davantage. De grands biens laiſſés à un héritier, attirent les oyſeaux de proye, s'il n'eſt pas d'un âge mûr & doüé d'un bon jugement.

Les fondations magnifiques pour le public ſont des ſacrifices ſans ſel & des aumônes ſemblables aux ſepulcres blanchis qui ſe corrompent bien-tôt en dedans. N'affectez pas la quantité dans tout ce que vous donnez, mais la convenance; & obſervez une proportion juſte & raiſonnable. Ne différez point juſqu'à votre mort à faire des œuvres de charité. Tout conſidéré, celui qui en uſe de la ſorte, eſt plûtôt libéral du bien d'autrui, que du ſien propre.

DES CEREMONIES, ET DES COMPLIMENS.

IL est nécessaire pour celui qui n'a qu'une vertu brute qu'elle soit d'un grand poids, comme la pierre doit être riche, lorsqu'elle est montée sans feüille. Il en est de la loüange, si on y fait attention, comme du gain; les gains légers, suivant le proverbe, rendent la bourse pésante; car ils reviennent souvent: mais les grands gains arrivent rarement. De même les petites choses attirent de grandes loüanges: l'usage en est continuel, & elles se font remarquer à chaque instant: au contraire on a rarement l'occasion de mettre en œuvre quelque grande vertu. Il est donc cer-

tain qu'avoir des attentions, de la politeſſe, & s'acquitter des cérémonies convenables, contribuë beaucoup à nous attirer des loüanges. Ces maniéres polies & engageantes (comme diſoit la reine Iſabelle de Caſtille) ſont de perpétuelles lettres de récommandation pour celui qui les a. Il ſuffit pour s'en inſtruire de ne pas les mépriſer, & d'être attentif aux maniéres des autres. Au reſte on peut s'en fier à ſoi-même. Car ſi l'on ſe donne trop de peine pour ne rien omettre à cet égard, on perd ce qu'il y a de plus eſtimable, qui eſt de paroître naturel & ſans affectation. Les maniéres de quelques perſonnes reſſemblent aux vers dont toutes les ſyllabes ſont comptées. Lorſqu'on s'attache à de ſi petites choſes, on ne ſçauroit ſe rendre capable des

grandes : mais négliger les cérémonies convenables avec les autres, leur apprend à les négliger avec nous, & quelquefois leur fait perdre le respect ; sur-tout il ne faut pas s'en dispenser à l'égard de ceux avec qui on n'est pas en familiarité, ni avec les formalistes. Cependant trop de cérémonies, & des complimens outrés, peuvent diminuer la foi qu'on auroit en nous. Il y a une maniére adroite de s'insinuer dans les esprits, même avec des complimens ordinaires : elle est d'une grande utilité, quand on peut l'attraper.

Comme on est sûr de la familiarité entre personnes de même rang, il est bon de conserver la dignité ; mais on peut quelquefois se relâcher un peu à l'égard des inférieurs qui nous respectent.

Celui qui veut tenir le dé dans la converſation & dans les affaires, fatigue & ſe rend moins eſtimable. De ſuivre ſimplement les autres, peut être bon, pourvû qu'on le faſſe d'une maniére qui prouve que c'eſt par attention & par politeſſe, & non pas par nonchalance & par trop de facilité. Il n'eſt pas mauvais d'ajoûter quelque choſe du ſien, lorſqu'on ſe range au ſentiment d'un autre: ſi vous vous rendez à ſon opinion, que ce ſoit avec quelque diſtinction: ſi vous acceptez ſon conſeil, que ce ſoit en ajoûtant quelques raiſons aux ſiennes. Ne ſoiez pas trop complimenteur; quelques bonnes qualités que vous euſſiez, vos envieux diroient au préjudice de vos vertus: *Ce n'eſt qu'un complimenteur & un affecté.* On n'avance point auſſi dans les affai-

res, lorsqu'on est trop cérémonieux, & qu'on regarde trop au tems & à l'occasion. Salomon dit : Celui qui observe le vent, ne semera point ; & celui qui regarde aux nuages, ne moissonnera pas. Un homme prudent sçaura faire naître plus d'occasions, qu'il ne s'en présenteroit naturellement, & doit être libre & aisé dans ses maniéres, comme dans ses habits.



DE L'ENVIE.

DE toutes les paſſions de l'ame, il n'y a que l'amour & l'envie qu'on croit qui enſorcelent. Toutes deux ont des déſirs véhémens, & toutes deux ont leur ſource dans l'imagination. Ce ſont là les choſes qui contribuent aux enchantemens & aux maléfices, ſupoſé qu'il y en ait dans le monde. Nous voions auſſi que l'Ecriture-ſainte appelle l'envie un mauvais œil, & les Aſtrologues appellent les influences malignes des planettes, mauvais aſpects : de maniére qu'il ſemble qu'on convienne qu'il y a dans les regards de l'envieux, une vertu ſecrete & inviſible, qui peut offenſer la

personne enviée. Il y a eu des gens assez curieux pour remarquer que le tems où le coup d'œil de l'envieux est le plus rédoutable, est principalement lorsque la personne enviée est vuë dans un état de gloire & de triomphe. L'envie est alors plus envénimée & plus maligne, outre que dans ces momens, les esprits de la personne enviée s'épanoüissent davantage, & viennent à la rencontre du coup. Mais laissons ces curiosités, quoiqu'elles ne soient pas indignes de remarque, elles conviennent mieux dans un autre ouvrage.

Nous allons considérer trois choses :

Quels sont ceux qui sont sujets à porter envie.

Quels sont ceux qui sont les plus exposés à l'envie.

Et quelle différence il y a

entre l'envie du public, & celle des particuliers.

Celui qui n'a aucune vertu, porte toûjours envie à celle des autres. L'eſprit de l'homme ſe plaît & ſe nourrit du bon qui eſt en lui, ou du mal qui eſt en autrui. Si l'un lui manque, il ſe raſſaſie de l'autre. S'il n'aſpire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la poſſéde, pour diminuer l'inégalité qui eſt entr'eux.

Un homme curieux qui veut tout ſçavoir & qui s'ingere dans des affaires qui ne le regardent point, eſt pour l'ordinaire envieux, n'étant pas utile à ſes intérêts d'être ſi pleinement inſtruit de ceux des autres. Il eſt vraiſemblable qu'il trouve du plaiſir à épiloguer leur conduite, & qu'il s'en fait une eſpéce de comedie. Celui qui ne penſe

qu'à ses affaires propres, n'est point sujet à envier autrui. L'envie est une passion sans repos : une coureuse toûjours dans l'agitation. *Non est curiosus, quin idem sit malevolus.*

Les personnes d'une naissance distinguée, portent ordinairement envie aux hommes nouveaux qui s'elévent ; parce que la distance entr'eux n'est plus la même : & comme il arrive quelquefois sur une riviére, lorsqu'un objet passe près de nous, & qu'il s'avance avec rapidité, que l'œil qui suit cet objet nous déçoit & nous persuade que nous reculons, de même ils s'imaginent reculer, parce que les autres avancent.

Les personnes difformes, les bâtards, les eunuques, & les vieillards sont sujets à l'envie. Celui qui ne peut remédier à son état, fait ordinairement de

ſon mieux pour avilir celui des autres, à moins que ces imperfections de la nature ne ſe trouvent jointes à une ame généreuſe & héroïque, qui cherche en quelque ſorte à les tourner à ſon avantage, & qui veut faire dire, comme ſi c'étoit un miracle, qu'un eunuque ou qu'un boiteux a fait de grandes choſes. Tel fut Narſés l'eunuque, Ageſilaüs & Tamerlan, qui étoient boiteux.

Les hommes à qui il en coûte beaucoup pour ſortir de leur état & s'élever à quelque choſe de mieux, ſont auſſi ſujets à porter envie. La mauvaiſe humeur où ils ſont depuis longtems contre la fortune leur fait regarder les malheurs d'autrui comme un dédommagement des peines qu'ils ont ſouffertes eux-mêmes.

Ceux qui par légéreté ou par

une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux ; ils trouvent à chaque instant matiére à envie, par la possibilité que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de sçavoir. Tel étoit l'Empereur Adrien qui portoit une envie mortelle aux poëtes, aux peintres, aux artistes, & enfin à toutes les personnes habiles dans les sciences qu'il croioit posséder.

Les parens, les associés en charge, & ceux qui ont été elevés ensemble, portent envie ordinairement à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entre eux une distinction desavantageuse qui est toûjours présente à leur esprit. Les autres aussi remar-

quent davantage la différence qui se trouve entre eux

L'envie s'augmente par les rapports & par la renommée. Celle de Caïn contre Abel étoit d'autant plus basse & inexcusable, que personne ne vît lorsque le sacrifice de son frere fut préferé au sien.

A l'égard de ceux qui sont plus ou moins sujets à être enviés, nous dirons premiérement que les personnes d'une vertu éminente, lorsqu'elles s'élevent, ont moins à craindre l'envie, parce qu'on est persuadé que cette fortune leur est duë; & on n'envie pas ordinairement le paiement d'une dette, mais plûtôt les largesses & les libéralités. L'envie aussi naît toûjours de la comparaison que l'on fait des autres avec soi-même : où il n'y a point de comparaison, il n'y a point d'en-

vie : c'eit pour cela que les Rois ne ſont pas enviés par les Rois. On doit cependant remarquer que les gens de peu de mérite ſont plus enviés au commencement de leur fortune, que dans la ſuite ; & le contraire arrive à ceux qui en ont beaucoup : car quoique leur vertu ſoit toûjours la même, elle ne conſerve pas toûjours le même éclat ; il paroît de nouveaux venus qui l'obſcurciſſent.

Les perſonnes d'une naiſſance illuſtre ſont moins ſujetes à être enviées. Il ſemble que quand elles s'élevent c'eſt un droit de leur naiſſance. Il ne paroît pas même que leur fortune ſoit fort augmentée ; & l'envie eſt ſemblable aux rayons du ſoleil qui donnent avec plus de force ſur les côteaux , que ſur une plaine. Ainſi ceux qui s'avancent inſenſiblement , ſont

moins enviés que ceux qui s'élevent tout d'un coup.

Lorſque les honneurs ſont accompagnés de ſoins, de travaux & de périls, on envie moins ceux qui en joüiſſent. On trouve qu'ils achetent aſſez cher la gloire qui leur en revient. Quelquefois même on les plaint, & la pitié guérit l'envie. Auſſi les gens ſages & politiques qui ſont élevés aux dignités ſe plaignent ordinairement de la vie qu'ils menent, & diſent ſouvent : *Quantum patimur*, non qu'ils le ſentent en effet, mais pour émouſſer l'envie, c'eſt-à-dire, lorſqu'on les emploie dans les affaires, ſans qu'ils paroiſſent le ſouhaiter. Car rien au contraire n'augmente plus l'envie qu'un déſir plus ambitieux que bien ſenſé, d'être chargé d'un grand nombre d'affaires; & rien ne la di-

minue davantage, que lorsqu'un homme qui occupe les premieres charges, conserve dans leurs places tous ceux qui sont sous lui, & qu'il ne touche point aux droits, ni aux priviléges de leurs emplois. Ce sont alors autant d'écrans qui le garantissent de l'envie.

Il n'y a point de gens plus sujets à être enviés que ceux qui portent leur fortune avec orgüeil, qui ne paroissent contens qu'autant qu'ils font parade de leur crédit, ou de leur pouvoir, soit par une magnificence extérieure, ou en triomphant de toute opposition, & de tout compétiteur. Un homme prudent sacrifie quelquefois à l'envie, & se laisse vaincre dans les choses qu'il n'a pas fort à cœur. Il est cependant vrai que joüir de sa fortune d'une maniére ouverte & sans dissimulation

mulation, pourvû que ce ſoit ſans arrogance, donne moins de priſe à l'envie que ſi on marchoit avec artifice, & comme à la dérobée. Il ſemble alors qu'un homme déſavoue la fortune, comme s'il reconnoiſſoit lui-même qu'il n'eſt pas digne de ſes faveurs; & c'eſt pour les autres un nouveau ſujet de lui porter envie.

Enfin comme nous avons dit au commencement que l'envie tenoit quelque choſe de la ſorcélerie, il faut la guérir comme l'on guérit les poſſédés; c'eſt à-dire, transferer le ſort, & le détourner ſur un autre ſujet. Auſſi voit-on que ceux qui ſont en poſſeſſion des premieres dignités, introduiſent par cette raiſon des perſonnages ſur le théatre pour être chargés de l'envie, qui, ſans cela, tomberoit ſur eux. Ils la rejettent

quelquefois sur ceux qui les servent, & quelquefois sur leur collégue. Ils ne manquent jamais, pour joüer ce rôle, de personnes d'un caractére violent & ambitieux, qui cherchent à être emploiés à quelque prix que ce puisse être.

Pour parler à présent de l'envie publique, elle a en soi quelque chose de bon. Mais l'envie des particuliers n'a rien que de mauvais. L'envie publique est une espéce d'Ostracisme qui arrête ceux qui s'élevent trop, & qui met un frein aux grands pour les retenir dans de justes bornes.

Cette envie, en latin *invidia*, que nous appellons mécontentement, & dont nous traiteront plus au long en parlant des séditions, est dans un Etat comme une maladie contagieuse. Car comme la contagion se

glisse dans les parties saines & les corrompt, de même l'envie tourne en haine & en mécontentement les ordres les plus justes, & les démarches les plus louables du Gouvernement. Ainsi l'on gagne peu d'entremêler des actions plausibles & populaires à des actions odieuses. C'est montrer de la foiblesse & craindre l'envie, qui, comme les mêmes maux contagieux, attaque plûtôt & plus violemment ceux qui la craignent.

Les Ministres sont plus exposés à cette sorte d'envie que les Rois même. Mais voici une regle presque infaillible. Si l'envie contre le Ministre est grande, quoique les motifs en soient légers ; ou, si l'envie est presque générale contre tous les Ministres, l'envie alors en veut secretement au Roi ou à l'Etat.

Nous pouvons ajoûter de l'envie en général, que c'est la plus importune, & la plus constante des passions. Les autres ne trouvent l'occasion de se montrer que de tems en tems; mais on a raison de dire: *Invidia festos dies non agit*. L'envie travaille toûjours, & l'on a remarqué que l'envie & l'amour font languir; effet que les autres passions ne produisent point, parce qu'elles nous laissent toutes des relâches. C'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions, & le propre attribut du démon qui est appellé l'envieux qui seme pendant la nuit l'ivraye parmi le bon grain. Car l'envie travaille toûjours secretement & dans l'obscurité au préjudice des bonnes choses, telles que le froment.

DE CE QU'ON APPELLE NATURE DANS LES HOMMES.

SOUVENT la nature ſe tient cachée ; quelquefois elle eſt vaincue ; mais rarement on peut la détruire : la contrainte même redouble ſa force, ſi elle reprend le deſſus. L'attention & les bons préceptes peuvent l'arrêter quelque tems ; mais l'habitude ſeule a le pouvoir de la réprimer & de la ſurmonter.

Celui qui cherche à corriger ſes imperfections naturelles, ne doit ſe tailler ni trop, ni trop peu de beſogne ; il courroit riſque de perdre courage en manquant ſouvent d'arriver où il ſe ſeroit propoſé, ou bien il n'avanceroit pas aſſez, quoiqu'il

y arrivât. Il doit s'exercer au commencement avec des aides, comme ceux qui apprennent à nager en ſe ſoutenant ſur des liéges ; mais qu'il s'exerce enſuite avec déſavantage, comme les danſeurs avec des ſouliers lourds. Lorſque l'exercice eſt au-deſſus de l'uſage, on ſe rend plus parfait ; où la nature eſt forte, & par conſéquent la victoire difficile, il faut aller par dégrés. Premierement arrêter la nature ſeulement pour quelque tems, comme celui qui s'étoit accoûtumé, lorſqu'il ſe ſentoit en colére, de répéter les lettres de l'alphabet avant que de rien faire: il faut enſuite la modérer & la réduire peu à peu, comme quelqu'un, qui ayant envie de quitter le vin, au lieu de pluſieurs coups, commenceroit à n'en boire qu'un à chaque repas, & dans la ſuite

s'en févreroit tout-à-fait. Mais cependant si un homme avoit la force & la résolution de s'affranchir tout d'un coup, ce seroit assurément le mieux.

Optimus ille animi vindex
lædentia pectus
Vincula qui rupit, dedoluitque semel.

L'ancienne regle aussi n'est pas mauvaise de plier la nature dans l'extrémité contraire, comme un bâton qu'on veut redresser, pourvû que le contraire ne soit pas un vice.

Ne vous forcez pas à une habitude par un usage trop continuel ; prenez quelque relâche. Les relâches donnent plus de force à la nouvelle attaque. Celui qui n'est pas parfait dans ce qu'il pratique continuellement, court risque de tomber toû-

jours dans les mêmes défauts , & de ſe faire une habitude de ce qu'il fait mal, comme de ce qu'il pratique le mieux. Le meilleur reméde contre cet inconvenient , eſt une intermiſſion à propos. Mais qu'on ne ſe fie pas trop à ſa victoire ſur la nature ; elle reſtera long-tems enſevelie , & reprendra tout à coup ſes premieres inclinations , dans quelque occaſion qui viendra la tenter ; ſemblable à la chate de la fable d'Eſope , qui , ayant été changée en femme , ſe tenoit fort bien aſſiſe à table juſqu'à ce qu'une ſouris vînt à paſſer. Evitez donc avec un grand ſoin telles occaſions ; ou , faites-vous une habitude ſi parfaite de les ſurmonter, qu'elles ne faſſent plus la même impreſſion ſur vous.

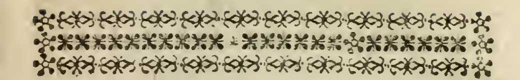
Le penchant de la nature ſe remarque mieux dans le train ordinaire ,

ordinaire, & dans les affaires journaliéres, où on agit avec moins d'étude : il se remarque mieux aussi dans l'emportement, qui fait oublier toutes les regles & tous les préceptes. Enfin dans quelque cas subit, nouveau & imprévû, alors l'habitude même n'a point de lieu ; heureux ceux dont le tempérament s'accorde avec leur vocation ! autrement on peut dire, *multùm incola fuit anima mea.*

Dans les études, on doit prendre des heures fixes pour les donner à ce qui n'est pas si agréable, suivant son penchant naturel. Mais pour les choses qui nous plaisent, il ne faut pas s'embarrasser d'heures fixes. Nos pensées y voleront d'elles-mêmes ; & le tems qu'on n'a destiné à aucun travail, y sera employé.

La nature a mis en nous de bonnes & de mauvaises choses. Cultivons donc avec soin les premieres, & déracinons les autres.





DE LA DISSIMULATION.

LA diſſimulation eſt la plus foible partie de la politique, & de la prudence. Il faut beaucoup d'eſprit pour ſçavoir dire à propos la vérité, & il faut du courage pour la dire. Ce ſont donc les moins eſtimables des politiques qui ſont les plus diſſimulés. Tacite dit que Livie ſçavoit s'accommoder aux artifices de ſon mari, & à la diſſimulation de ſon fils, attribuant l'habileté & la politique à Auguſte, & la diſſimulation à Tibére; & quand Mucien conſeille à Veſpaſien de prendre les armes contre Vitellius, nous n'avons pas, dit-il,

à combattre le grand discernement d'Auguste, ni l'adresse consommée de Tibére. Il est certain que l'art de se conduire, & la dissimulation sont deux facultés bien différentes. Si un homme a assez de pénétration & de jugement, pour discerner ce qu'il doit découvrir, ce qu'il doit cacher, ce qu'il ne doit laisser voir qu'en partie, à quelles gens, & dans quelles occasions; ce qui est en effet la véritable politique, ou l'art de la vie (comme Tacite l'appelle avec raison); dans un tel homme la dissimulation seroit un embarras & une petitesse. Mais lorsque ses lumiéres ne sont pas si étendues, qu'il soit caché & dissimulé. Quand on ne peut arriver à l'excellent, il faut s'attacher au plus sûr dans le médiocre. Les aveugles ne doivent pas faire un pas sans beau-

coup de précaution. Il eſt certain que les habiles gens paroiſſent toûjours véritables & ouverts dans leur maniére d'agir ; mais ils ſont en même tems comme les chevaux bien dreſſés, ſçachant quand il faut tourner & s'arrêter : & s'il arrivoit une néceſſité de diſſimuler, l'opinion déja établie de leur bonne foi les rendroit impénétrables.

Il y a trois maniéres de cacher ſes deſſeins. La premiere, d'être ſilencieux & ſecret, & de ne pas donner occaſion d'obſerver ce qu'on penſe. La ſeconde, la diſſimulation dans la négative, lorſqu'on donne adroitement lieu de croire qu'on ne penſe pas tout ce qu'on penſe en effet. La troiſiéme, eſt la fauſſeté pure, lorſqu'un homme feint d'être, & prétend qu'on le croye tout différent

de ce qu'il est véritablement dans le fond. La premiere, est la vertu d'un confesseur ; & sûrement celui qui sçait bien garder un secret, entend bien des confessions. Personne ne s'ouvre à un étourdi ; mais quand un homme a la réputation d'être sûr dans le commerce, on a envie de lui découvrir ce qu'on pense ; & comme la confession n'est pas seulement une utilité, mais un soulagement pour le cœur de l'homme, ceux qui sont secrets apprennent bien des choses qu'on ne leur dit pas pour s'ouvrir l'esprit, mais pour se décharger d'un fardeau. En un mot les mystéres sont du domaine de l'homme discret. La nudité est méséante à l'esprit comme au corps. N'être pas trop découvert, attire l'estime. Les grands parleurs sont ordinaire-

ment vains & crédules. Celui qui dit ce qu'il ſçait, dira auſſi ce qu'il ne ſçait pas : l'habitude d'être ſecret eſt morale auſſi-bien que politique. Il eſt bon auſſi que le viſage ne démente pas la langue. C'eſt une grande imperfection que de ſe laiſſer découvrir par des marques extérieures qu'on examine & qu'on croit ſouvent plus que les paroles.

La ſeconde maniere, qui eſt la diſſimulation dans la négative, eſt ſouvent indiſpenſable. Il faut néceſſairement qu'un homme ſecret ſoit auſſi diſſimulé à certain dégré. Les hommes ſont trop fins : on ne ſçauroit garder un milieu ſi juſte, qu'ils n'apperçoivent de quel côté on incline. Par la maniere dont on répond à leurs queſtions, ils ſe mettent ſur les voyes, & vont bien-tôt juſqu'au ſenti-

ment qu'on voudroit leur cacher. Si vous gardez le silence, ils jugent par votre silence même; & pour les équivoques, elles ne sçauroient durer long-tems : de maniére que pour garder un secret, il faut nécessairement se donner la liberté d'être un peu dissimulé, seulement comme une conséquence du secret.

Mais la troisiéme maniére, qui est le faux semblant, je la regarde comme la plus criminelle & la moins politique, si ce n'est dans les grandes affaires, & qui sont rares. L'habitude de feindre ce qui n'est point, vient d'une fausseté naturelle, d'un cœur bas & timide, ou de quelqu'autre grand défaut qu'il est absolument nécessaire de déguiser, & on continue à être faux en tout, pour se tenir en habitude.

On retire trois grands avan-

tages de la diſſimulation ; d'endormir l'oppoſition, & de ſurprendre ſes adverſaires qui ſont en garde lorſqu'on marche à découvert ; de s'aſſurer une retraite, car ſi l'on eſt engagé par ſa déclaration propre, il faut venir à bout de ſon entrepriſe, ou l'on perd ſa réputation ; & enfin de découvrir plus facilement les deſſeins des autres. On s'ouvre volontiers à ceux qui ont l'air ouvert : à la place de leurs paroles, on leur fait part de ſes penſées ; & le proverbe Eſpagnol eſt très vrai : *Dites un menſonge, & vous ſçaurez une vérité.*

Il y a auſſi trois inconveniens qui balancent ces trois avantages. Celui qui diſſimule paroît manquer de confiance ; & c'eſt un empêchement conſidérable dans les affaires. En ſecond lieu, il fait naître des

doutes & de l'embarras dans l'esprit de ceux qui pourroient lui être utiles, & il est obligé de faire tout lui seul. Enfin le troisiéme est le plus grand des inconveniens, c'est qu'il se prive du secours le plus utile dans l'action, qui est l'autorité & le crédit que donne l'opinion de bonne foi.

Un composé parfait, seroit d'avoir la réputation d'être ouvert, l'habitude du secret, la dissimulation dans son tems, & le faux-semblant en son pouvoir, lorsqu'il n'y a pas d'autre reméde.



DES VOYAGES.

LES voyages dans les pays étrangers ſont dans la jeuneſſe une partie de l'éducation, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Mais on peut dire de celui qui entreprend de voyager avant que d'avoir fait quelques progrès dans la langue du pays où il entre, qu'il va dans une école de grammaire, & non pas voyager. Il eſt néceſſaire que les jeunes gens voyagent ſous la direction d'un Gouverneur, ou dumoins de quelque domeſtique qui connoiſſe le pays où ils ſe propoſent d'aller, qui en ſçache la langue, & qui puiſſe les inſtruire de ce qui eſt digne

d'être remarqué ; quelles liaisons, & quelles amitiés ils doivent contracter ; & enfin quels exercices, quels arts, quelles sciences y sont les plus en vigueur ; car autrement les jeunes gens voyageront les yeux bandés, & quoique hors de chez eux, ils ne remarqueront rien.

C'est une chose très-étonnante que dans les voyages de mer, où l'on ne voit que le ciel & l'eau, les hommes ont cependant la coûtume de faire des journaux ; & dans les voyages de terre, où il s'offre tant de diverses choses à remarquer, ils n'en font point la plûpart du tems, comme si les cas fortuits, & quelque chose qui arrive sans qu'on s'y soit attendu, méritoit moins d'être marqué sur des tablettes que des observations qu'on fait par une délibération

préméditée. On doit donc faire uſage d'un journal, & voici les choſes qu'il faut obſerver.

Les cours des princes, ſur-tout dans le tems que les Miniſtres étrangers ſont admis à l'audiance, les cours de juſtice, quand elles agitent des cauſes conſidérables, les aſſemblées du clergé ou conſiſtoires eccléſiaſtiques, les temples & les Monaſtéres, avec les monumens qui y ſont, les murailles & les fortifications des grandes & petites villes, leurs ports & leurs havres, les Antiquités & les ruines, les bibliothéques, les colléges, & les lieux où l'on ſoutient des théſes, les vaiſſeaux & leurs chantiers, les palais les plus magnifiques, les promenades aux environs des grandes villes, les Arſenaux de mer & de terre, les gréniers publics, les changes, les bour-

ses, les magasins de marchandises, les Académies à monter à cheval & à faire des armes, la levée des soldats & leur discipline, les spectacles où se rend la meilleure compagnie, les trésors des pierreries, les gardes-meubles, les cabinets des curieux; & enfin tout ce qu'il y a de plus digne de remarque dans les lieux par où l'on passe. Il faut que les Gouverneurs s'informent avec attention de toutes ces choses. A l'égard des joûtes, des bals en masque, des festins, des nôces, des pompes funébres, des exécutions & autres spectacles de cette espéce, il n'est pas ordinairement nécessaire d'en faire ressouvenir les jeunes gens, & il ne seroit pas bien aussi qu'ils les négligeassent tout-à-fait.

Si vous avez grande envie qu'un jeune homme réduise en

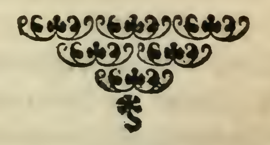
abrégé le fruit de ſon voyage, & qu'il recueille beaucoup en peu de tems, voici ce qu'il faut faire. Premierement il eſt néceſſaire (comme nous l'avons dit) qu'il ait fait avant que d'entreprendre ſon voyage quelque progrès dans la langue du pays où il va, & que ſon Gouverneur (comme il a été dit auſſi) ait connoiſſance de ce pays. Il faut encore qu'il ſoit muni de quelque livre ou carte géographique du pays où il voyage, qui lui ſervira comme de chef pour s'informer des principales choſes; qu'il faſſe un journal, qu'il ne ſéjourne pas trop longtems dans un même endroit, mais plus ou moins ſelon que le lieu le mérite. Sans tomber dans l'excès, tandis qu'il reſtera dans quelque ville capitale, il doit changer ſouvent de demeure d'une extrémité de la ville à

l'autre ; car c'eſt le vrai moien de faire diverſes connoiſſances, & de s'inſtruire plus parfaitement des coûtumes du pays ; qu'il évite la compagnie de ſes compatriotes, qu'il mange dans les mêmes endroits où viennent auſſi manger les perſonnes de la meilleure converſation. Lorſqu'il part d'un lieu pour aller dans un autre, qu'il tâche d'avoir des lettres de récommandation pour quelques perſonnes conſidérables, afin que par leur crédit, il puiſſe plus facilement voir & connoître les choſes dignes de curioſité. Ce ſont là les plus ſurs moyens d'avancer l'utilité de ſon voyage. A l'égard des amitiés & des connoiſſances qu'il doit rechercher, la plus utile de toutes eſt celle des Miniſtres des pays étrangers ; par ce moyen en voyageant dans un

pays, il peut prendre la connoiſſance, & s'inſtruire de ce qui regarde pluſieurs autres nations; qu'il viſite les perſonnes rémarquables, & qui ſont rénommées chez les Etrangers, afin qu'il puiſſe juger par lui-même ſi leur air & leurs maniéres répondent à la réputation qu'elles ſe ſont acquiſes. Il faut fuir les quérelles & les diſputes avec tout le ſoin imaginable : elles naiſſent le plus ſouvent dans des débauches & pour des maîtreſſes, pour le pas, pour des paroles offençantes; qu'on prenne donc bien garde de ne point fréquenter les quérelleurs, ni les perſonnes qui ſe font des ennemis, car ils nous mêleront infailliblement dans leurs diſputes.

Quand notre voyageur retourne dans ſa patrie, qu'il n'oublie pas totalement les pays

qu'il a parcourus; mais qu'il observe & qu'il cultive par un commerce de lettres, l'amitié de ceux avec qui il a fait connoissance, j'entens de ceux qui sont les plus distingués, & qu'on s'apperçoive plûtôt par ses discours, qu'il a voyagé, que par ses façons, & par la maniére de se mettre. Cependant qu'il paroisse modeste & retenu, bien loin de faire le conteur, afin qu'on puisse connoître qu'il n'a pas quitté les coûtumes de sa nation, pour faire parade de celles des Etrangers, mais plûtôt qu'il a cueilli des fleurs dans son voyage, pour les transplanter en son pays.



DE LA DEPENSE.

LE bien n'eſt fait que pour s'en ſervir, mais on doit l'emploier à des choſes honnêtes & qui faſſent honneur. Les plus grandes dépenſes doivent donc ſe méſurer ſuivant la dignité de la choſe & de l'occaſion; c'eſt pour cela qu'on s'en dépoüille non ſeulement pour mériter le ciel, mais quelquefois auſſi pour le ſervice de ſa patrie. Quant à la dépenſe journaliére, chacun la doit proportionner à ſes biens, & la ménager ſuivant ſon revenu, ſans ſe laiſſer aller à la nonchalance ſur ſes affaires, ni donner occaſion aux domeſtiques de voler.

Il est bon aussi de la regler dans son imagination sur un pied plus haut qu'on ne sçauroit en effet dépenser, pour que le compte se trouve à la fin moins fort qu'on n'auroit pensé.

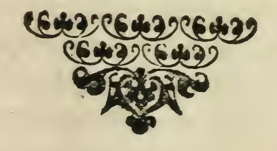
Celui qui ne voudra pas voir diminuer ses biens, doit se faire une loi de ne dépenser que la moitié de son revenu, & mettre l'autre à part. Celui qui veut augmenter son bien, n'en doit dépenser que le tiers. Ce n'est pas une bassesse aux plus grands Seigneurs d'entrer dans le détail de leurs affaires; plusieurs y ont de la répugnance, non pas tant par nonchalance que par l'appréhension de les trouver si dérangées, que cela ne les mette de mauvaise humeur. Mais on ne sçauroit guérir des blessures sans les sonder. Ceux qui n'ont pas la patience d'entrer dans le détail de leurs affai-

res, n'ont d'autre reſſource que de choiſir de bons Intendans, avec la précaution de les changer de tems en tems, parce que les nouveaux venus ſont plus timides & moins ruſés. Celui qui ne peut point abſolument donner un certain tems à ſes affaires, doit affermer ſes biens, & mettre ſa dépenſe à prix fait. Il faut que celui qui dépenſe beaucoup ſur un article, ſoit fort œconome ſur un autre. Par exemple, s'il aime à tenir une bonne table, il faut qu'il ſoit modeſte en ſes habits; s'il donne dans les meubles, il faut qu'il retranche de ſon écurie, ainſi du reſte : car celui qui veut donner dans tout, ſe ruinera indubitablement.

Celui qui ſonge à liquider ſon bien, en voulant le faire trop promptement, va contre ſes intérêts, de même que ce-

lui qui y apporte trop de délai ; car l'on s'incommode autant en se hâtant trop de vendre, qu'à emprunter de l'argent à gros intérêt. D'ailleurs si la plûpart du tems nous voyons qu'un grand dépensier revient toûjours à son premier train, que lui sert-il d'être si prompt à vouloir débroüiller & raccommoder ses affaires ? Au lieu que ceux qui se débarrassent peu à peu & comme par dégrés, prennent l'habitude de se regler & d'épargner ; & par ce moien ils remédient à leurs biens & à leurs désordres en même tems. Celui qui a un vrai désir d'apporter reméde au délabrement de ses affaires, ne doit pas négliger les moindres bagatelles. Il y a moins de bassesse, la plûpart du tems, à retrancher les petites dépenses, qu'à s'abaisser à de petits gains.

A l'égard de la dépenſe journaliere, il faut la regler de façon qu'on puiſſe toûjours la ſoûtenir ſur le même pied qu'on a commencé. Il eſt vrai que dans certaines occaſions, qui n'arrivent que rarement, on peut être plus magnifique qu'à l'ordinaire.



DES GRACES,

ET DE CEUX QUI Y PRETENDENT.

ON entreprend beaucoup d'affaires ; on forme beaucoup de projets ; & les brigues des particuliers nuisent au bien public. On entreprend aussi plusieurs affaires bonnes en elles-mêmes, avec de mauvaises intentions : j'entens non seulement des intentions corrompues, mais aussi où il entre beaucoup de mauvaise foi, c'est-à-dire, qu'on les entreprend sans avoir la moindre intention de les finir.

On trouve souvent des gens qui se chargent de vos démandes,

des, qui vous promettent de vous ſervir avec ardeur, ſans ſe ſoucier d'effectuer jamais leur promeſſe. Cependant s'ils s'apperçoivent que l'affaire ſoit en train de réuſſir par un autre canal, ils voudront avoir part au ſuccès, & chercheront avec ſoin quelque détour pour s'en faire honneur, & pour en tirer quelque récompenſe; ou enfin pendant que l'affaire eſt pendante, ils feront leurs efforts pour tirer profit des eſpérances.

Il y a auſſi des perſonnes qui ſe chargent des prétentions des particuliers, dans la ſeule vûe de porter quelque empêchement aux affaires des autres, & pour s'inſtruire en paſſant de quelque choſe dont ils ne pourroient pas ſans cela être informés, mais au fond ſans nulle inquiétude de ce que deviendra

l'affaire dans laquelle ils ont uniquement ſongé à leur intérêt particulier.

Il y en a encore d'autres qui agiſſent de ſi mauvaiſe foi, qu'ils ſe chargeront de vos affaires avec un propos délibéré de les faire échoüer, pour rendre un bon office à votre compétiteur qu'ils protégent.

Il eſt certain que dans les choſes que pluſieurs perſonnes demandent en même tems, l'égalité ne peut être ſi parfaite entr'eux' que la balance ne panche de quelque côté. Si c'eſt une demande de juſtice, il y aura d'une part plus d'équité ou même plus de mérite. Si c'eſt une demande de grace, lorſque l'inclination porte quelqu'un à favoriſer le parti le moins équitable, qu'il ſe ſerve plûtôt de ſon crédit pour accommoder que pour emporter l'affaire; &

ſi quelqu'un en matiére de grace panche pour celui qui la mérite moins, qu'il s'abſtienne ſurtout de médire du plus digne, & de le calomnier.

Lorſque vous n'êtes pas bien au fait de certaines demandes, rapportez-vous-en au jugement de quelque ami intelligent & fidéle, qui vous inſtruiſe de ce que vous pouvez faire avec honneur ; mais il faut bien de la prudence & de la circonſpection pour le choix d'un tel ami : autrement vous courez riſque qu'on vous en impoſe ſur tout, & d'être méné par le nés.

Aujourd'hui ceux qui ſollicitent des graces, ſont ſi ſujets à eſſuier de fâcheux retardemens & des renvois perpétuels, que la vérité ſimple & ſans déguiſement, ſoit en réfuſant dabord de faire la choſe, ou en diſant naturellement l'état dans

lequel elle se trouve, ou en n'exigeant de reconnoissance que celle qui est due; que cette franchise, dis-je, est devenue non seulement loüable, mais encore agréable aux parties. Si prévenir les autres dans la demande d'une grace, & donner des éclaircissemens sur la chose demandée, ne sont pas des raisons qui seules suffisent pour l'emporter sur les autres compétiteurs, du moins est-il juste que la diligence de celui qui a demandé le premier soit comptée pour quelque chose, & surtout de ne pas se servir à son préjudice des avis qu'il a donnés.

C'est une simplicité d'ignorer le prix de ce que l'on demande; & c'est l'effet d'une mauvaise conscience, de ne pas faire fond principalement sur la justice de sa demande.

Il eſt très-important de ne pas laiſſer pénétrer les demandes que l'on veut faire ; car quoique l'on puiſſe rebuter pluſieurs des prétendans, en découvrant ſes juſtes eſpérances, il eſt certain néanmoins que cela en excite d'autres, & les anime aux mêmes prétentions ; ſur-tout ſi l'occaſion l'emporte dans les graces que l'on demande: je dis l'occaſion, non ſeulement à l'égard de ceux qui ſont en droit de réfuſer ou d'accorder les graces, mais encore à l'égard de ceux qui pourroient entrer en concurrence, ou vous être contraires.

Dans le choix que vous ferez d'une perſonne que vous voudrez charger du ſoin de vos affaires, regardez plûtôt à la convenance, qu'au rang qu'elle tient ; & choiſiſſez plûtôt celui qui ſe mêle de peu d'affaires,

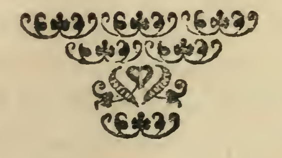
que celui qui les embraſſe toutes.

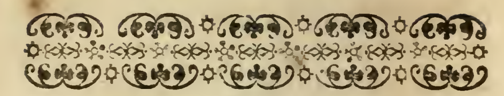
Quelquefois le fruit d'un réfus eſt auſſi avantageux que la grace qu'on demandoit, pourvû qu'on ne laiſſe pas appercevoir qu'on a le courage abattu, & qu'on eſt dépité, *iniquum petas ut æquum feras.* Cette maxime n'eſt pas mauvaiſe pour ceux qui ont de la faveur; autrement il vaudroit beaucoup mieux parvenir par dégrés à ce que nous demandons, & obtenir toujours quelque choſe en attendant: car celui qui dans le commencement n'a pas paru faire cas de l'affection de celui qui le ſollicitoit, aura de la peine à ſe réſoudre dans la ſuite à perdre l'affection du ſuppliant, & les graces qu'il lui a déja accordées.

Il ſemble qu'il ſoit établi qu'on accorde les lettres de re-

commandation ſans beaucoup de conſidération : cependant ſi elles ſont prodiguées pour des choſes injuſtes & peu convenables, la réputation de celui qui les écrit en ſouffre.

L'eſpéce d'hommes la plus dangereuſe dans une République, ſont en général tous ceux qui fardent & qui ajuſtent les prétentions d'un chacun, & qui leur donnent un air de juſtice & d'équité. C'eſt une vraie peſte dans un Etat, & la corruption totale des affaires.





DES PERES,

ET DES ENFANS.

LA joie des peres est intérieure, & reste cachée de même que leurs craintes & leurs afflictions. Ils ne peuvent exprimer leurs plaisirs, & ne veulent pas découvrir leurs chagrins. Il est sûr que d'un côté les enfans adoucissent les travaux, & de l'autre rendent les malheurs bien plus cuisans; ils multiplient les soins & les inquiétudes; mais en récompense ils adoucissent le souvenir de la mort. La génération est commune aux bêtes; mais la réputation qui reste de soi, le mérite, & les belles actions, sont un tribut particulier à

l'homme. On peut remarquer que les ouvrages les plus nobles, & les plus grandes fondations ont été faites par ceux qui n'avoient point d'enfans. Ils ſemblent avoir emploié tous leurs ſoins à exprimer l'image de leur penſée, & rien ne prouve plus clairement que ceux qui n'ont point d'enfans travaillent davantage à faire paſſer leur mémoire à la poſtérité.

Les hommes qui ont illuſtré & fait connoître leurs familles, ſont ordinairement très-indulgens envers leurs enfans; ils les regardent non ſeulement comme ceux qui doivent perpétuer leur race, mais encore comme les héritiers de leurs glorieuſes actions : ils les conſidérent comme leurs enfans, & en même tems comme leurs créatures.

Les peres qui ont pluſieurs

enfans n'ont pas pour tous une égale tendresse : souvent ils sont injustes, & les meres surtout tombent communément dans ce défaut ; ce qui a fait dire à Salomon, *filius sapiens lætificat patrem, filius verò stultus mœstitiæ est matri suæ.* On remarque presque toûjours dans une nombreuse famille, qu'on fait grand cas d'un des aînés, & qu'il y en a un autre parmi les plus jeunes qui fait les délices du pere & de la mere : ceux qui sont dans le milieu sont presque oubliés, quoiqu'ordinairement ils se tournent plus au bien que les autres.

L'avarice des peres envers leurs enfans est très-condamnable ; elle abat le courage des jeunes gens, les porte à tromper, les engage à fréquenter les mauvaises compagnies ; & quand ils sont une fois maîtres

de leurs biens, ils en ont plus de penchant pour le luxe, & il arrive pour l'ordinaire qu'ils se ruinent en peu de tems. Le meilleur parti pour les peres est d'user de libéralité à l'égard de leurs enfans, en conservant toûjours pour eux leur autorité naturelle.

C'est une coûtume ordinaire & fort mauvaise des peres, des précepteurs, & des domestiques, de faire naître & d'entretenir entre les freres dans leur enfance une certaine émulation qui produit souvent des discordes, lorsqu'ils sont dans un âge avancé, & qui cause des divisions dans les familles.

Les Italiens ne mettent pas grande différence entre les fils, les neveux, & les proches parens; pourvû qu'ils soient de la même famille, ils ne s'embarrassent guéres qu'ils descendent

de la ligne directe ou collaterale : à dire vrai, c'est toûjours le même sang. Nous voïons même très-souvent que le neveu ressemble plus à un de ses oncles ou à un proche parent, qu'à son propre pere, comme si le sang se perpétuoit par un certain hazard sans suite.

C'est dans l'âge le plus tendre des enfans, que les parens doivent songer à quel état ils veulent les destiner, parce qu'alors ils sont plus souples & plus dociles. Ils ne doivent pas trop regarder à l'inclination des enfans dans le choix qu'ils feront pour eux, ni penser qu'ils réussiront mieux du côté où ils paroissent s'incliner. Il est vrai cependant que si les enfans ont un désir ardent & une grande facilité pour de certaines études, il ne convient pas de s'opposer à la nature, ni au penchant qui

les y porte ; mais pour l'ordinaire le meilleur précepte à ſuivre, c'eſt, *optimum elige, ſuave & facile illud faciet conſuetudo.*

La plûpart du tems les cadets ſont les enfans de la fortune ; mais ils réuſſiſſent très-rarement, ou pour mieux dire, ils ne réuſſiſſent jamais, lorſqu'on a pour l'amour d'eux deshérité leurs aînés.



DE L'USURE.

ON a imaginé plusieurs sortes d'invectives contre les usuriers. On dit qu'il est bien triste que le diable vole la part de Dieu, sçavoir, la dîme; que les usuriers sont les plus grands profanateurs du jour du sabbat, puisque leur travail n'a point de relâche le jour même du dimanche: que l'usurier est semblable à la Guêpe dont parle Virgile: *Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent.* Que les usuriers se soustraient à la premiere loi que Dieu donna à l'homme après sa chûte, qui fut: *In sudore vultûs tui comedes panem tuum*, & non pas *in sudore vultûs alieni*; que les

usuriers devroient porter des marques de même que les Juifs, parce qu'ils leur ressemblent dans la maniere de faire leur commerce : enfin que c'est une chose contre nature, que l'argent produise l'argent. Et pour moi je dis que l'usure est tolerée à cause de la dureté du cœur des hommes ; & qu'il faut la permettre, puisque c'est une nécessité que les hommes entr'eux prêtent & empruntent réciproquement, & qu'ils sont trop intéressés pour prêter sans rétribution. Plusieurs personnes ont imaginé des Banques, des Changes publics, & autres inventions de cette espéce, subtiles & peu solides ; mais peu de gens ont raisonné fonciére-

Nota. Par l'usure que l'Auteur semble ici approuver, il n'entend que l'interêt que le Prêteur tire de son argent, conformément aux Loix & aux usages qui sont autorisés par le Gouvernement.

ment & utilement sur l'usure. Il seroit très-utile de nous mettre devant les yeux ses abus & ses avantages, pour en connoître le bon & le mauvais, & en faire la distinction ; & surtout prendre bien garde qu'en permettant l'usure pour le moins mauvais, nous ne nous abusions & ne tombions dans le pire.

Les inconveniens de l'usure sont ceux-ci : premiérement, elle diminue le nombre des marchands ; car si l'on abolissoit ce lâche commerce de l'usure, l'argent ne croupiroit pas dans l'oisiveté, & la plus grande partie seroit emploiée en marchandises, qui sont dans chaque état, comme la *veine porte*, pour introduire l'opulence. Secondement l'usure rend les marchands pauvres. Comme un fermier ne peut pas si bien culti-

cultiver ſa terre, s'il eſt obligé de paier une trop groſſe rente, de même le marchand ne peut pas faire ſon négoce avec commodité & profit, s'il eſt obligé de ſe ſervir d'un argent qu'il a emprunté à gros interêt. Le troiſiéme inconvenient eſt comme attaché aux deux premiers ; ſçavoir, la diminution des Doüanes publiques, qui ont leur flux & reflux ſuivant le commerce. Le quatriéme, qu'elle raſſemble l'argent d'un Roiaume & d'une République dans les mains d'un petit nombre de perſonnes ; car le gain de l'uſurier étant certain, & celui des autres très-caſuel, il arrive certainement à la fin ce qui arrive au jeu, où la plus grande partie de l'argent reſte à celui qui fournit les cartes ; & il eſt indubitable qu'un Etat fleurit, lorſque l'argent eſt diſperſé

dans le public, & qu'il n'est point reservé. Le cinquiéme, qu'elle abaisse le prix des terres, & des immeubles; car pour l'ordinaire, l'emploi de l'argent est tout en marchandises, ou en terres, & l'usure semble s'opposer à tous les deux. Sixiémement, qu'elle détourne du travail, qu'elle empêche l'industrie, & les nouvelles inventions: l'argent se remueroit pour toutes ces choses, s'il n'étoit retenu par cet engourdissement. Enfin pour tout dire, l'usure est un ver, une teigne qui suce le plus pur du sang d'une infinité de personnes, & qui produit dans la suite du tems une misére générale.

Voici d'un autre côté les avantages de l'usure. Premiérement, supposé qu'elle nuise au commerce de quelques-uns, elle est fort utile à d'autres.

Car il eſt très-certain que la plus grande partie du commerce ſe fait par les jeunes marchands qui empruntent à intérêt ; de façon que ſi l'uſurier veut retirer, ou ne pas prêter ſon argent, il s'enſuivra néceſſairement la ſuſpenſion & la ruine totale du commerce. En ſecond lieu, ſi l'argent qu'on emprunte à interêt manquoit aux hommes dans leurs preſſans beſoins, ils ſeroient bientôt réduits aux derniéres extrémités, puiſqu'ils ſeroient forcés de vendre à fort vil prix leurs biens, ſoit meubles ou immeubles. Ainſi au lieu que l'uſure ne fait que les miner peu à peu, les promts rembourſemens les renverſeroient tout d'un coup ; les hipothéques, ou ce qu'on appelle obligations mortes, ne remédieroient pas à ce mal : car, ou

ceux qui prêtent à hipothéque veulent qu'on leur paie des intérêts, ou bien, s'ils ne ſont pas rembourſés au jour préfix, ils en agiſſent à toute rigueur, & ne cherchent qu'à ſe faire adjuger la confiſcation. Je me ſouviens ſur ce ſujet d'un certain campagnard très-riche & très-avare, qui avoit coûtume de dire; *in malam crucem abeat iſta fœneratio, impedimento eſt quo minùs pignorum & obligationum pœnas exigere poſſimus.* Voici le troiſiéme & le dernier inconvenient. C'eſt un conte que de s'imaginer qu'on puiſſe établir les choſes de maniére qu'on prête de l'argent ſans intérêt. Il eſt donc impoſſible de concevoir tous les inconveniens qui en réſulteroient, ſi on vouloit détruire l'uſage établi de retirer un intérêt de l'argent que l'on prête; c'eſt pourcela

qu'il y auroit de la folie à vouloir entiérement abolir l'uſure. Toutes les Républiques l'ont tolerée, mais en la fixant ; & puiſque l'entiére abolition de l'uſure eſt impraticable, parlons maintenant des modifications & de la regle qu'on y peut mettre, par quels moiens on peut en éviter les inconveniens, & en conſerver les avantages. Il me paroît qu'en peſant les uns & les autres, & les confrontant entre eux, ce que nous avons déja fait, nous trouverons des choſes qui ſe peuvent concilier. La premiere eſt de limer les dents de l'uſurier, de peur qu'il ne morde trop fort. La ſeconde eſt d'ouvrir une route à ceux qui ont de l'argent qui les invite à prêter aux marchands, afin que le commerce ne tombe ni ne languiſſe ; & ceci ne ſçauroit s'exé-

cuter, à moins que vous ne mettiez deux taux différens à l'usure, l'un plus bas, & l'autre plus haut; car si vous les réduisez généralement au plus petit, vous soulagerez un peu, je l'avoue, celui qui emprunte; mais un marchand ne trouvera pas de l'argent avec facilité: & il faut encore remarquer que comme le métier des commerçans est le plus lucratif de tous, il peut par conséquent soutenir des emprunts à un denier plus haut; au lieu que les autres ne le peuvent pas. Voici ce qu'il faut faire pour ajuster ces deux points: qu'il y ait deux taxes pour l'usure; l'une libre & générale pour tout le monde, l'autre seulement permise à certaines personnes & en certains lieux de la République où le négoce fleurit. Premiérerement donc, si vous voulez

m'en croire, que tout intérêt général ſe réduiſe à cinq pour cent par an ; & que cette taxe ſoit publiée par édit & déclarée libre à tout le monde ; & que le Prince ou la République rénonce à toute amende envers ceux qui retireront ſeulement ce bénéfice. Par-là les emprunts auront un libre cours, & ce ſera un grand ſoulagement pour une infinité de perſonnes qui habitent la campagne : le prix des terres en ſera auſſi fort augmenté, puiſqu'en Angleterre leur valeur annuelle va à ſix pour cent, & qu'elle excedera par conſéquent la taxe de l'uſure qui ne monte qu'à cinq. Par ce moien encore, l'induſtrie ſera excitée ; & ceux qui s'attacheront au négoce, pourront facilement en tirer un profit plus conſidérable que celui que nous venons de fixer à l'uſure.

Secondement, qu'on donne permission à certaines personnes de prêter de l'argent à des marchands connus, & non à quelqu'autre personne que ce puisse être, mais que cela se fasse à cette condition; que l'usure, même celle dont nous parlons actuellement, sera un peu plus moderéé que celles qu'ils payoient auparavant. De cette maniére, marchands & autres y trouveront du soulagement; mais que cet établissement ne se fasse pas par une Banque, ni par aucun autre fonds public; que chacun au contraire soit le maître de son argent, non que je desaprouve entiérement les Banques, mais parce qu'on y prendroit difficilement de la confiance. Que le Prince ou la République exige quelque rétribution pour les permissions qu'on accordera,

cordera, & que le ſurplus du bénéfice aille à celui qui prête; ſi on ſe contente de ne diminuer qu'un peu le profit de l'uſurier, il ne ſera pas détourné de continuer ſon métier; car celui qui par ſon exemple avoit accoûtumé de prendre neuf ou dix pour cent par an, ſe contentera de huit plûtôt que d'abandonner l'uſure, ou autrement il hazardera le certain pour l'incertain. Que le nombre de ceux à qui on accordera la permiſſion d'emprunter, ne ſoit pas limité; mais qu'on ne l'accorde que dans les villes où le commerce fleurit: car de cette maniere ils n'auront pas la commodité, ſous prétexte de permiſſions, de prêter l'argent d'autrui au lieu du leur; & la taxe de huit ou neuf par permiſſion, n'empêchera pas la taxe courante de cinq pour cent,

parce qu'on n'aime pas à envoier son argent bien loin de soi, ni à le mettre en des mains inconnues.

Si quelqu'un trouve que ceci autorise en quelque maniere l'usure, qui n'étoit auparavant permise qu'en certains endroits, je répons, qu'il vaut beaucoup mieux permettre une usure ouverte & déclarée, que de souffrir par connivence tous les ravages qu'elle fait.



DU DEVOIR DES JUGES.

LES Juges doivent se ressouvenir que leur devoir est *jus dicere*, & non pas *jus dare*; c'est-à-dire, d'interprêter la loi, & non pas de la faire. Il faut qu'un Juge soit plûtôt sçavant que subtil, plus vénérable que populaire, plus grave que présomptueux ; mais sur toutes choses il doit être intégre, c'est la vertu qui lui convient. *Maledictus sit*, dit la loi, *qui terminum terræ mutat antiquum*. Maudit celui qui change les anciennes limites de la terre. Sans doute celui qui transporte la pierre qui marque les confins, est très-coupable; mais un Ju-

ge injuste, c'est celui principalement qui change les bornes, lorsqu'il prononce une sentence inique, sur une terre, ou sur la propriété d'un bien : un seul jugement mal rendu, cause plus de mal que plusieurs autres mauvais exemples ; ceux-ci corrompent les petits ruisseaux, mais l'autre empoisonne la source. Le devoir d'un Juge est rélatif en partie aux plaideurs, en partie aux Avocats, & aux Ministres de Justice qui leur sont subordonnés, ou enfin au Prince & au Gouvernement.

Premiérement, pour ce qui regarde les causes & les parties, l'Ecriture dit, *sunt qui judicium vertunt in absentum*. On peut dire en effet que l'injustice rend une sentence amére ; & on peut dire aussi qu'elle s'aigrit par les délais.

Un bon Juge s'attache prin-

cipalement à réprimer la violence & la fraude. Plus la premiere est manifeste, & plus l'autre est couverte & déguisée, plus elles sont pernicieuses. Ajoûtez aussi les procès contentieux que les Cours de justice devroient rejetter comme une viande empoisonnée. Il sied bien à un Juge d'applanir les chemins à une juste sentence. C'est ainsi que Dieu en use, *valles exaltando*, *colles deprimendo*. Ainsi quand le Juge s'apperçoit qu'une des deux parties est favorisée par quelque puissance, soit en persécutant l'autre avec opiniâtreté, soit par des artifices, par des cabales, par la protection des personnes en place, ou par l'inégalité des Avocats; pour lors la vertu du Juge doit se montrer en égalisant les choses inégales; de maniere que le jugement puisse

rester ferme & inébranlable, comme sur un terrein plein & uni.

Qui fortiter emungit, elicit sanguinem. Le pressoir trop serré, rend le vin âpre & de mauvais goût. Le Juge ne doit donc pas se laisser aller à de dures interprétations des Loix, ni à tirer des consequences trop recherchées, puisqu'il n'y a point de pire gêne que de violenter les Loix : sur-tout il doit prendre garde dans les Loix Penales, de ne pas interprêter avec plus de sévérité celles qui n'ont été faites que pour épouvanter, & de ne pas verser sur le peuple la pluie dont parle l'Écriture : *Pluet super eos laqueos.* En effet si les Loix Penales sont suivies sans miséricorde, on peut les comparer à une pluie de cordes & de lacs qui tomberont sur les peuples ; c'est pour cela que

ſi ces loix ne ſont plus en uſage, ou qu'elles conviennent peu au tems préſent, il eſt de la prudence des Juges d'en reſtraindre l'exécution. *Judicis officium eſt, ut res, ita tempora rerum, &c.* Il convient aux Juges dans les crimes de mort de ſe laiſſer fléchir à la miſéricorde autant que les loix le peuvent permettre; d'enviſager l'exemple avec ſévérité, & le criminel avec compaſſion: la patience & la gravité à écouter les plaidoiers, ſont des parties eſſentielles à la juſtice. Le Juge qui ſe plaît à interrompre, n'eſt pas *cymbalum benè ſonans.* Un Juge eſt blâmable de prévenir par trop de vivacité ce que l'Avocat doit dire, & dont il auroit été mieux inſtruit en ſe donnant la patience d'écouter: il ne doit point auſſi interrompre trop-tôt les preuves ou les

conclusions des Avocats, ni prévenir les informations par des questions, quand même elles seroient nécessaires au sujet.

Les obligations d'un Juge à l'audience, se réduisent à quatre : A regler la suite des preuves ; à modérer la longueur des plaidoiers, ou ce qui n'a aucun rapport à l'affaire en question ; à rassembler, trier, & récapituler les points principaux qu'on a avancés, & enfin à prononcer la sentence. Tout ce qu'on fait au-delà est de trop, & est produit par la vanité, par le désir de parler, par l'impatience d'écouter, & vient d'une foiblesse de mémoire ; ou enfin de n'avoir pas prêté une attention égale & tranquille.

C'est une chose étonnante que de voir la plûpart du tems jusqu'où va l'audace des Avocats à

l'égard des Juges, qui doivent, à l'exemple de Dieu, au tribunal duquel ils ſont aſſis, abattre les orgueilleux & élever les humbles ; mais il eſt encore bien plus étonnant de voir des Juges favoriſer certains Avocats ouvertement & ſans garder aucune méſure ; ce qui contribue à rencherir leur travail & augmenter les épices, & qui donne en même tems des ſoupçons de corruption, & qui perſuade qu'ils ont accès chez les Juges. Lorſqu'une cauſe a été bien plaidée & dans l'ordre requis, le Juge doit donner des louanges à l'Avocat, ſur-tout s'il a perdu la cauſe ; c'eſt un moien de ſoutenir ſon crédit auprès de ſes cliens, & en même tems lui faire perdre l'opinion qu'il avoit de l'affaire. Il faut auſſi pour le bien public faire une légere réprimande aux Avo-

cats, lorsqu'ils donnent des conseils trop rusés, quand on apperçoit de la négligence ou de la nonchalance de leur part, quand les informations sont trop légéres, ou enfin lorsqu'ils montrent une importunité indiscréte ou de l'imprudence à défendre leur cause.

Un Avocat doit avoir attention à ne pas importuner les Juges, à ne pas faire trop de bruit ; & il ne lui est point permis d'user de finesse pour remettre encore sur le tapis une affaire déja jugée. D'un autre côté le Juge ne doit point interrompre son plaidoier, pour ne pas donner occasion à la partie de se plaindre que son Avocat, ni ses preuves n'ont pas été entierement ouïes. Troisiémement, pour ce qui regarde les Greffiers, les Notaires & autres bas Officiers, le tribunal de la Justice est com-

me un lieu ſacré, dont non ſeulement le tribunal, mais encore les bancs & l'enceinte doivent être exemts de ſcandale & de corruption ; car, comme dit l'Ecriture, *non colligentur uvæ ex ſpinis.* De même la juſtice ne ſçauroit produire de bons fruits parmi les ronces & les buiſſons, c'eſt-à-dire, parmi tous ces gens de plume trop avides du gain.

Il y a dans le Barreau quatre eſpéces d'hommes pernicieux.

Ceux qui en ſemant des procês, engraiſſent les Cours, & maigriſſent les peuples.

Ceux qui engagent les Cours dans des conflits de juriſdiction, & qui ne ſont point (quoiqu'ils le paroiſſent) amis de la Cour ; mais ils en ſont comme les Paraſites, ils font naître & entretiennent chez elle l'orgüeil par leurs diſcours

flatteurs & seduisans plus, qu'il ne conviendroit à ses propres intérêts.

Ceux qu'on peut regarder comme la main gauche des Cours, qui par des subterfuges & des échapatoires font prendre de mauvais biais aux procédures, & entraînent la Justice vers des routes écartées & dans des labyrinthes.

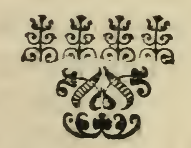
Enfin les voleurs ou exacteurs impitoiables qui rendent juste la comparaison qu'on fait des Cours aux buissons, sous lesquels les brebis se retirent pendant l'orage, & qui y laissent ordinairement une partie de leur toison. Au contraire, un Greffier ancien & honnête homme, expert dans les actes qu'on a déja passés, circonspect dans ceux qu'on couche de nouveau, & entendu pour les intérêts de la Cour, est un ex-

cellent guide pour elle, & montre ſouvent aux Juges mêmes la route qu'ils doivent tenir.

Quatriémement, pour ce qui regarde le prince ou l'Etat, les Juges doivent avant tout ſe rappeller la concluſion des douze tables Romaines, *ſalus populi, ſuprema Lex ;* & établir pour regle certaine, que ſi les Loix ne tendent pas à ce but, on doit les regarder comme captieuſes, & comme de faux oracles. C'eſt pour cela que tout eſt en ordre & bien conduit, lorſque le prince délibére ſouvent avec les Juges, & que les Juges auſſi conſultent ſouvent l'Etat & le Souverain. Le Prince, lorſqu'il ſe rencontre une queſtion de droit dans les délibérations politiques ; & les Juges, lorſqu'il ſe préſente des raiſons d'Etat dans des matiéres de droit. Car

il arrive souvent qu'une affaire portée en Justice, qui ne roule que sur *le mien ou le tien*, a cependant des conséquences qui peuvent intéresser l'Etat ; & j'entens par raison d'Etat, non seulement ce qui attaque les droits Roiaux, mais encore ce qui peut causer quelque nouveauté, ou quelque exemple dangereux ; ou enfin ce qui peut vraisemblablement être à charge à la plus grande partie du peuple. Que personne n'ait l'esprit assez faux ni assez simple, pour s'imaginer que les loix justes ne peuvent pas simpatiser avec la saine politique ; car ces deux choses sont comme les esprits vitaux & les nerfs qui se meuvent les uns dans les autres. Le Juges doivent aussi se ressouvenir que le trône de Salomon étoit soutenu par des lions. Qu'ils soient donc des

lions, mais des lions pour le trône; qu'ils veillent, pour qu'on n'attaque & qu'on ne préjudicie en rien aux droits Roiaux. Enfin que les Juges ne ſoient pas aſſez peu inſtruits de leurs droits & de leurs prérogatives, pour ignorer que ce point capital leur reſte, qui eſt l'autorité de faire un ſage & prudent uſage, & une application raiſonnable des loix. En effet ils peuvent ſe rappeller dans l'eſprit, ce diſcours de l'Apôtre de la Loi, qui ſurpaſſe les Loix humaines. *Nos ſcimus quia Lex bona eſt, modò qui eâ utatur legitimè.*



DE LA VICISSITUDE DES CHOSES.

SAlomon dit : *Nihil novum super terram.* Ce qui se rapporte à l'idée de Platon , qui pensoit , *omnem scientiam nihil aliud esse , quàm reminiscentiam ;* & à ce que Salomon décide aussi dans un autre endroit : *Omnem novitatem nihil aliud esse, quàm oblivionem.* De tout cela on peut conclure que le fleuve Lethé coule sur la terre, aussi-bien que dans les enfers.

Il est certain que la matiére est dans un mouvement perpétuel, & qu'elle ne s'arrête jamais ; mais les déluges & les tremblemens de terre, sont les grands voiles de la mort qui ensevelissent

ſéveliſſent tout dans l'oubli. A l'égard des incendies & des grandes ſécheresſes, elles n'abſorbent ni ne détruiſent pas un peuple de fond en comble. La fable de Phaëton nous repréſente la brièveté d'un embraſement, qui n'a duré que l'eſpace d'un jour ; & la ſéchereſſe de trois années du tems d'Elie, fut particulière, & elle n'emporta pas tout le monde. A l'égard des embraſemens qui arrivent aſſez communément dans les Indes Orientales par des éclats de foudre, ils n'embraſent pas une vaſte étendue du pays. Je paſſe auſſi ſous ſilence les ravages de la peſte, parce qu'elle ne ravit pas tout ; mais pour les deux grandes calamités, des déluges, & des tremblemens de terre, il faut remarquer que ceux qui en échappent, ſont ordinairement des gens groſ-

ſiers qui ont vêcu dans les montagnes, & qui ſont incapables de donner une tradition des tems : de maniére que toutes choſes reſtent enſevelies, dans l'oubli, comme ſi aucun homme n'avoit ſurvêcu.

Si quelqu'un veut conſidérer avec attention la conduite des Indiens de l'Amerique, il trouvera de la probabilité à les regarder comme un peuple plus neuf & plus jeune que celui de l'ancien monde ; mais il n'eſt pas vraiſemblable que leur deſtruction ſoit anciennement venue d'un tremblement de terre, comme un prêtre Egyptien le contoit à Solon, à l'égard de l'iſle Atlantique qu'il diſoit avoir été engloutie par un de ces tremblemens ; mais bien plûtôt que c'eſt un déluge particulier qui avoit détruit le nouveau monde. Car en effet

les tremblemens de terre y ſont peu fréquens ; mais en revanche il y a de ſi vaſtes fleuves & ſi profonds, que ceux de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Europe ne ſont que des petits ruiſſeaux en comparaiſon. Leurs montagnes ſont auſſi plus hautes que les nôtres : d'où l'on peut conjecturer que les reſtes de leurs races ſe ſont conſervés dans ces montagnes, pendant & après leur délnge particulier. Mais quant à l'obſervation de Machiavel, qui prétend que la jalouſie & l'émulation des ſectes contribuent beaucoup à abolir la mémoire des choſes, & qui voudroit noircir la réputation de Grégoire le Grand pour avoir travaillé de toutes ſes forces à détruire les Antiquités Payennes, je ne trouve pas qu'un pareil zéle puiſſe produire un ſi grand

effet, ni être de durée, comme l'on peut le remarquer dans Fabianus, successeur de Grégoire, qui fit, pour ainsi dire, ressusciter les mêmes Antiquités ensevelies par son prédécesseur.

Les vicissitudes ou les mutations dans les globes célestes, n'est pas une matiére à traiter ici bien au long. Si le monde n'avoit pas été destiné de tout tems à finir, peut-être que la grande année de Platon auroit produit quelque effet, non pas en renouvellant les corps des individus, car c'est une folie, & même une vanité à ceux qui pensent que les corps celestes ont de grandes influences sur chacun de nous en particulier, mais en renouvellant le total & la masse des choses. Les cometes influent sans doute un peu sur cette masse entiére ; mais

les hommes ſont à préſent trop négligens & trop peu curieux pour faire des obſervations là-deſſus ; ils regardent plûtôt avec étonnement leurs cours, qu'ils n'en obſervent avec ſageſſe les effets ; ſur-tout ceux qui pourroient ſe comparer entr'eux : par exemple, une comete d'une telle grandeur, d'une telle couleur & clarté, d'un tel circuit de rayons, dans une telle aſſiette par rapport à la région du ciel, dans quel tems de l'année elle a paru, de ſa route, ou de ſon cours, de ſa durée, & enfin quels effets elle a produit.

Ce que j'ai ouï dire anciennement, ne me paroît pas une choſe d'un grand poids : je ne voudrois pas cependant qu'on la mépriſât entiérement. On diſoit qu'on avoit remarqué dans le Pays-Bas que tous les

trente-cinq ans, on y voioit renouveller la même température, les mêmes suites & révolutions des saisons, comme des grandes gélées, des grandes innondations, des grandes sécheresses, des hyvers plus doux, des étés plus froids, &c. Ils appellent cette petite révolution d'années, *la prime*. Au reste je rapporte ceci, parce qu'en me rappellant le passé, j'y ai trouvé un rapport, non pas tout-à-fait exact, mais fort peu différent.

Mais laissons ces observations de la nature, pour venir à ce qui regarde les hommes. La plus grande vicissitude qu'on remarque parmi eux, est celle des religions & des sectes; car ces phénomenes dominent principalement sur l'esprit des hommes. La vraie religion est bâtie sur la pierre soli-

de, les autres ſur un ſablon mouvant en butte aux flots du tems. Touchons donc un mot des cauſes des nouvelles ſectes, & donnons là-deſſus quelques avis, autant que la foibleſſe & l'eſprit humain peut eſpérer d'en arrêter le cours, ou de trouver des remédes à de ſi grandes révolutions.

Quand la religion reçue eſt déchirée par des factions & des diſcordes, quand la ſainteté de ceux qui la profeſſent ne s'attire plus le même reſpect, ou qu'elle eſt expoſée au ſcandale, & lorſqu'enfin en même tems on voit regner la groſſiereté, l'ignorance, & la barbarie, c'eſt pour lors qu'on doit craindre la naiſſance de quelque nouvelle ſecte; ſur-tout s'il ſe préſente dans le même tems quelque eſprit fougueux, qui ne reſpire que des parado-

xes, ou des sentimens contraires à l'opinion commune. Toutes ces choses se rencontrerent, quand Mahomet publia sa loi. Mais ne craignez point une nouvelle secte (quoiqu'elle paroisse s'augmenter); elle ne s'étendra pas beaucoup, si elle n'a pas les deux supports que je vais dire. Le premier, est d'attaquer la souveraineté, ou l'autorité établie, car rien n'est plus propre à séduire le peuple, que de demander des changemens & des nouveautés dans le Gouvernement. L'autre, est d'ouvrir la porte aux plaisirs & à la volupté. Les hérésies spéculatives, telle que fut autrefois celle des Ariens, & aujourd'hui celle des Arminiens, quoiqu'elles puissent prendre beaucoup de crédit sur l'esprit des hommes, ne sçauroient cependant causer de grandes altérations

térations dans les Etats, si ce n'est à la faveur de quelque émeute publique.

Il y a trois moiens pour introduire de nouvelles sectes, par de prétendus miracles, par une éloquence sublime, & par le fer; & je pense de même d'une vie singuliére & sainte en apparence. Certainement le moien le plus propre pour arrêter dans leur naissance les schismes & les nouvelles sectes en la réformation des abus, & la pacification des plus petits différends, est de proceder dans les commencemens avec douceur, & de s'abstenir des persécutions sanguinaires; & enfin de faire des efforts pour attirer & ramener les chefs, en leur accordant des dignités & des graces, plûtôt que de les irriter par la violence & la cruauté.

Les changemens qui arri-

vent dans la guerre, ne sont pas en petit nombre; ils roulent principalement sur trois points : sur le théatre, où le lieu où la guerre se fait; sur la qualité des armes, & sur la discipline militaire. Les guerres anciennement paroissoient venir principalement de l'Orient à l'Occident. Les Perses, les Assyriens, les Arabes, les Scythes, qui tous firent des invasions, étoient Orientaux. Il est vrai que les Gaulois habitoient une partie de l'Occident; mais nous lisons aussi que de deux irruptions qu'ils firent, une fut dans la Gréce Gauloise, & l'autre contre les Romains. Il est certain que l'Orient & l'Occident n'ont aucun point fixe dans le ciel. Il est vrai aussi qu'on ne sçauroit faire aucune observation bien certaine dans le mouvement

des guerres d'Orient & d'Occident ; mais le Midi & le Nord ſont fixes de leur nature & de tout tems. Il eſt rare de voir que ceux qui habitent bien avant vers le Midi, aient envahi les Septentrionaux ; mais le contraire s'eſt vû bien des fois : ce qui démontre clairement que les contrées du Nord ſont de leur nature plus belliqueuſes, ſoit que cela vienne de l'influence des aſtres qui les dominent, ou de l'étendue des terres qu'il y a du côté du Nord ; au lieu que les parties Auſtrales, par ce que nous ſçavons, ne ſont preſque occupées que par les mers, ou que cela vienne enfin (ce qui eſt le plus apparent) des grands froids des pays Septentrionaux ; car cela ſeul endurcit les corps & allume les courages. On peut le remarquer dans les peuples Araucos,

qui étant placés au fond des terres Australes, l'emportent en courage sur tous les Peroussiens.

Lorsqu'un grand Empire est sur sa décadence & qu'il manque de forces, on peut avec certitude conjecturer les guerres : car, tandis que les grands Etats sont dans leur vigueur, ils énervent & détruisent les forces naturelles des provinces qu'ils ont conquises, mettant toute leur confiance en leurs propres troupes ; mais aussi quand les troupes viennent à manquer, tout est perdu, & ils sont en proie à leurs ennemis. C'est ce qui arriva dans la décadence de l'Empire Romain, & dans l'Empire d'Occident après la mort de Charlemagne, lorsque chaque oiseau reprit ses plumes. Semblable chose pourroit bien arriver à la Mo-

narchie d'Eſpagne, ſi ſes forces venoient à décheoir. D'un autre côté les grands accroiſſemens des Puiſſances & les unions des Royaumes, ſuſcitent auſſi des guerres. En effet, lorſque la puiſſance d'un Etat s'augmente à certain point, on peut fort bien le comparer à un fleuve qui s'enfle, qui groſſit, & qui ménace d'une prompte inondation, comme on a pu voir à l'égard des Romains, des Turcs, des Eſpagnols & autres.

On remarque une choſe, que lorſqu'il y a dans le monde peu de nations Barbares, & qu'au contraire preſque toutes ſont policées, les hommes y regardent à deux fois avant que de ſe marier, & ne veulent point avoir d'enfans, à moins qu'ils ne prévoient qu'ils auront de quoi fournir à leur ſubſiſtance & à

leur entretien. C'est à quoi regardent aujourd'hui presque toutes les nations, excepté les Tartares; & en ce cas, il n'y a pas à craindre des inondations ni des transplantations. Mais lorsqu'un peuple est très-nombreux, & qu'il multiplie beaucoup, sans s'embarrasser de la subsistance de ses descendans, il est absolument nécessaire qu'au bout d'un ou de deux siécles, il se débarrasse d'une partie de son monde, qu'il cherche des habitations nouvelles, & qu'il envahisse d'autres nations. C'est ce que les anciens peuples du Nord avoient accoûtumé de faire, en tirant au sort entr'eux, pour décider quels resteroient chez eux, & quels iroient chercher fortune ailleurs. Lorsqu'une nation belliqueuse perd de son esprit guerrier, qu'elle s'adonne à

la molleſſe & au luxe, elle peut être aſſurée de la guerre; car de tels Etats pour l'ordinaire, deviennent riches pendant qu'ils dégénérent : & le déſir du gain, joint au mépris qu'on a de ſes forces, invite & anime les autres nations à les envahir.

A l'égard de la qualité des armes, à peine peut-on en obſerver les changemens; cependant elles eſſuient auſſi leurs viciſſitudes : car il eſt certain qu'on ſe ſervit du tems d'Alexandre dans la ville des Occidraques d'une ſorte d'artillerie, que les Macédoniens appellerent foudre, tonnerre, ou art magique; on ne peut pas douter non plus que chez les Chinois, la poudre à canon, & les canons n'y aient été connus depuis plus de deux mille ans.

Voici quelles ſont les qualités

des armes à tirer, & leurs changemens en mieux. Premiérement, il faut qu'elles portent très-loin; car cela augmente le danger de l'ennemi: ce que font justement les canons & les grands mousquets. Secondement, que l'impétuosité donne plus de force au coup; & à cet égard l'artillerie surpasse tous les beliers & toutes les anciennes machines de guerre. En troisiéme lieu, que la maniére de s'en servir soit sans embarras; ce qui est encore une des propriétés des plus grandes piéces d'artillerie: & afin qu'elles puissent servir en tout tems, qu'elles soient faciles à porter, aisées à mouvoir.

A l'égard de la maniére de faire la guerre, les hommes dans les premiers tems s'attachoient principalement au nombre; & se fiant en la va-

leur de leurs ſoldats, ils décidoient leurs guerres par des batailles rangées, en aſſignant le jour du combat. La plûpart étoient fort ignorans dans la Tactique, ou l'art de ranger les troupes. Dans la ſuite on s'attacha plûtôt à un nombre commode que trop étendu : on chercha les avantages du terrein, on fit des diverſions, & on inventa beaucoup d'autres ruſes : enfin on devint plus habile dans l'ordre & l'arrangement.

Les armes fleuriſſent dans la naiſſance d'un Etat; les lettres dans ſa maturité, & quelque tems après les deux enſemble; les armes & les lettres, le commerce, & les arts mécaniques dans ſa décadence. Les lettres ont leur enfance & enſuite leur jeuneſſe, à laquelle ſuccede l'âge mûr, plus ſolide, & plus exact;

& enfin elles ont leur vieillesse; elles perdent leur force & leur vigueur; il ne leur reste que du babil. Mais il ne faut pas contempler si long-tems la vicissitude des choses, de peur de se donner des vertiges. A l'égard de la Philologie, ce n'est qu'un amas de contes, & de vaines narrations; & par conséquent on n'en doit faire ici aucune mention.



DU CONSEIL.

LA plus grande marque de confiance qu'on puiſſe donner à un homme, c'eſt de le choiſir pour ſon conſeil ; on peut remettre entre les mains d'un autre, ſa perſonne, ſon bien, ſes enfans, & même ſon honneur ; mais nous remettons toutes ces choſes enſemble à la diſcrétion de ceux que nous choiſiſſons pour nous conſeiller. Il eſt juſte que de leur côté ils ſoient intégres, & qu'ils nous gardent une fidélité à toute épreuve.

Lorſqu'un Prince ſage ſe forme un Conſeil de perſonnes d'élite, il ne doit pas craindre que ſon autorité en ſoit affoi-

blie, ni sa capacité soupçonnée, puisque Dieu même a son Conseil ; & que le nom le plus recommandable qu'il ait donné à son fils, est celui de Conseiller. Salomon nous dit sur ce sujet : *In consilio stabilitas.* Il est certain que les affaires doivent être agitées & débatues plus d'une fois dans un Conseil ; sans quoi elles ne sont point fermes ni stables, & marchent, pour ainsi dire, d'un pas chancelant comme les personnes yvres.

L'expérience apprit au fils de Salomon quelle étoit la force du Conseil, de même que son pere en avoit senti la nécessité ; car ce Royaume chéri de Dieu ne fut d'abord déchiré & ensuite ruiné que par un mauvais conseil, sur lequel il y a deux remarques à faire pour notre instruction, & qui nous

ſerviront à démêler & à connoître quels ſont les mauvais Conſeils. La premiére, eſt que ce Conſeil fut formé de jeunes gens. La ſeconde, qu'il fut très-violent dans ſes délibérations.

La ſageſſe des Anciens paroît dans une fable qui a été inventée, pour montrer que les Rois ne doivent point agir ſans Conſeil, & qui nous apprend en même tems la maniére ſage & politique dont ils doivent s'en ſervir. Ils diſent que Jupiter épouſa Métis, qui ſignifie Conſeil; & par-là ils nous donnent premierement à entendre que la Souveraineté & le Conſeil doivent être mariés enſemble. En ſecond lieu, voici comme ils s'expriment: Quand Jupiter eût épouſé Métis, elle devint groſſe de lui; & ce dieu n'aiant pû attendre qu'elle accouchât, la dévora, après quoi il accou-

cha lui-même ; de façon que Pallas sortit de sa tête toute armée. Cette fable, quelque monstrueuse qu'elle paroisse, renferme un des secrets du Gouvernement, & nous apprend de quelle maniére les Rois doivent se comporter avec leurs Conseils d'Etat. Premiérement ils doivent laisser débattre les affaires ; ce qui se rapporte à la premiere conception. En second lieu, lorsqu'elles auront été discutées & digerées, comme dans le sein du Conseil, & qu'elles seront en état d'être mises au jour, alors le prince ne doit pas permettre à son Conseil de passer outre, ni de rien résoudre de sa seule autorité : au contraire il faut qu'il ramene toute l'affaire à lui, & que le public soit persuadé que les ordonnances & les arrêts qu'on peut comparer

à Pallas armée, parce qu'ils sont prononcés avec prudence & autorité, émanent uniquement du chef; & il faut nonseulement pour l'honneur de la puissance qu'il a en main, mais aussi pour relever sa réputation, que le peuple soit persuadé que tout se fait de sa pure volonté, & par son propre jugement.

Voions maintenant les inconveniens d'un Conseil, & les remédes qu'on peut y apporter. Les inconvéniens qui se présentent sont au nombre de trois. Le premier, que les affaires en sont moins secretes. Le second, que l'autorité du prince en paroît affoiblie, comme s'il ne se sentoit pas une capacité suffisante pour se conduire sans Conseil. Et enfin le troisiéme, est le danger des Conseils perfides qui tendent à l'avan-

tage de celui qui les donne, plus qu'à celui du maître qui les reçoit.

Pour éviter ces inconvéniens, quelques Italiens & les François sous le regne de quelques-uns de leurs Rois, ont introduit des Conseils secrets, qu'on nomme ordinairement du Cabinet : reméde souvent beaucoup plus dangereux que le mal.

A l'égard du secret, les princes ne sont pas obligés de le communiquer ; & il n'est pas nécessaire, lorsqu'ils mettent une affaire en délibération, qu'ils fassent connoître ce qu'ils ont envie de résoudre : au contraire, ils doivent bien prendre garde de ne pas se laisser pénétrer.

Pour ce qui regarde le Conseil, que nous appellons du Cabinet, on peut lui appliquer

ces paroles : *Plenus rimarum ſum*. Et certainement une perſonne qui tirera vanité de ſçavoir le ſecret des affaires, eſt un conſeiller ſeul plus dangereux que pluſieurs autres, qui parmi beaucoup d'autres imperfections, n'auroit pas celle-là. Il eſt bien vrai qu'il y a certaines affaires qui exigent un très-grand ſecret : en ce cas la connoiſſance n'en doit venir qu'à une ou deux perſonnes, outre le maître, & ordinairement ces ſortes d'affaires ont un heureux ſuccès ; car outre qu'elles ſont menées ſecretement, elles s'exécutent avec fermeté, & ſe dirigent preſque par le même eſprit & unanimement ; mais il faut que le Roi ſoit prudent & ferme ; il faut auſſi que ceux qui entrent dans ce Conſeil, ſoient ſages, & ſur toutes choſes fidéles aux

vûes que le maître se propose. C'est précisément ce qui arriva sous le regne d'Henri VII. Roi d'Angleterre, qui ne confioit jamais ses affaires les plus importantes qu'à deux personnes, Morton & Fox.

A l'égard de l'affoiblissement de l'autorité, la fable apprend le moien d'y remédier; & il est certain que si les Rois assistent en personne aux Conseils, la Majesté en reçoit plûtôt de l'éclat, qu'elle n'en est affoiblie: ajoûtez aussi qu'on n'a jamais vû qu'un Conseil diminuât l'autorité d'un souverain, à moins qu'un seul n'ait pris trop de crédit, ou qu'il ne regne une trop grande intelligence entre plusieurs; mais ces deux maux sont bien-tôt découverts, & il est aisé d'y remédier.

A l'égard du dernier inconvénient, sçavoir, que les Minis-

tres en donnant leurs avis, auront plus d'égard à leurs propres intérêts qu'à ceux de leur maître, ce paſſage de l'Ecriture, *non inveniet fidem ſuper terram*, ſe doit entendre de la nature des tems, & non pas de chaque perſonne en particulier; car il ſe trouve des ſujets fidéles, ſincéres, vrais, ſans détours, & ſans ruſes. Les Princes avant tout, doivent s'attacher de tels perſonnages: d'ailleurs on voit rarement des Miniſtres ſi unis entr'eux, qu'ils ne s'examinent de près l'un l'autre; de ſorte que s'il y en a quelqu'un qui donne des conſeils captieux, ou qui tendent à ſes fins particuliéres, le maître en ſera bien-tôt inſtruit. Le reméde ſera que les princes s'attachent à connoître leurs Miniſtres, de même que ceux-ci s'appliquent à le pénétrer. *Prin-*

cipis est virtus maxima nosse suos. Sans compter qu'il n'est ni convenable, ni décent à des sujets que le prince honore de sa confiance, de chercher à le pénétrer, il est de leur devoir de s'appliquer davantage au bien de ses affaires, qu'à développer ses mœurs & ses inclinations; & sur ce principe, ils travailleront à lui donner de bons conseils, plûtôt qu'à le flatter & à lui complaire.

Si les princes reçoivent les avis de chacun de leurs conseillers séparement, aussi-bien qu'en corps, cela peut leur être d'un très-grand fruit. Un avis donné en particulier, est bien plus libre; au lieu qu'en public, on a plus d'égards & de circonspection. En particulier chacun se laisse aller à son propre sentiment. En public on est plus sujet à l'humeur

d'autrui : c'eſt pour cela qu'il eſt à propos de s'aider de ces deux moiens : traiter les affaires avec ceux qui ne ſont pas du premier rang en particulier, pour ne rien ôter à leur liberté ; & en plein Conſeil avec les grands, pour les mieux tenir dans les bornes du reſpect.

Il n'eſt d'aucune utilité à un prince d'être conſeillé ſur l'état de ſes affaires, s'il ne fait en même tems réfléxion ſur les perſonnes qu'il emploie. Toutes les affaires ſont comme des images muetes ; mais l'ame de l'action eſt principalement dans le choix des ſujets ; & il ne ſuffit pas de délibérer ſur le choix des perſonnes, ſelon les eſpéces, comme dans certaines idées, ou deſcriptions mathématiques : par exemple, quel doit être le caractére & la con-

dition de la personne ; car par-là il en résulteroit plusieurs abus : au lieu que le vrai jugement doit principalement rouler sur le choix des individus. Il ne faut pas oublier ceci non plus, *Optimi Consiliarii mortui.* Les livres ne fardent point la vérité ; au lieu que ceux qui donnent des conseils, peuvent facilement se laisser entraîner à la flatterie. Il sera donc très-utile de lire beaucoup, surtout les auteurs qui ont eû entre leurs mains le maniement des affaires.

Aujourd'hui les Conseils dans beaucoup d'endroits, ne sont qu'une espéce d'assemblée, ou une conversation familiére, où l'on discourt des affaires, plûtôt qu'on ne les discute ; & la plûpart du tems, on se hâte trop d'aller à la conclusion. Il vaudroit beaucoup mieux dans les

affaires de grande importance, qu'on prît un jour pour les proposer, & que la décision fût renvoiée au lendemain, *In nocte Consilium.* C'est ainsi qu'on en usa dans le traité d'union proposé entre l'Angleterre & l'Ecosse. Cette assemblée se passa avec toute la régularité & tout l'ordre possible. J'approuve fort aussi qu'on destine certain jour fixe pour les requêtes des particuliers: par-là les demandeurs auront un tems marqué, auquel il leur sera facile de s'ajuster, & où ils se rendront plus commodément. Par ce moien aussi les assemblées qui doivent traiter des grandes affaires, ne seront point distraites par les petites, & pourront tranquillement *hoc agere.*

Dans le choix des commissaires qui doivent rapporter des

affaires au Conseil, il vaut mieux emploier ceux qui sont indifférens, & qui ne panchent pour aucun parti, que de prétendre établir une sorte d'égalité en chargeant différentes personnes de défendre chacun son parti.

J'approuve aussi les commissaires, non seulement pour un tems ou pour une affaire non entendue, mais pour celles qui sont perpétuelles & ordinaires, comme par exemple, celles qui regardent le commerce, les finances, la guerre, les gratifications, les requêtes, & les provinces particuliéres. Dans presque tous les pays où il y a plusieurs Conseils subordonnés & un seul Conseil suprême, comme en Espagne, ces sortes de Conseils ne sont que des commissions perpétuelles, ainsi que nous l'avons dit, mais revêtues d'une

d'une plus grande autorité.

S'il arrive que le Conseil ait besoin d'être informé par des personnes de différentes professions, comme par des Jurisconsultes, des gens de mer, des traitans, des marchands, des artisans, &c. il faut que ces gens-là soient ouïs premiérement par les Commissaires, & ensuite par le Conseil, suivant que l'occasion le demandera. Au surplus il ne doit pas leur être permis de paroître en foule; car ce seroit plûtôt fatiguer l'assemblée, que l'instruire.

Une table longue ou ovale, des siéges autour de la chambre, sont des choses essentielles, quoiqu'elles ne semblent appartenir qu'à la forme; car à une table longue, ceux qui sont assis au haut bout, emportent bien souvent l'affaire; au lieu qu'à une table ovale, ceux qui sié-

gent les derniers, sont aussi à portée que les autres de faire valoir leurs avis.

Lorsque le Roi assistera au Conseil en personne, qu'il prenne garde de ne point donner à connoître plûtôt qu'il ne faut, son sentiment sur l'affaire dont il s'agit. S'il se laisse pénétrer, tous les assistans s'appliqueront à lui plaire ; & au lieu de donner des avis sincéres & libres, ils chanteront, *Placebo.*



DE L'AMITIE'.

CELUI qui a dit qu'il faut que l'homme qui cherche la ſolitude, ſoit une bête ſauvage, ou un dieu, ne pouvoit guéres en moins de paroles mettre enſemble plus de vérités & plus de menſonges; car il eſt certain que celui qui a de l'averſion pour la ſociété des hommes, tient en quelque façon de la bête. Mais auſſi il eſt très-faux qu'il entre quelque choſe de divin dans le caractére de celui qui montre un ſi grand éloignement pour les hommes, à moins que ce ne ſoit l'effet, non du contentement qu'il trouve dans la ſolitude, mais d'un extrême déſir de ſe ſéparer

de toute compagnie mortelle, pour chercher une communication plus digne & plus relevée : c'est de cette sorte d'entretien céleste dont quelques Payens se sont vantés faussement de joüir. De ce nombre ont été Epimenides de Créte, Empedocles de Sicile, & Apollonius de Thyanée; mais nous pouvons dire avec vérité, que plusieurs des anciens Anachoretes & des Peres de l'Eglise, ont joüi en effet dans les déserts de cette felicité. La plûpart des hommes ne comprennent guéres ce que c'est que la solitude, ni en quoi elle consiste; car une foule de peuple & de différens visages, peut se regarder comme une galerie ornée de quantité de portraits. Il en est de même des discours de tant de personnes qui n'ont pour nous ni affection ni ami-

tié, qui ne flattent pas plus l'oreille que les ſons d'un mauvais inſtrument; & tout ceci ſe rapporte aſſez au proverbe qui dit, *qu'une grande ville eſt une grande ſolitude*; parce que ſouvent dans une grande ville, les amis ſont écartés les uns des autres, & ne peuvent ſe voir que difficilement. A cela nous pouvons ajoûter qu'il n'y a point de ſolitude pareille à celle de l'homme qui n'a point d'amis, ſans leſquels le monde n'eſt proprement qu'un déſert : ainſi il faut néceſſairement que celui qui n'eſt pas capable d'amitié, tienne de la bête beaucoup plus que de l'homme.

Les fruits principaux de l'amitié, ſont de ſoulager les douleurs & de calmer les inquiétudes. Les obſtructions & les ſuffocations, ſont les plus dangereuſes maladies pour le

corps, & de même aussi pour l'esprit. On peut prendre de la teinture de rose, pour l'opilation du foye; de l'acier, pour la rate; de la fleur de soufre, pour les poulmons; du *castoreum*, pour fortifier le cerveau: mais pour remettre & entretenir le cœur dans son état naturel, il n'est de meilleur reméde qu'un véritable ami, auquel on puisse communiquer ses douleurs, ses joies, ses afflictions, ses appréhensions, ses soupçons, & généralement tout ce qu'on ressent avec plus de vivacité.

Il est merveilleux de voir combien les Princes & les Rois font cas de cette amitié dont nous parlons. C'est souvent au point de mettre au hazard leur vie & leur autorité, dans le désir qu'ils ont de s'en assurer; car les Princes ne peuvent l'acque-

rir par la différence qu'il y a de leur fortune à celle de leurs sujets, s'ils n'en élevent quelqu'un à leur portée, & s'ils n'en font, pour ainsi dire, leur égal, & leur compagnon ; ce qui est sujet pour eux à bien des inconveniens. Les langues modernes appellent les amis des princes, *favoris*, ou *Privados*, comme si elles vouloient marquer que ce n'est de leur part qu'une grace ou faveur, ou une simple permission d'approcher de leur personne avec plus de liberté : mais le terme des Romains en marque bien mieux l'usage & la vraie cause. Ils les nomment, *participes curarum*, & en effet c'est ce qui resserre particuliérement le nœud de l'amitié, & nous voions clairement, que non seulement les Princes foibles & sujets aux passions ont recherché cette

amitié, mais aussi les plus sages & les plus grands politiques. Il y en a eu qui ont favorisé quelques-uns de leurs serviteurs à un si haut point, qu'ils leur ont donné, & ont reçu réciproquement le nom d'ami. Ils ont même permis qu'on usât de même terme en leur présence, & pour les désigner l'un à l'autre. Du tems que Sylla commandoit à Rome, il éleva Pompée, qui depuis eut le nom de Grand, à un si haut point d'autorité, que Pompée osa se vanter dans la suite, d'être plus puissant que Sylla; car, après qu'il eût obtenu le Consulat pour un de ses amis, contre la volonté & malgré les brigues de Sylla; celui-ci en ayant marqué son dépit en parlant à Pompée, Pompée lui imposa silence en quelque sorte; car il termina la conversation en lui disant

que la plûpart des hommes adoroient le ſoleil levant, plûtôt que le couchant. Decius Brutus eut tant de part à l'amitié de Céſar, qu'il le nomma ſon héritier après ſon neveu, & il eut le crédit de l'attirer au Sénat où les conjurés l'attendoient pour lui donner la mort; car Céſar étoit dans le deſſein de renvoier le Sénat, à cauſe de quelques mauvais préſages, & ſur-tout d'un ſonge de ſa femme Calpurnie : mais Brutus le ſoulevant doucement de ſa chaiſe, lui dit; qu'il eſpéroit qu'il n'attendroit pas que ſa femme fît de bons ſonges pour aller au Sénat. Il étoit ſi avant dans les bonnes graces de Céſar, qu'Antoine dans une lettre rapportée mot à mot par Cicéron, l'appelle l'*Enchanteur*, *le Sorcier*, comme s'il eût voulu dire, qu'il

avoit charmé César. L'histoire remarque qu'Auguste éleva Agrippa, quoique d'une naissance obscure, à un si haut dégré d'honneur, qu'aiant consulté un jour avec Mecénas sur le choix qu'il vouloit faire d'un mari pour sa fille Julie, Mecénas prit la liberté de lui dire qu'il falloit qu'il la mariât avec Agrippa, ou qu'il le fît mourir; qu'il n'y avoit point de milieu, au point d'élevation où il l'avoit mis. Séjan étoit parvenu à une si grande amitié avec Tibére, qu'on parloit de l'un & de l'autre, comme s'ils n'avoient été qu'une même personne: & l'on trouve dans une lettre que Tibére lui écrivit, *hæc pro amicitia nostra non occultavi.* Aussi le Sénat pour consacrer cette grande affection de l'Empereur pour Sejan, fit élever un autel à l'amitié, com-

me à une Déesse. Il y eut encore une extrême amitié entre Septimus Severus & Plantianus; car Septimus obligea son fils aîné à épouser la fille de Plantianus qu'il soutenoit en toutes occasions, pendant même qu'il maltraitoit extrêmement son fils. Il écrivit aussi une lettre au Sénat, dans laquelle il y avoit ces paroles: *J'aime tant cet homme, que je souhaite qu'il me survive.* Si ces princes eussent été de l'humeur de Trajan ou de Marc-Aurele, on pourroit attribuer cette tendresse à un excès de bon naturel; mais ceux dont je parle, étant si politiques & si sevéres, on peut juger qu'ils trouverent que leur félicité, quoique montée en apparence au plus haut point, seroit cependant imparfaite, s'ils ne faisoient choix d'un ami. Et ce qu'il y a en-

core de plus remarquable, c'est que ces Princes avoient des femmes, des fils, & des neveux; tout cela cependant ne peut pas suppléer à la douceur qui se trouve dans le commerce d'un véritable ami.

Je ne dois pas oublier ici ce que Philippe de Comines remarque du duc Charles le Hardy son premier maître; il ne voulut jamais, dit-il, communiquer ses affaires à personne qui vive, & encore moins les choses qui le travailloient dans l'ame. Il ajoûte que cette humeur cachée augmenta encore dans les derniers tems de sa vie, & contribua à déranger son entendement: mais vraisemblablement Comines ne se fut pas trompé, s'il eût encore porté le même jugement de Louis XI. son second maître, à qui cette humeur sombre & cachée

ſervit de bourreau ſur la fin de ſes jours.

Je trouve cette expreſſion ſymbolique de Pitagore fort obſcure, & cependant véritable : *Cor ne edito*, ne mange point ton cœur ; comme s'il vouloit dire par cette maniére ſauvage de s'expliquer, que ceux qui manquent de vrais amis avec leſquels ils puiſſent communiquer, ſont des Cannibales de leur propre cœur. Il y une choſe admirable dans ce commerce de l'amitié; c'eſt que cette union, & cette communion d'un ami produit deux effets contraires, qui ſont de redoubler la joie, & de diminuer les afflictions ; car il n'y a perſonne qui en faiſant part à ſon ami de ce qui lui arrive d'heureux, ne ſente augmenter ſa joie par le recit qu'il en fait : & au contraire celui

qui, pour ainsi dire, verse son cœur dans le sein de son ami, en lui racontant ses douleurs & ses afflictions, en sent diminuer le poids. Cela supposé, on peut dire avec raison que l'amitié produit dans l'esprit de l'homme les mêmes effets que les Alchimistes attribuent ordinairement à leurs poudres, & à leurs élixirs, dont les opérations (si on les en veut croire) bien que contraires en elles-mêmes, sont cependant toûjours utiles à la santé & à la conservation de la nature. Mais pour prouver les avantages de l'amitié, nous n'avons pas besoin de recourir aux opérations de l'Alchimie; le cours ordinaire des choses naturelles peut en servir de preuve suffisante: car nous voions que dans le corps, l'union nourrit & fortifie les actions naturelles, &

au contraire elle affoiblit & arrête les impulsions violentes. L'union des esprits produit le même effet.

Le second fruit de l'amitié est aussi utile pour éclairer l'entendement, que le premier pour calmer les passions de l'ame. C'est l'amitié seule qui dissipe les nuages & les broüillards qui nous offusquent. C'est elle qui donne une vraie lumiére à l'esprit, en chassant bien loin la confusion & l'obscurité de nos pensées; & ceci ne doit pas s'entendre seulement d'un sage & fidele conseil qu'un homme reçoit de son ami. Mais il est certain que celui qui a l'esprit agité & broüillé de plusieurs pensées, sentira fortifier son entendement & sa raison, quand il ne feroit simplement que discourir avec son ami, & lui rendre compte de

ce qui l'occupe ; car il débat ses pensées, il les range avec plus d'ordre, il voit mieux quelle face elles ont, quand elles sont exprimées par des paroles : enfin il devient, pour ainsi dire, plus prudent que soi-même; & un raisonnement d'une heure fera plus d'effet sur son entendement, que la méditation d'un jour entier.

Thémistocles eut raison de dire au Roi de Perse, que les discours des hommes sont semblables à des tapisseries déploiées & tendues, où l'on voit sans peine les figures & les portraits qu'elles contiennent ; mais que leurs pensées ressemblent à des tapisseries ploiées & enpaquetées. Ce second fruit de l'amitié qui consiste à nous ouvrir l'esprit, ne paroît avoir lieu qu'avec les amis d'un jugement supérieur. Cependant l'hom-

l'homme en ſe communiquant à un autre, peut s'inſtruire lui-même, en mettant ſes penſées au jour : il les voit mieux, il éguiſe, pour ainſi dire, ſon eſprit contre une pierre qui ne coupe point. En un mot, il ſeroit plus avantageux à l'homme de découvrir aux arbres & aux ſtatuës ce qui l'afflige dans l'ame, que de garder un obſtiné ſilence. A préſent pour mettre dans toute ſa perfection ce ſecond fruit de l'amitié, ajoûtez ce dont nous avons déja parlé, & qui eſt ce qui tombe le plus ordinairement ſous les ſens du vulgaire, je veux dire, le fidéle conſeil d'un véritable & ſage ami. Héraclite a eu raiſon de dire dans une de ſes enigmes, que la lumiére ſéche étoit la meilleure ; & il eſt certain que la lumiére que l'on reçoit par le conſeil d'un ami, eſt ordinai-

rement plus ſéche & plus pure que celle qu'on peut tirer de ſon propre entendement, qui eſt toûjours arroſé ou teint par nos paſſions: de maniére qu'il y a autant de différence entre les conſeils qu'on reçoit d'autrui & celui qu'on ſe donne à ſoi-même, qu'il y en a entre le conſeil d'un ami, & celui d'un flatteur: car l'homme eſt toûjours à lui-même ſon plus grand flatteur; & il n'eſt point de meilleur reméde contre cette flatterie, que la liberté d'un ami.

Il y a deux ſortes de conſeils; l'un pour les mœurs, & l'autre pour les affaires. A l'égard du premier, les avis ſincéres d'une perſonne qui nous aime, eſt le meilleur préſervatif dont on puiſſe uſer pour conſerver un cœur ſain. Se rendre à ſoi-même un compte trop exact & trop ſevére de ſes propres ac-

tions, eſt quelquefois une médecine plus violente qu'il ne faut, & trop corroſive. La lecture des livres de morale n'a pas ſouvent la force néceſſaire pour nous inſtruire à fond. Obſerver nos fautes, & les conſidérer en autrui, comme dans un miroir, a auſſi l'inconvenient du miroir qui ne rend pas toûjours les images juſtes. Mais le conſeil d'un véritable ami, eſt ſans comparaiſon le meilleur antidote qu'on puiſſe prendre. C'eſt une choſe étonnante de conſidérer dans combien de fautes groſſiéres & d'abſurdités tombent beaucoup de perſonnes, & principalement les grands, pour n'avoir pas un ami qui les avertiſſe à propos. Telles gens, dit ſaint Jacques, imitent ceux qui ſe regardent dans un miroir, & qui oublient auſſi-tôt leur propre figure.

A l'égard des affaires, c'est un vieux proverbe, *que deux yeux voient mieux qu'un.* Il est certain aussi que celui qui regarde joüer, voit mieux les fautes que celui qui joue; enfin qu'on tire mieux d'un mousquet appuié sur une fourchette, que s'il étoit appuié sur le bras; & de même qu'on est mieux conseillé par un ami, que si on avoit la folle imagination de se croire seul capable de tout, & qu'on ne voulût être aidé de personne; car il est indubitable que le conseil dirige & assure les affaires. Mais si quelqu'un s'avise de prendre conseil par parties, c'est-à-dire, de différentes personnes, ou sans exposer toute l'affaire, je ne dirai pas qu'il fasse mal absolument, c'est-à-dire, qu'il ne fasse peut-être mieux que celui qui ne prend

conſeil de perſonne, mais il s'expoſe à deux grands dangers: l'un de n'être pas conſeillé fidélement, parce que celui à qui il s'adreſſe n'étant pas véritablement ſon ami, il ne penſera qu'à ſon intérêt particulier; l'autre de recevoir des conſeils nuiſibles ou qui ſeront pour le moins mêlés de bien & de mal, & peut-être ſans que celui qui les donne le faſſe par mauvaiſe intention: de même que ſi nous appellons un médecin expert dans la maladie que nous avons, mais qui ne connoiſſe pas notre tempérament, nous courons riſque qu'en nous ſoulageant d'un côté, il ne nous nuiſe de l'autre; & que pour guérir la maladie, il ne tue le malade. Un véritable ami n'en uſe point ainſi: au contraire, nous connoiſſant à fond, il aura ſoin de nous

donner des remédes si convenables à notre compelxion, qu'ils ne nous feront pas tomber dans de nouveaux accidens. Tout cela sont des raisons pour ne pas compter sur ces derniers conseils qui sont plus propres à séduire ou à éblouïr, qu'à remédier en effet aux affaires.

A ces deux excellens effets de l'amitié qui sont l'union des affections & le support de l'entendement, se joint le troisiéme que je compare à une grenade pleine de plusieurs petits grains; car on trouvera dans l'amitié plusieurs petits secours dans toutes les occurrences de la vie. Mais la meilleure maniére d'en comprendre tous les divers usages, c'est d'examiner combien de choses nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes; & par-là nous appercevrons que les Anciens ne dirent pas

aſſez en diſant ; *qu'un ami étoit un autre ſoi-même*, puiſque très-ſouvent un ami peut faire plus pour nous, que nous-mêmes.

Les hommes ſont mortels, & ſouvent leur vie ne dure pas aſſez pour voir l'accompliſſement des deſſeins qu'ils ont eû le plus à cœur ; comme d'établir leurs familles, de mettre la derniére main à quelque ouvrage, & autres choſes ſemblables. Mais celui qui a un véritable ami, peut s'aſſurer que ce qu'il a ſouhaité ne ſera pas oublié après lui ; & de cette maniére un homme a, pour ainſi dire, deux vies en ſa puiſſance. Un corps ne peut occuper qu'une certaine place : cependant par le moien de l'amitié, il ſemble que chaque faculté ſe double & ſe multiplie. Combien y a-t'il de choſes qu'un homme ne ſçauroit faire ni dire lui-même

avec bienséance ? On ne peut parler de son propre mérite, ni se loüer soi-même sans être accusé de vanité ; on ne sçauroit aussi quelquefois s'abaisser jusqu'à demander une grace à quelqu'un, & plusieurs autres choses de cette nature : mais ce qui feroit rougir celui que l'affaire regarde directement, a toûjours bonne grace dans la bouche de son ami. Il y a encore d'autres bienséances qu'un homme est obligé de garder. Il ne peut parler à son fils, qu'en qualité de pere ; à sa femme, que comme mari ; à son ennemi, que comme ennemi, au lieu qu'un ami parle suivant que l'occasion le demande, sans que rien l'arrête ni l'embarrasse. Mais je ne finirois jamais, si je voulois mettre ici tous les services qu'on peut tirer de l'amitié. Cette derniére maxime

maxime le fera comprendre. Lorſqu'un homme ne peut pas joüer ſeul ſon perſonnage, & qu'il n'a point d'ami, il faut de néceſſité qu'il abandonne la partie.



DE LA
DIFFORMITE'.

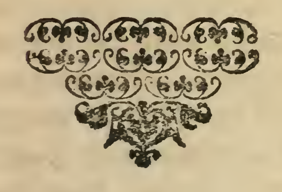
LES personnes difformes se vangent ordinairement de la nature. La nature leur a été contraire ; ils sont à leur tour contraires à la nature, comme dit l'Ecriture, & ils n'ont aucune affection naturelle. Il est certain qu'il se trouve toûjours beaucoup de rapport entre le corps & l'esprit. Lorsque la nature erre dans l'un, il est rare qu'elle n'erre aussi dans l'autre. *Ubi peccat in uno, periclitatur in altero.* Mais comme il y a élection dans l'homme pour la forme de son esprit, & nécessité pour celle de son

corps, les inclinations naturelles peuvent être vaincues par l'application & par la vertu. On ne doit donc pas regarder la difformité comme un ſigne aſſuré d'un mauvais naturel, mais comme une cauſe qui manque rarement ſon effet. Quiconque a un défaut perſonnel qui l'expoſe au mépris, a auſſi un éguillon qui le preſſe continuellement de ſe délivrer du mépris; c'eſt pour cela que les difformes ſont toûjours audacieux, d'abord pour leur propre défenſe, & enſuite par habitude. Ils ont auſſi beaucoup d'adreſſe à découvrir les défauts & les foibleſſes des autres, pour trouver de quoi ſe vanger. La difformité qui les fait regarder avec mépris par leurs ſupérieurs, diminue la jalouſie & les ſoupçons qu'ils pourroient conſerver contre eux;

elle endort aussi l'émulation de leurs compétiteurs, qui ne sçauroient s'imaginer qu'ils puissent s'avancer jusqu'à ce qu'ils les voient tout d'un coup en place. Ainsi avec un grand génie, la difformité est un avantage pour s'élever.

Les Rois avoient anciennement & ont encore aujourd'hui dans quelque pays beaucoup de confiance aux eunuques, parce que ceux qui sont méprisables à tous, ont ordinairement plus de fidélité pour un seul; mais on les regarde plûtôt comme de bons espions & des rapporteurs adroits, que comme des gens propres pour le ministére ou pour la magistrature. Les difformes leur ressemblent : & ceci se rapporte à ce que nous avons déja dit, qu'il est certain, lorsqu'ils ont de l'esprit, qu'ils ne négligent

rien pour ſe délivrer du mépris, ſoit par la vertu, ou par le crime. On ne doit donc pas s'étonner s'il s'en trouve quelquefois qui ſont des hommes excellens, comme Ageſilaus, Zonger fils de Soliman, Eſope, Giſca préſident du Perou. On pourroit peut-être ajoûter Socrate & beaucoup d'autres.



DE LA VERITE'.

QU'EST-CE que la vérité, disoit Pilate en se mocquant, & sans vouloir écouter la réponse? Il y a des gens qui aiment le doute, & qui regarderoient comme un esclavage d'être assurés de la vérité. Ils veulent joüir du libre arbitre à l'égard de leurs pensées, de même qu'à l'égard de leurs actions. Quoique cette secte de philosophes qui faisoient profession de douter de toutes choses ne subsiste plus à présent, on voit encore certains esprits qui semblent attachés aux mêmes principes, & dont l'inclination est pareille, mais ils n'ont pas la force des anciens;

ce n'eſt pas la difficulté & le travail extrême qu'il en coûte pour trouver la vérité, ni le frein qu'elle met à nos penſées, lorſqu'on l'a trouvée, qui donne le goût pour le menſonge, mais un amour naturel, quoique dépravé, pour le menſonge même. Un Philoſophe des plus modernes de l'école Grecque examine & paroît embaraſſé à trouver la raiſon pourquoi les hommes aiment le menſonge, qui ne leur donne pas du plaiſir, comme ceux des Poëtes, ni du profit, comme ceux des marchands, mais uniquement pour le menſonge même. Pour moi je crois que comme le grand jour convient moins pour les jeux du théatre que la lumiére des flambeaux, ainſi la vérité n'eſt pas ſi propre que le menſonge pour les bagatelles de ce monde, &

plaît moins par conséquent à la plûpart des hommes. La vérité est une belle perle qui a beaucoup d'éclat; mais si on ne la met pas dans son jour, elle brille moins que les pierres du plus bas prix. Certainement un mêlange de mensonge ajoûte toûjours quelque plaisir. Il n'est pas douteux que si l'on ôtoit de l'esprit de l'homme les vaines opinions, les espérances flatteuses, les fausses préventions, les imaginations faites à plaisir, il ne tombât dans la mélancolie, le chagrin, & l'ennui. Un des peres dont la sévérité me semble extrême dans cette occasion, appelle la Poësie, *vinum demonum*, parce qu'elle remplit l'imagination de choses vaines; elle n'est cependant que l'ombre du mensonge. Mais ce n'est pas le mensonge qui passe par l'esprit qui

fait le mal, c'eſt celui qui y entre, & qui s'y fixe, comme celui dont nous avons parlé.

De quelque maniére qu'il en ſoit du jugement & des affections dépravées de l'homme, la vérité qui eſt ſeule ſon juge nous apprend que celui qui comme ſon amant la recherche, la connoît, la ſouhaite, & en joüit, poſſéde le plus grand bien de la nature humaine.

La premiére choſe que Dieu créa dans l'univers fut la lumiére des ſens, & la derniére celle de la raiſon; l'illumination de l'eſprit de l'homme eſt ſon ouvrage perpétuel. Il créa premiérement la lumiére ſur la face de la matiére, & puis ſur la face de l'homme, & il répandit toûjours de la lumiére ſur ſes élûs. Un Poëte qui a été l'ornement d'une ſecte de Phi-

losophes, d'ailleurs inférieure aux autres, dit avec raison: Quel plaisir de contempler du rivage des vaisseaux battus de la tempête? Quel plaisir de voir du haut d'un château une bataille, & ses divers événemens? Mais quel plaisir est égal à celui d'être sur le sommet de la vérité, montagne presque inaccessible, où l'air est toûjours serein; & considérer de-là les erreurs, les égaremens, les broüillards, & les tempêtes, pourvû qu'on les regarde d'un œil compatissant, & non pas avec orgueil. Certainement lorsque l'esprit humain est mû de la charité, qu'il se repose sur la Providence, & qu'il tourne sur l'axe de la vérité, il s'éleve jusqu'au ciel pendant cette vie. Mais passons de la vérité théologique & philosophique, à la vérité, ou plûtôt à la bonne foi

dans les affaires. Ceux-mêmes qui ne la pratiquent pas, ne peuvent nier qu'elle ne soit le plus grand honneur de la nature humaine.

La fausseté dans les affaires ressemble au plomb qu'on mêle à l'or, qui rend l'or plus facile à travailler, mais qui diminue de sa valeur. Quoi de plus honteux que d'être juge faux & perfide! Aussi lorsque Montagne cherche la raison pour laquelle les menteurs sont si méprisés, il dit avec beaucoup d'esprit; *que c'est parce que celui qui ment fait le brave avec Dieu, & le poltron avec les hommes.* En effet, un menteur insulte Dieu & s'humilie devant les hommes.

On ne peut mieux exprimer l'énormité de la fausseté & de la perfidie, qu'en disant que ces vices combleront la mésure,

& seront, pour ainsi dire, les derniéres trompettes qui appelleront le jugement de Dieu sur les hommes. Il est écrit, lorsque le Sauveur du monde reviendra, *non reperturum fidem super terram.*



DE L'ADVERSITE'.

CECI eſt une des plus belles ſentences de Senéque, & digne d'un vrai Stoïcien. Les biens qui nous viennent de la proſpérité, ſe font ſouhaiter; mais ceux qui viennent de l'adverſité, attirent l'admiration. *Bona rerum ſecundarum optabilia, adverſarum mirabilia.* Si tout ce qui eſt au-deſſus de la nature s'appelle miracle, il eſt certain que c'eſt principalement dans l'adverſité qu'on en voit.

Cette autre penſée de Senéque eſt encore fort belle (trop belle pour un Payen): *La vraie grandeur eſt d'avoir en même tems la foibleſſe de l'homme, la & force*

de Dieu. C'est une pensée poëtique, & la Poësie fait briller davantage cette sorte de sublime : aussi les Poëtes s'en sont-ils servis. Leur fiction d'Hercule, qui semble nous peindre l'état du chrétien, est en effet la même pensée. Ils disent que lorsqu'Hercule fut détacher Promethée, qui représente la nature humaine, il traversa l'Océan dans un vase de terre. C'est donner une vive idée de la résolution, qui, dans la chair fragile, surmonte les tempêtes de ce monde. Mais laissons ces images si relevées.

La vertu de la prospérité est la tempérance; la force est celle de l'adversité; & dans la morale, la force est la plus héroïque des vertus. La prospérité est la bénédiction du vieux Testament : l'adversité celle du nouveau, comme une marque plus

aſſurée de la faveur de Dieu : & même dans le vieux Teſtament, ſi on regarde aux Poëſies de David, on y trouve plus d'Elegies que de réjoüiſſances. Et le pinceau du ſaint-Eſprit a plus travaillé à peindre les afflictions de Job, que la félicité de Salomon.

La proſpérité n'eſt jamais ſans crainte & ſans dégoûts. L'adverſité a ſes conſolations & ſes eſpérances. On remarque dans la peinture qu'un ouvrage gai ſur un fond obſcur plaît davantage, qu'un ouvrage obſcur & ſombre ſur un fond clair. Le plaiſir du cœur a du rapport à celui des yeux. La vertu eſt ſemblable aux parfums qui rendent une odeur plus agréable, quand ils ſont agités & broyés.

La proſpérité découvre mieux les vices, & l'adverſité les vertus.

DE LA VENGEANCE.

LA vengeance eſt une ſorte de juſtice injuſte ; plus elle eſt naturelle, plus les loix doivent s'attacher à la déraciner. L'injure offenſe la loi, mais la vengeance de l'injure empiéte & s'arroge le droit de la Juſtice. En ſe vengeant, on ſe rend égal à ſon ennemi ; en lui pardonnant, on ſe montre ſon ſupérieur. C'eſt une vertu de Prince de ſçavoir pardonner. Salomon dit : *Il eſt glorieux de mépriſer une offenſe, ce qui eſt paſſé eſt ſans reméde ; le préſent & l'avenir, fourniſſent aux hommes ſages aſſez d'occupation.* Ceux qui s'occupent de ce

ce qui eſt paſſé, s'occupent de bagatelles & de choſes inutiles. Perſonne ne fait une injure pour l'injure même ; mais pour le profit, pour le plaiſir, ou pour l'honneur qu'il compte qu'il lui en reviendra. Me fâcherai-je donc contre un homme, parce qu'il s'aime mieux que moi ? Mais s'il m'offenſe uniquement par mauvais naturel, il eſt en cela ſemblable aux épines qui piquent, parce qu'elles ne peuvent faire autrement.

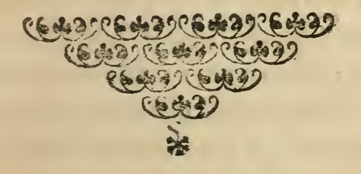
La vengeance contre les offenſes où les Loix ne remédient point, eſt la plus permiſe. Mais qu'on prenne garde auſſi qu'elle ſoit telle, qu'il n'y ait point de punition par les loix ; autrement votre ennemi aura double avantage.

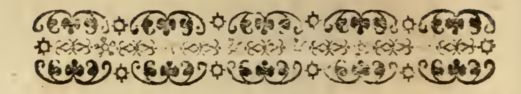
Il y a des perſonnes qui négligent une vengeance obſcu-

re, & qui veulent que leur ennemi ſçache d'où lui vient le coup. Cette vengeance eſt la plus généreuſe. Alors il paroît que vous cherchez moins à faire du mal à votre ennemi, qu'à l'obliger à ſe repentir. Mais ceux qui ſont d'une nature baſſe & poltrone, reſſemblent à des fléches tirées pendant la nuit. Coſme duc de Florence trouvoit que les offenſes d'un ami perfide étoient impardonnables. *Il nous eſt commandé*, diſoit-il, *de pardonner à nos ennemis, mais nullement à nos amis.* L'eſprit de Job eſt plus digne de loüange. Il dit, *qu'ayant reçu le bien de la main de Dieu, nous devons, ſans nous plaindre, en recevoir le mal*; & c'eſt ce que nous pouvons dire en quelque ſorte des amis qui nous abandonnent. Celui qui médite une vengeance, empê-

che ſes propres bleſſures de ſe fermer.

Le public eſt ordinairement heureux dans ſes vengeances. La mort de Céſar, celle de Pertinax, & de pluſieurs autres, en ſont des preuves. Mais il n'en eſt pas de même des vengeances particuliéres. Les perſonnes d'un eſprit vindicatif, ſont la plûpart comme les ſorciers, qui font des malheureux; mais qui à la fin ſont malheureux eux-mêmes.





DE L'ATHEISME.

JE croirois plûtôt toutes les fables de l'Alcoran & du Talmuth, que de croire qu'il n'y a pas un Esprit qui a créé & qui gouverne le monde. Aussi Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les Athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. Il est vrai qu'un peu de Philosophie fait incliner à l'Athéisme; mais un plus grand sçavoir dans la Philosophie, ramene l'esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes separées & desunies, pourra s'y borner & n'aller pas plus loin; mais s'il les observe liées & enchaînées les unes aux autres,

il eſt forcé d'avoir recours à une ſageſſe infinie qui a créé le tout, & qui en maintient l'arrangement. Enfin il eſt obligé de reconnoître un Dieu. L'école la plus ſuſpecte d'Athéiſme eſt celle en quelque ſorte qui prouve davantage qu'il y a un Dieu, je veux dire l'école de Leucippe, de Démocrite, & d'Epicure; car il me paroît moins abſurde de penſer que quatre élemens changeans & muables, & une cinquiéme eſſence immuable, placée dûment & de toute éternité, puiſſe ſe paſſer d'un Dieu, que de me figurer ſuivant leur opinion, qu'un nombre infini d'atômes & de ſemences, par un ſecours purement fortuit, ont pû ſans la direction d'un Dieu, produire cet ordre & cette beauté de l'Univers.

La sainte Ecriture dit : *Dixit insipiens in corde suo , non est Deus*. Elle ne dit pas qu'il le pense, mais qu'il se le dit lui-même, plûtôt comme une chose qu'il souhaite , que comme une chose dont il est persuadé. Personne ne nie la Divinité que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point ; & rien ne prouve davantage que l'Athéisme est plûtôt sur les lévres que dans le cœur , que de voir que tous les Athées aiment à parler de leur opinion , comme s'ils cherchoient l'approbation des autres pour s'y fortifier. On en voit aussi qui tâchent de se faire des disciples de même que les autres sectes ; & il s'en est trouvé , ce qui est plus encore , qui ont mieux aimé mourir , que de rénoncer à leur opinion. S'ils croient qu'il n'y a pas de Dieu ,

de quoi ſe mettent-ils en peine? On prétend qu'Epicure n'enſeigna qu'il y avoit des êtres heureux qui joüiſſent d'eux-mêmes ſans prendre part à ce qui ſe paſſe dans le monde, que pour ne pas hazarder ſa réputation; mais qu'au fond il ne croioit pas en Dieu, & qu'il voulût cependant s'accommoder au tems. On l'accuſe à tort. Ces paroles de lui ſont divines : *Non deos vulgi negare prophanum, ſed vulgi opiniones diis applicare prophanum.* Platon même n'eût pas pû mieux dire. D'où il paroît que quoiqu'Epicure eût l'audace de nier l'adminiſtration des dieux, il ne pouvoit cependant nier leur nature. Les Americains n'ont point de terme qui ſignifie Dieu, quoiqu'ils aient des noms pour chacun de leurs dieux. On peut inferer de-là

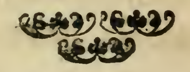
que les nations les plus barbares, ſans comprendre la grandeur de la Divinité, en ont cependant une idée imparfaite; de ſorte que les Sauvages s'uniſſent avec les plus grands Philoſophes contre les Athées.

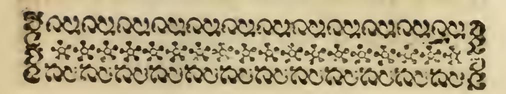
Un Athée contemplatif ne ſe trouve guéres; il y a Diagore, Bion, Lucien peut-être, & peu d'autres, encore que ſçait-on s'ils ne le paroiſſent pas plus qu'ils ne le ſont? En effet tous ceux qui combattent une religion, ou une ſuperſtition reçue, ſont toûjours accuſés d'Athéiſme par le parti contraire. Mais les plus grands Athées ſont les hipocrites qui manient les choſes ſaintes ſans aucun ſentiment de religion: de maniére qu'il faut à la fin que leur conſcience ſe cauteriſe.

Ceux qui nient la Divinité, détruiſent ce qu'il y a de plus noble

noble en l'homme. Certainement l'homme reſſemble aux bêtes par le corps ; & ſi par ſon ame il ne reſſembloit pas à Dieu, ce ſeroit un animal vil & mépriſable : ils détruiſent auſſi l'élevation & la magnanimité de la nature humaine. Regardez un chien, combien il montre de courage & de généroſité, lorſqu'il ſe trouve ſoutenu de ſon maître qui lui tient lieu de Dieu, ou d'une nature ſupérieure. Son courage eſt manifeſtement tel, qu'il ne ſçauroit l'avoir à ce point ſans la confiance qu'il a en une nature meilleure que la ſienne. De même, l'homme qui ſe repoſe & qui met ſes eſpérances en Dieu, en tire une force & une vigueur, à laquelle ſans cette confiance il ne ſçauroit atteindre. Ainſi comme l'athéiſme eſt digne de haine en tou-

tes choses, il la mérite encore plus en ce qu'il prive la nature humaine de l'unique moien qu'elle a de s'élever au-dessus de sa foiblesse. Comme il produit cet effet sur les particuliers, il le produit de même sur les nations entiéres. Jamais peuple n'a égalé celui de Rome en magnanimité. Ecoutez ce que dit Ciceron: *Quam volumus licèt, Patres Conscripti, nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus Gentis & terræ domestico, nativoque sensu Italos & Latinos, sed pietate ac religione, atque hâc unâ sapientiâ quod deorum immortalium nomine omnia regi, gubernarique perspeximus omnes Gentes, Nationesque superavimus.*





DE LA
SUPERSTITION.

LA ſuperſtition ſans voile eſt difforme : & comme la reſſemblance d'un ſinge avec un homme fait paroître cet animal plus laid, la reſſemblance de la ſuperſtition avec la religion la fait paroître auſſi plus difforme. De même encore que les meilleures viandes ſe corrompent & ſe changent en petits vers, la ſuperſtition change la bonne diſcipline, & les coûtumes vénérables en momeries & en cérémonies ſuperficielles.

Quelquefois on tombe dans une ſorte de ſuperſtition pour vouloir éviter la ſuperſtition.

C'est ce qui arrive lorsqu'on cherche à s'éloigner de celle qui est déja reçue. Il faut tâcher d'éviter l'effet des mauvaises médecines qui détruisent les bonnes humeurs en même tems que les mauvaises. Cela arrive ordinairement quand le peuple est le réformateur.



DE LA
BONTÉ NATURELLE, ET ACQUISE.

J'ENTENS par bonté une qualité naturelle qui fait qu'on souhaite du bien aux hommes. Les Grecs l'appellent *Philantropia.* Le terme d'humanité ne l'exprime pas assez. J'appelle bonté, l'habitude de faire du bien; & bonté naturelle, l'inclination à faire du bien. Celle-ci est la plus grande de toutes les vertus, & le caractére de la Divinité. Sans elle l'homme ne seroit qu'un animal inquiet, méchant, malheureux, une espéce d'insecte nuisible.

La bonté morale répond à la

charité Chrétienne ; elle n'est point sujette à l'excès, mais à l'erreur. Une ambition excessive a causé la chûte des Anges. Un désir de science excessif a fait chasser l'homme du Paradis ; mais dans la charité, il ne sçauroit y avoir d'excès. Par elle les Anges ni les hommes ne courent aucun risque.

L'inclination à la bonté est enracinée dans la nature humaine : lorsqu'elle ne trouve pas à s'exercer envers les hommes, elle s'exerce envers les bêtes. On peut le remarquer chez les Turcs, ils font des aumônes aux chiens & aux oiseaux. Busbecq rapporte là-dessus, qu'un orfévre Venitien courut risque à Constantinople d'être lapidé par le peuple, pour avoir mis un baillon au long bec d'un oiseau. Cependant cette vertu de bonté & de cha-

rité a ses erreurs. Les Italiens ont un mauvais proverbe, qui dit : *Tanto buono che non vale niente.*

Pour éviter le scandale & le danger, il est bon de sçavoir les erreurs d'une habitude si excellente. Chercher les biens d'autrui sans se laisser séduire à son air composé ; c'est une foiblesse dont une ame timorée se rend quelquefois esclave. Ne jettez pas une perle au cocq d'Esope, qui seroit plus content & plus heureux avec un grain de blé. Vous avez l'exemple de Dieu pour vous instruire. *Pluviâ suâ rigat, sole suo irradiat justos ac injustos.* Mais il ne dispense pas également sur tous les hommes les richesses & les honneurs. Des bienfaits communs doivent être communiqués à tout le monde ; mais il faut du choix pour les particu-

liers. En faisant la copie, prenez garde de ne pas rompre l'original : l'amour de nous-mêmes est l'original. Suivant la théologie, celui du prochain est la copie. *Vende omne quod habes, atque elargire pauperibus, & sequere me.* Mais ne vendez pas tout ce que vous avez sans venir à ma suite : c'est-à-dire, si ce que vous attendez, n'est pas pour vous un bien plus considérable, que ce que vous abandonnez : autrement pour grossir le ruisseau, vous taririez la source.

Non seulement il y a une habitude de bonté dirigée par la raison, mais il y a aussi dans quelques personnes une disposition naturelle à faire du bien, comme en d'autres une envie naturelle de nuire.

La malignité simple consiste à paroître de mauvaise humeur,

à avoir l'eſprit chagrin, être ſujet à contredire, difficile à manier, &c.

Mais l'autre eſpéce de malignité qui eſt plus forte, porte à l'envie. Ceux qui y ſont ſujets, tirent leur plus grand plaiſir des malheurs d'autrui, & les augmentent autant qu'il leur eſt poſſible, pires que les chiens qui léchoient les plaies du Lazare, & ſemblables aux mouches qui s'attachent ſur les bleſſures, & les corrompent davantage. Ce ſont des Miſantropes, qui ſans avoir dans leur jardin cet arbre ſi commode de Timon, voudroient cependant mener pendre tous les hommes; mais on peut en faire de bons politiques, de même que le bois courbé eſt propre pour faire des vaiſſeaux deſtinés à être agités, mais non pas pour des maiſons qui reſtent en place.

Il y a plusieurs marques différentes de bonté. Si un homme est empressé & obligeant pour les Etrangers, il fait voir qu'il est citoyen du monde. S'il a de la compassion pour les afflictions des autres, il montre que son cœur est semblable à cet arbre noble qui est blessé lui-même, lorsqu'il donne le baume; s'il pardonne & s'il oublie facilement les offenses, c'est une marque que son ame est au-dessus des injures: s'il est sensible aux petites graces, c'est une preuve qu'il ne regarde qu'à l'intention. Mais sur-tout s'il a la perfection de saint Paul, qui souhaitoit d'être anathême en Jesus-Christ pour sauver ses freres, c'est une marque d'une nature divine, & une espéce de conformité à Jesus-Christ même.

DE LA MORT.

LES hommes craignent la mort, comme les enfans l'obſcurité ; & comme cette crainte naturelle dans les enfans eſt augmentée par les fables qu'on leur raconte, on augmente de la même maniére dans l'eſprit des hommes la crainte qu'ils ont de la mort.

C'eſt une choſe louable de méditer ſur la mort, ſi on la regarde comme une punition du péché, ou comme un paſſage à une autre vie. Mais c'eſt une foibleſſe de la craindre, ſi on la regarde ſimplement comme le tribut qui eſt dû à la nature.

Il entre ſouvent de la vanité & de la ſuperſtition dans les

méditations pieuses. Il y a des spéculatifs qui ont écrit qu'un homme doit juger par la douleur qu'il souffre quelquefois par un petit mal au doigt, combien est grande la douleur que cause la mort, lorsque tout le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la fracture d'un membre cause plus de douleur que la mort même : les parties les plus vitales ne sont pas les plus sensibles.

Celui qui a dit (en parlant simplement comme philosophe) que l'appareil de la mort effraie plus que la mort même, a eu raison à mon sens. Les gémissemens, les convulsions, la pâleur, les pleurs de nos amis, & la noire préparation des obséques, c'est ce qui rend la mort terrible.

On doit remarquer que toutes les passions ont plus de force

ſur l'eſprit de l'homme que la crainte de la mort ; elle nedoit pas être un ennemi ſi redoutable, puiſque nous avons toûjours en nous de quoi la vaincre. La vengeance triomphe de la mort, l'amour la mépriſe, l'honneur la recherche, la douleur la ſouhaite comme un refuge, la peur la dévance, & la foi la reçoit avec joie. Nous liſons même que lorſqu'Othon ſe fût tué, la pitié qui eſt la plus foible des paſſions engagea pluſieurs de ceux qui lui étoient attachés de ſe tuer par compaſſion pour lui. Senéque ajoûte à ceci l'ennui & le chagrin. *Songez*, dit-il, *combien de tems vous avez fait la même choſe.* Parmi les anciens Payens les hommes courageux & d'un genie ſupérieur ſe préparoient de changer peu à l'approche de la mort : ils conſervoient juſqu'au der-

nier moment le même caractére d'esprit. Auguste mourut en disant une politesse: *Livia conjugii nostri memor, Vive & vale.* Tibére en dissimulant: *Les forces*, dit Tacite, *manquoient à Tibére, mais non pas la dissimulation.* Vespasien en raillant, étant à sa chaise, & se sentant défaillir, dit: *Vraiement, je crois que je deviens un dieu.* Les derniers mots de Galba furent une sentence: *Frappez, si c'est pour le bien du peuple Romain; & en même tems il tendit le col.* Sévére en faisant ses dépêches: *Allons, dépêchons, si j'ai encore quelque chose à faire.* Il en est de même de beaucoup d'autres.

Les Stoïciens se donnent trop de soins pour nous soulager de la crainte de la mort. Ils l'ont rendue plus terrible par leurs grands préparatifs. J'approuve davantage celui qui place tout

ſimplement la fin de la vie entre les offices de la nature. Il eſt auſſi naturel de mourir que de vivre, & peut-être on ſouffre autant en naiſſant qu'en mourant. Celui qui meurt occupé de quelque grand deſſein, dont il ſouhaite avec paſſion l'accompliſſement, peut ſe comparer à celui qui ne ſent pas la douleur d'une bleſſure dans la chaleur d'une bataille. Mais ſur-tout il n'y a rien de plus doux que de pouvoir chanter *nunc dimittis*, quand on eſt parvenu à un but digne d'eſtime & de gloire. La mort produit encore ce bon effet : elle ouvre la porte à la rénommée, & détruit l'envie. *Extinctus amabitur idem.* Le même homme ſera aimé après ſa mort. Ainſi penſoient les Philoſophes du Paganiſme. Mais malheur à celui qui à la mort n'auroit que de telles conſolations, puiſ-

qu'il n'y a que la vraie religion qui puisse en procurer de solides.



DE

DE LA JEUNESSE, ET DE LA VIEILLESSE.

UN homme peut être jeune en années & vieux en heures, s'il n'a pas perdu ſon tems. Cela arrive rarement. La jeuneſſe reſſemble aux premiéres penſées qui le cedent en prudence aux ſecondes. Car les penſées ont auſſi leur jeuneſſe.

La jeuneſſe eſt fertile en inventions plus que la vieilleſſe. Elle eſt auſſi féconde en imaginations vives, & qu'on prendroit quelquefois pour des inſpirations.

Les eſprits très-vifs, pleins

d'ardeur & de désirs violens, ne sont propres pour les affaires qu'après que leur jeunesse est passée, comme on peut le remarquer de Jules César, & de Septime Sévére. On dit du dernier : *Juventam egit erroribus, imò favoribus plenam.* Il a été cependant un des plus grands Empereurs. Mais un esprit flegmatique & rassis peut fleurir dès sa jeunesse : nous avons pour exemple, Auguste, Cosme de Medicis, Gaston de Foix, & d'autres. Quand le feu & la vivacité de la jeunesse se trouvent joints à un âge mûr, c'est une excellente composition pour les affaires. La jeunesse est plus propre à imaginer, qu'à raisonner ; à exécuter, qu'à délibérer ; & pour les nouveaux projets, que pour les affaires établies : car il y a des cas où les personnes d'un âge avancé peuvent

tirer avantage de leur expérience ; mais dans les affaires toutes neuves, elles les préoccupent & les arrêtent.

Les erreurs des jeunes gens les portent souvent à la destruction ; celles des vieillards sont différentes. Ils manquent ordinairement en ne faisant pas assez, ou assez-tôt.

Les jeunes gens embrassent plus qu'ils ne peuvent atteindre, ils émeuvent plus qu'ils ne sçauroient résoudre, ils volent au fait sans examiner assez les moiens, ils suivent en aveugles des principes qu'ils ont pris par hazard, ils tentent les remédes extrêmes dès le commencement, ils introduisent des nouveautés qui attirent des inconveniens qu'ils n'ont pas prévûs, ils ne veulent point avoüer ni retracter leurs erreurs ; & par-là ils les redou-

blent, & se jettent plus vîte dans le précipice, comme un cheval qui ne veut ni tourner ni arrêter.

Les vieillards font trop d'objections, consultent trop longtems, craignent trop les dangers, chancelent, & se repentent avant d'avoir failli, & menent rarement une affaire à sa perfection.. Ils se contentent d'un succès médiocre. Un mêlange des deux auroit de grands avantages; pour le présent, les qualités des uns suppléeroient au défaut des autres; pour l'avenir, la modération des vieux seroit une instruction pour les jeunes. Enfin cet assemblage si bon en lui-même produiroit encore de bons effets à l'extérieur, parce que les vieillards ont l'autorité pour eux, & les jeunes gens la faveur, & plus de popularité.

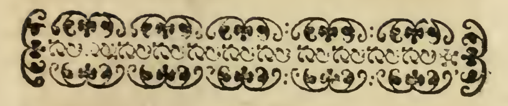
Peut-être la jeuneſſe a-t'elle l'avantage dans la morale, & les vieillards dans la politique. Un certain Rabin ſur le texte *juvenes veſtri videbunt viſiones, & ſenes veſtri ſomniabunt ſomnia,* infére que les jeunes gens ſont admis plus près de Dieu que les vieillards, parce qu'une viſion eſt une révolution plus manifeſte qu'un ſonge.

Plus on s'imbibe du monde, plus on doit s'en enyvrer. La vieilleſſe perfectionne le raiſonnement, plus qu'elle ne corrige les déſirs ou la volonté.

Il y a des eſprits prématurés qui deviennent inſipides dans la ſuite, qui ſont trop aigus, & qui perdent leur pointe, comme il arriva au Rhéteur Hermogene, qui a fait des livres très-ſubtils, & qui devint enſuite hebêté. De même encore ceux dont les facultés natu-

relles conviennent mieux à la jeunesse qu'à un âge avancé, comme une éloquence trop fleurie. Ciceron le remarque d'Hortensius sur sa maniére de haranguer. *Idem manebat, neque idem dicebat.* Et ceux enfin qui s'élevent trop au commencement, & qui se trouvent dans la suite surchargés de leur propre grandeur, comme Scipion l'Africain duquel Tite-Live a dit : *Ultima primis cedebant.*





DES SOUPÇONS.

LES ſoupçons ſont entre nos penſées ce que ſont les chauves-ſouris parmi les oiſeaux, & comme elles ils ne volent que dans l'obſcurité. On ne doit pas les écouter, ou du moins y ajoûter foi trop facilement; ils obſcurciſſent l'eſprit, éloignent les amis, & empêchent qu'on agiſſe conſtamment & avec aſſurance dans les affaires. Ils diſpoſent les Rois à la tirannie, les maris à être jaloux, & les ſages à la mélancolie & à l'irréſolution. Ce défaut vient plûtôt de l'eſprit que du cœur, & ſouvent il trouve place dans des ames courageuſes. Henri VII. Roi

d'Angleterre en est un exemple. Jamais personne n'a été plus courageux, ni plus soupçonneux que lui. Dans un esprit de cette trempe, les soupçons n'y font point tant de mal; ils n'y sont reçus qu'après qu'on a examiné leur probabilité; mais sur les esprits timides, ils prennent trop d'empire.

Rien ne rend un homme plus soupçonneux que de sçavoir peu. On doit donc chercher à s'instruire, comme un moien de guérir ses soupçons. Les soupçons sont nourris de fumée & dans les ténébres; mais les hommes ne sont point des Anges, chacun va à ses fins particuliéres, & chacun est attentif & inquiet sur ce qui le regarde. Le meilleur moien de modérer sa défiance, est de préparer des remédes contre les dangers dont nous nous croions

croions ménacés, comme s'ils devoient indubitablement arriver, & en même tems de ne pas trop s'abandonner à ses soupçons, parce qu'ils peuvent être faux & trompeurs : de cette maniére il n'est pas impossible qu'ils nous deviennent même utiles.

Ceux que nous formons nous-mêmes ne sont pas à beaucoup près si fâcheux que ceux qui nous sont inspirés par l'artifice, & le mauvais caractére d'autrui ; ceux-là nous piquent bien davantage. La meilleure maniére de se tirer du labyrinthe des soupçons, c'est de les avouer franchement à la partie suspecte : par-là on découvre plus aisément la vérité, & on rend celui qui est soupçonné plus circonspect à l'avenir. Mais il ne faut pas user de ce reméde avec des

ames basses. Quand des gens d'un mauvais caractére se voient une fois soupçonnés, ils ne sont jamais fidéles. Les Italiens disent, *sospetto licencia fede*, comme si le soupçon congédioit & chassoit la bonne foi; mais il devroit plûtôt la rappeller & l'obliger à se montrer plus ouvertement.





DE L'AMOUR.

L'AMOUR eſt une paſſion plus utile au théatre, qu'à la vie de l'homme : auſſi ſert-elle de ſujet ordinairement aux comedies & aux tragédies; mais elle eſt toûjours également dangereuſe pour les hommes, en ce qu'elle eſt quelquefois comme une Syréne, quelquefois comme une Furie.

On peut remarquer que parmi les grands hommes, ſoit de l'Antiquité ou des modernes, pas un ne s'eſt laiſſé tranſporter à un excès d'amour inſenſé; c'eſt une preuve que les grands génies & les grandes affaires n'admettent point cette foibleſſe. Il faut cependant excepter Marc-Antoine, & Appius Claudius le Décemvir. Le

premier étoit adonné à ses plaisirs, mais l'autre avoit mené une vie sage & austére. Preuve certaine que l'amour peut quelquefois s'emparer d'un cœur bien fortifié, si l'on n'y fait pas bonne garde.

L'idée d'Epicure est basse; quand il dit : *Satis magnum alter alteri theatrum sumus.* Comme si l'homme qui est formé pour contempler le ciel devoit se créer une idole, l'adorer ici bas, & mettre sa plus grande félicité (si ce n'est à satisfaire ses appetits gloutons comme les bêtes) du moins à joüir avec avidité des objets les plus capables de recréer ses yeux, qui lui ont été donnés cependant pour des sujets d'une plus haute dignité.

On doit considérer qu'il naît de cette passion des excès offençans pour toute la nature,

& qu'elle dégrade toutes choses jusqu'à vouloir établir pour regle infaillible, que l'hyperbole ne convient qu'à l'amour. On a eu raison de dire ; *adulatorum Principem, quocum cæteri adulatores minores conspirant esse unum quæ sibi ipsi.* Mais un amant est encore un plus grand flatteur. L'opinion que peut avoir de lui-même l'homme le plus vain, n'approche pas de celle d'un amant pour la personne qu'il aime : aussi rien n'est plus vrai que ce qu'on a dit ; *qu'il étoit impossible d'être amoureux & sage en même tems.* Cette frénésie paroît non seulement ridicule à ceux qu'elle ne regarde pas ; mais si l'amour n'est pas réciproque, elle le paroît encore davantage à la personne aimée, & qui n'aime point. Il est certain, ou que l'amour se paie par l'amour, ou

qu'il est très-méprisé ; & c'est encore une raison pour se tenir mieux en garde contre cette passion , qui nous fait perdre non seulement les choses les plus désirables , mais qui s'avilit aussi elle-même. Pour les autres pertes qu'elle cause , la fable nous les représente d'une maniére très-claire , quand elle dit *que celui qui donna la préférence à Venus, perdit les dons de Junon & de Pallas*. Quiconque se livre à l'amour , renonce aux grandeurs & à la sagesse.

Nous sommes ordinairement surpris des accès de cette passion , lorsque notre esprit est le moins à lui même , c'est-à-dire, dans la grande prospérité , ou dans une extrême adversité. Ces deux tems (quoiqu'on n'ait pas fait encore cette remarque à l'égard du dernier) sont favorables à la naissance de l'amour,

& c'eſt une des preuves qu'il eſt l'enfant de la folie.

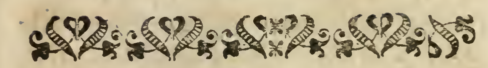
Ceux qui ne peuvent pas ſe délivrer de l'amour, doivent du moins ſe ſeparer de leurs affaires ſérieuſes. S'il y eſt une fois admis, il mettra tout en déſordre, & l'on ne travaillera plus pour le but qu'on s'étoit propoſé.

Je ne ſçai pas pourquoi les guerriers ſont ſi fort adonnés à l'amour, ſi ce n'eſt par la même raiſon qu'ils ſe livrent au vin; c'eſt-à-dire, parce que les périls veulent être paiés par les plaiſirs.

Il y a dans la nature humaine une inclination ſecrete qui porte à l'amour. Si cette inclination ne ſe fixe pas ſur une perſonne ſeule, elle s'étend naturellement ſur pluſieurs, & rend les hommes humains & charitables.

L'amour conjugal produit le genre humain ; l'amour ou l'amitié le rendent plus parfait ; mais l'amour débauché l'avilit & le corrompt.





DE

L'AMOUR PROPRE,

OU DE

L'INTEREST PARTICULIER.

LA fourmi eſt un animal, *ſibi ſapiens*, qui entend ſon intérêt particulier ; mais elle eſt nuiſible dans un jardin. Certainement ceux qui s'aiment trop ſont comme elle incommodes au public. Suivez un milieu raiſonnable entre votre intérêt & celui de la ſocieté. Soiez attentif à ce qui vous regarde, ſans contrecarrer ni oublier les intérêts des autres ; ſur-tout ceux de votre patrie & de votre Roi. Il y a de la baſſeſſe à faire de ſon intérêt particulier le centre de toutes ſes actions ; rien n'eſt plus terreſtre : car la

terre est fixe & arrêtée sur son centre. Mais tout ce qui a de l'affinité avec les cieux, se meut sur un centre étranger auquel il est de quelque secours. Il est plus tolerable dans les Princes de rapporter tout à eux-mêmes, parce qu'un grand nombre de personnes sont attachées à leur sort, & que le bien & le mal qui leur arrivent, se partagent, pour ainsi dire, avec le public. Mais ce défaut est pernicieux dans ceux qui servent un Prince ou un Etat. Toutes les affaires qui passent par leurs mains, sont tournées à leurs fins particuliéres, qui sont le plus souvent fort éloignées de celles de leur maître. Les Princes & les Etats doivent donc choisir des Ministres exemts de ce vice, sans cela leurs affaires ne seront seulement qu'accessoires. Ce qui rend enco-

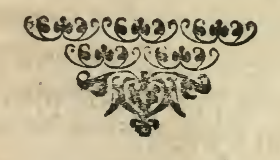
re ces ſortes de caractéres plus dangereux , c'eſt qu'avec eux toutes ſortes de propoſitions ſont perdues. Il eſt injuſte que les avantages de ceux qui ſervent ſoient préferés à ceux du maître qui eſt ſervi. Mais il eſt encore bien plus condamnable qu'un petit intérêt de celui qui ſert, ſoit préferé à un grand intérêt du maître. C'eſt cependant ce qui arrive ſouvent par la mauvaiſe foi d'une ſorte de Miniſtres, comme Tréſoriers, Ambaſſadeurs, Généraux d'armées, & tous autres Miniſtres qui manquent de fidélité. Les gens de ce caractére donnent un biais à leur boule pour attraper en paſſant leurs petits avantages, & renverſent parlà de grandes & importantes affaires. Ordinairement le profit qui leur en revient, eſt proportionné à leur état & à leur

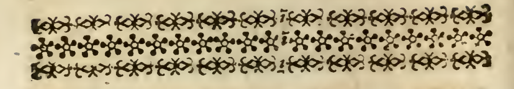
fortune; mais le mal qu'ils font en échange est proportionné à l'état ou à la fortune de leur maître. Le naturel de ces gens qui s'aiment par-dessus tout, ne les porte point à mettre le feu à la maison de leur voisin, s'ils n'ont envie de faire cuire un œuf. Cependant les Ministres de cette humeur sont souvent en crédit, parce qu'après leur intérêt particulier, ils n'en ont point de plus cher que de plaire à leur maître; & pour ces deux choses qui ont souvent du rapport ensemble, ils trahissent les affaires dont ils sont chargés.

Ce grand amour de soi-même a diverses propriétés toutes pernicieuses. On croiroit quelquefois que les personnes qui s'y livrent ont le même instinct des rats qui leur fait déserter une maison avant qu'elle ne

s'écroule. Quelquefois aussi ils ressemblent au Renard qui chasse le Blereau du trou qu'il avoit creusé pour lui-même, & quelquefois enfin, pareils aux crocodiles, ils pleurent & gémissent pour dévorer.

On remarque que ceux qui sont du caractére que Ciceron attribuoit à Pompée, c'est-à-dire, amans d'eux-mêmes & ordinairement sans rivaux, finissent presque tous par être malheureux. Ils n'ont sacrifié toute leur vie qu'à eux-mêmes, ils deviennent enfin des victimes pour la fortune, à laquelle cependant ils croient avoir coupé les aîles par leur rare prudence.





DE L'ETUDE.

L'ETUDE sert à récréer l'esprit, ou à l'orner, ou à se rendre plus habile dans les affaires. A l'égard de la récréation ou du plaisir que fournit l'étude, ce n'est que dans une vie privée & retirée qu'on peut s'y livrer. L'ornement s'emploie dans le discours, & l'habileté paroît par la solidité du jugement, & par la maniére de conduire les affaires. On peut se rendre par l'expérience propre pour l'exécution & pour le détail d'une affaire en particulier; mais le conseil en général, les projets, & la bonne administration, viennent plus sûrement du sçavoir.

Emploier trop de tems à la lecture ou à l'étude, n'est qu'une paresse qui a bonne mine. S'en servir trop pour orner son discours, est une affectation. Former son jugement purement sur les préceptes tirés des livres, est trop scolastique & très-incertain. Les lettres perfectionnent la nature, & sont perfectionnées par l'expérience. Les talens naturels, de même que les plantes, ont besoin de culture; mais les lettres apprennent les choses d'une maniére trop vague, si elles ne sont déterminées par l'expérience.

Les personnes adroites & artificieuses méprisent les lettres, les simples les admirent, les sages en font usage. Ce qu'on ne sçauroit tirer des lettres seules, c'est la prudence qui n'est pas en elles, qui est

au-dessus d'elles, & qu'on n'acquiert que par de sages réflexions.

Ne lisez point un livre avec un esprit critique pour en disputer, ni avec trop de crédulité, ni enfin pour faire usage dans vos discours de ce que vous aurez retenu; mais lisez pour examiner & pour penser. Il y a des livres dont il faut seulement goûter, d'autres qu'il faut dévorer, & d'autres (mais en petit nombre) qu'il faut mâcher & digerer. J'ai voulu dire qu'il y a des livres dont il ne faut lire que des morceaux; d'autres qu'il faut lire tous entiers, mais en passant; & quelques autres, mais qui sont rares, qu'il faut lire & relire avec une extrême application. Il y en a aussi plusieurs dont on peut faire tirer des extraits; mais ce sont ceux qui ne traitent pas des sujets importans,

importans, & qui ne ſont pas écrits par de bons Auteurs.

La lecture inſtruit, la diſpute & la conférence réveillent & donnent de la vivacité. En écrivant, on devient exact, & on retient mieux ce qu'on lit. Celui donc qui eſt pareſſeux à faire des notes, a beſoin d'une bonne mémoire. Celui qui confére rarement, a beſoin d'une grande vivacité naturelle; & il faut beaucoup d'adreſſe à celui qui lit peu, pour cacher ſon ignorance.

L'étude de l'hiſtoire rend un homme prudent; la Poëſie, ſpirituel; les Mathématiques, ſubtil; la Philoſophie naturelle, profond; la morale régle les mœurs; la Dialectique & la Rhétorique le rendent habile & diſpoſé à diſputer: *Abeunt ſtudia in mores*. Il n'y a preſque point de défaut naturel qu'on

ne puisse corriger par quelqu'étude propre pour cet effet, de même qu'on remédie aux maladies du corps par quelque exercice convenable. Jouer à la boule est bon pour la gravelle & pour les reins ; tirer de l'arc, pour les poûmons & pour la poitrine ; se promener doucement, pour l'estomac ; monter à cheval, pour la tête ; de même il est bon qu'un homme qui n'a pas l'esprit posé & attentif, s'applique aux mathématiques ; car s'il est distrait dans la démonstration, il faudra qu'il recommence. S'il est broüillé & peu exact dans ses distinctions, qu'il étudie les scolastiques, ils sont *Cymini sectores.* S'il ne sçait pas bien discourir d'une affaire, prouver & démontrer une chose pour une autre, qu'il étudie les Jurisconsultes. C'est ainsi

qu'on peut trouver dans l'étude des remédes à tous les défauts de l'eſprit.



DE LA
VANITÉ.

ESOPE a imaginé plaisamment qu'une mouche posée sur l'essieu d'une roue, disoit: *Combien de poussiére j'éleve!* Il y a des gens si vains & si présomptueux, que lorsqu'une chose va d'elle-même, ou par un pouvoir supérieur, s'ils y ont eû la moindre part, ils s'imaginent qu'ils ont tout fait.

Les personnes qui ont beaucoup de vanité ont toûjours l'esprit inquiet & entreprenant, parce qu'il n'y a point d'ostentation sans une comparaison de soi-même. Il faut aussi qu'ils

ſoient violens pour ſoutenir leurs fanfaronades ; mais ils ne ſçauroient garder de ſecret : ce qui les rend moins dangereux. Ils font plus de bruit que de beſogne, ſuivant le proverbe François. On peut cependant en tirer quelquefois de l'utilité dans les affaires, ſur-tout pour répandre des bruits, ce ſont d'excellentes trompettes. Ils ſont bons auſſi, comme Tite-Live l'a remarqué, dans le cas d'Antiochus & des Œtoliens ; car il y a des occaſions où les menſonges & les exagerations peuvent ſervir. Par exemple, ſi un homme veut engager deux puiſſances dans une guerre contre une troiſiéme, & qu'il éleve outre meſure la puiſſance de chacun des deux, quand il parle à l'un ou à l'autre, cela peut avancer ſon deſſein. Quelquefois encore celui qui mé-

nage une affaire entre deux particuliers, & qui exagere son pouvoir sur l'esprit de l'un & de l'autre, peut l'augmenter réellement sur tous les deux; & ainsi il arrive dans des cas pareils, que quelque chose est produit de rien: car un mensonge produit une opinion, & l'opinion une substance.

Il est à propos que les gens de guerre soient glorieux. Comme le fer aiguise le fer, la gloire des uns aiguise & réveille celle des autres.

Dans des affaires de particuliers dangereuses & difficiles, les esprits vains & présomptueux y donnent le branle, & mettent les autres en train. Les esprits plus solides & plus modestes ont plus de lest que de voile.

La réputation aussi des sçavans ne vole pas si haut sans

que la vanité y fourniſſe quelque plume. *Qui de contemnenda gloria libros ſcribunt, nomen ſuum inſcribunt.* Socrate, Ariſtote, Galien, étoient glorieux. La gloire contribue à perpétuer la mémoire ; & la vertu pour être célébrée, doit moins attendre des hommes, que d'elle-même. La réputation de Ciceron, de Senéque, & de Pline le jeune, n'auroit pas duré juſqu'à préſent, du moins avec tant de force, s'ils n'avoient pas eû un peu de vanité : elle eſt ſemblable au vernis qui fait durer le bois, & qui lui donne auſſi du luſtre. Mais je ne prétens pas parler de la qualité que Tacite attribue à Mutien : *Omnium quæ dixerat, feceratque, arte quadam oſtentator.* Ce n'eſt pas une vanité, mais une prudence jointe à beaucoup de grandeur d'ame qui eſt agréa-

ble & qui sied bien à certaines personnes. Car dans les excuses, dans les soumissions, & même dans la modestie bien ménagée, il se mêle souvent de l'ostentation & de la vanité.

Le moien le plus adroit pour flatter sa vanité, c'est celui, dont parle Pline le jeune, qui est de loüer d'un autre une bonne qualité que l'on posséde soi-même. En loüant ainsi un autre, vous vous servez vous-même; car il est supérieur ou inférieur à vous dans la chose que vous loüez. S'il est inférieur & qu'il mérite la loüange, vous la méritez bien davantage: S'il est supérieur, & qu'il ne la mérite pas, vous la méritez encore bien moins.

Les personnes vaines sont méprisées des sages, admirées des fols, les idoles & la proye des Parasites, & les esclaves de leurs propres défauts. DE

DE L'AMBITION.

L'Ambition reſſemble à la colére. La colére rend un homme déterminé, actif, remuant, ſi elle n'eſt pas arrêtée ; mais ſi on l'arrête dans ſon cours, elle s'aigrit & devient, pour ainſi dire, aduſte, par conſéquent plus dangereuſe & plus maligne. Il en eſt de même de l'ambition. Si un ambitieux trouve le chemin ouvert pour s'élever, & qu'il aille toûjours en avançant, il eſt plus agiſſant que dangereux. Mais ſi ſes déſirs ſont arrêtés, il devient mécontent en ſecret, il regarde de mauvais œil les hommes & les affaires, & n'eſt bien ſatisfait que lorſque tout va de travers ;

ce qui est le plus grand de tous les défauts pour un Ministre. Il est donc bon, lorsqu'un Prince se sert d'un ambitieux, qu'il le conduise de maniére qu'il aille en avançant sans jamais reculer; sans quoi c'est donner lieu à bien des inconveniens, & il vaudroit beaucoup mieux ne le point emploier; car si ses services ne le font pas monter, il fera en sorte que ses services tomberont avec lui.

Puisque nous avons dit qu'il seroit à propos de ne point emploier des ambitieux, au moins sans nécessité, il faut examiner en quel cas il peut être nécessaire de s'en servir. On doit à la guerre choisir par préference les bons Généraux, quelque ambitieux qu'ils soient. L'utilité de leurs services l'emporte sur tout le reste; & vouloir qu'un homme de

guerre n'ait pas d'ambition, c'eſt vouloir lui ôter les éperons. On peut encore tirer un bon uſage des ambitieux en les faiſant ſervir comme des boucliers pour les Princes, contre les dangers & contre l'envie. Perſonne ne jouera ce rôle qu'il ne ſoit ſemblable à un oiſeau qui a les yeux crévés & qui va toûjours en montant, parce qu'il ne voit pas autour de lui. On peut encore faire uſage d'un ambitieux, en ſe ſervant de lui pour en abaiſſer un autre qui s'éleve trop ; c'eſt ainſi que Tibére pour abattre Séjan ſe ſervit de Macron. Puiſque les ambitieux ſont néceſſaires dans tous ces cas, il reſte à dire comment on peut les retenir, de maniére qu'ils ſoient moins dangereux. Ils le ſont moins lorſqu'ils manquent de naiſſance, & lorſqu'ils ſont

d'une humeur brusque & rude, que s'ils étoient affables & populaires; lorsqu'ils sont nouvellement élevés, que s'ils étoient assurés dans leur grandeur, & qu'ils y eussent, pour ainsi dire, pris racine.

Quelques personnes regardent comme une foiblesse dans un Prince d'avoir un favori. Mais c'est le meilleur de tous les remédes contre l'ambition des Grands & des Magistrats. Car si le pouvoir d'avancer & de nuire est entre les mains d'un favori, il est très-rare qu'un autre s'éleve trop. Un moien encore de les tenir en bride, c'est de leur opposer quelqu'un aussi ambitieux qu'eux-mêmes; mais il faut en ce cas des modérateurs qui tiennent le milieu entre les deux, pour éviter les factions & le désordre. Sans ce lest, le vaisseau

rouleroit trop. Enfin le Prince peut au moins protéger & enhardir quelqu'un d'un ordre inférieur, qui ſervira comme de foüet aux ambitieux. Il peut encore être utile, pour les retenir s'ils ſont timides, de leur faire enviſager une ruine prochaine. Mais ce parti eſt dangereux s'ils ſont audacieux & entreprenans, & peut, loin de les arrêter, précipiter leurs deſſeins. Il eſt abſolument néceſſaire de les abattre, & quoiqu'on ne puiſſe pas le faire tout d'un coup avec ſureté, le meilleur parti eſt d'entremêler continuellement les faveurs & les diſgraces, pour qu'ils ne ſçachent ce qu'ils ont à eſpérer ou à craindre, & qu'ils ſe trouvent comme perdus dans un labyrinthe.

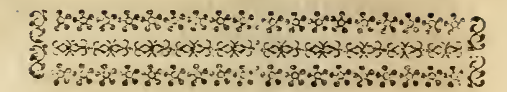
L'ambition ou l'envie de l'emporter dans les grandes

choses, cause moins d'embarras dans les affaires, que celle de se mêler de toutes choses. Celle-ci engendre beaucoup de confusion & de désordre; cependant un ambitieux qui est remuant dans les affaires, est moins dangereux que celui qui est puissant par le nombre de personnes qui dépendent de lui. Celui qui veut briller parmi les habiles gens entreprend des choses grandes, & c'est du moins un avantage pour le public. Mais celui qui veut être le seul chiffre entre plusieurs zéros, est la peste de son tems.

Les honneurs apportent trois avantages : de pouvoir faire du bien, d'approcher des Princes & des Grands, & de faire sa propre fortune. Le sujet qui ne cherche dans son ambition que le premier de ces avantages, est un homme de bien; & le Prince

eſt prudent s'il ſait diſtinguer parmi ceux qui le ſervent, celui qui agit par un tel motif. Que les Princes & les Etats choiſiſſent donc, autant qu'il leur ſera poſſible, des Miniſtres qui ſoient plus touchés de leur devoir, que de leur élevation; qui entrent dans les affaires, plûtôt par conſcience, que par oſtentation; & qu'ils tâchent auſſi de diſtinguer un naturel remuant d'avec un homme qui n'eſt rempli que de bonne volonté.





DE LA

FORTUNE.

ON ne sçauroit nier qu'il n'y ait des accidens étrangers, ou des hazards qui ne dépendent point de nous, qui contribuent beaucoup à la fortune. La faveur des Grands, une conjoncture heureuse, la mort des autres, ou enfin une occasion favorable à la vertu qui nous est propre. Mais il est sûr cependant que chacun a en lui-même le pouvoir de faire sa fortune : *Faber quisque fortunæ suæ*, dit le Poëte. La faute d'un homme est la cause étrangére la plus commune de la fortune d'un autre ; & c'est par cette voie qu'on avance le plus

vîte. *Serpens nisi serpentem comederit, non fit draco.*

Les vertus éminentes & qui ont beaucoup d'éclat, attirent les loüanges. Mais il y a des vertus qui s'apperçoivent à peine, & qui font la fortune; telles sont certaines maniéres déliées qu'on ne sçauroit trop estimer, & que les Espagnols appellent, *desenboltura.* Il ne faut pas qu'un homme soit d'un caractére rude ni difficile: au contraire son esprit doit être souple & propre à tourner avec la roue de la fortune. Tite-Live après avoir dit que le vieux Caton avoit une telle force d'esprit & de corps, qu'il eût fait fortune en quelque pays qu'il fût né, ajoûte qu'il avoit *ingenium versatile*, un esprit ploiable à tout.

Si on regarde fixement & avec attention, on verra que

la fortune est aveugle ; mais non pas invisible. Le chemin de la fortune est semblable à la voie lactée ; c'est un assemblage de plusieurs petites étoiles, qu'on n'apperçoit pas étant séparées, mais qui jointes ensemble sont claires & apparentes. De même il y a beaucoup de petites vertus qu'on ne peut presque pas appercevoir, ou, pour mieux dire, de certaines facultés ou habitudes commodes, qui rendent les hommes fortunés. Les Italiens en remarquent quelques-unes qu'on n'imagineroit pas : lorsqu'ils parlent d'un homme propre à faire fortune, ils demandent qu'il ait entr'autres qualités, *un poco di matto* (qu'il tienne un peu du fou.) En effet il n'y a point de qualité plus nécessaire pour parvenir, que ces deux-ci : d'avoir un grain de folie, &

de n'être pas trop honnête homme. C'eſt pour cela que ceux qui aiment trop leur patrie, ou leur Prince, n'ont jamais été, & ne ſçauroient être bien fortunés. Lorſqu'un homme détourne ſes regards & ſa penſée ſur un objet étranger, il s'égare, & perd immanquablement ſon vrai chemin.

Une fortune rapide rend un homme audacieux & remuant; mais une fortune exercée, le rend habile. On doit reſpecter la fortune, quand ce ne ſeroit que pour la confiance & pour la réputation qu'elle nous donne. La premiére eſt en nous-mêmes, la ſeconde eſt dans les autres.

Les hommes prudens, pour éviter l'envie qui eſt attachée à la vertu, attribuent tout ce qui leur arrive d'heureux à la fortune ou à la Providence, com-

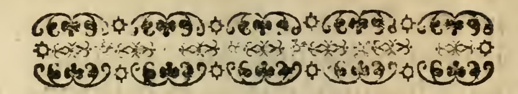
me le meilleur moien de joüir de leur grandeur avec plus de tranquillité. Rien aussi n'attire à un homme plus de considération, que lorsqu'on s'imagine que quelque Puissance supérieure prend soin de le conduire. César dans une tempête dit à son pilote : *Tu portes César & sa fortune*, & Sylla a préferé le nom d'heureux à celui de Grand.

On remarque que ceux qui ont trop attribué à leur sagesse ou à leur politique, ont fini malheureusement. Timothée l'Athénien ne prospéra pas depuis que dans une harangue où il rendoit compte de son Gouvernement, il répéta plus d'une fois : *& dans ceci la fortune n'y eut point de part.*

Il y a des personnes dont la fortune est semblable aux vers d'Homére, qui sont plus aisés

& plus coulans que ceux des autres Poëtes, comme Plutarque le remarque dans la comparaiſon qu'il fait de la fortune de Timoléon avec celle d'Ageſilaüs ou d'Epaminondas. Mais il dépend beaucoup des hommes de la rendre telle.





DE L'EMPIRE.

LA condition de ceux qui ont peu à désirer & beaucoup à craindre, est miserable, c'est cependant celle de presque tous les Rois. Placés au plus haut dégré, ils ne sçavent à quoi aspirer, pendant que des idées continuelles de fantômes & dè dangers ménaçans, remplissent leur esprit de troubles & d'agitation. Ceci démontre ce que dit l'Ecriture, *que le cœur des Rois est impénétrable* : car, un nombre infini d'inquiétudes & quelque désir qui prédomine & qui dirige les autres, rend le cœur de l'homme difficile à connoître. De-là vient aussi que les Princes ont des goûts

qui leur ſont particuliers, & qu'ils donnent ſouvent tous leurs ſoins à des choſes frivoles & peu dignes de leur grandeur. La chaſſe, les bâtimens, l'élevation d'un favori, quelquefois même un art mécanique, les occupent uniquement. Néron joüoit de la harpe, Domitien tiroit de l'arc, Commode travailloit à des armes, Caracalla menoit un char : ceci paroît étrange à ceux qui ne connoiſſent pas cet axiôme : *Que l'eſprit de l'homme ſe plaît bien plus à avancer dans les petites choſes, qu'à s'arrêter dans les grandes.* Nous voions auſſi que les Rois qui ont commencé par faire des conquêtes, & qui dans la ſuite ſe ſont vûs arrêtés par l'impoſſibilité d'avancer à l'infini, ſe ſont à la fin tournés à la ſuperſtition & à la mélancolie, comme Alexandre le

Grand, Dioclétien, & de notre tems Charles-Quint. Car lorsque celui qui est accoûtumé d'avancer toûjours se voit arrêté dans sa course, il n'est plus content de lui-même, & devient tout différent de ce qu'il étoit. Il est bien difficile de conoître à fond le vrai tempérament d'un Empire, & de sçavoir exactement le régime qui lui convient. Tout tempéramment (bon ou mauvais) est toûjours composé de contraires; mais il y a bien de la différence entre sçavoir faire un mêlange de contraires, ou sçavoir les emploier à propos alternativement. La réponse d'Apollonius à Vespasien est pleine d'instructions. Vespasien lui demandoit ce qui avoit causé la perte de Néron. *Néron*, dit-il, *sçavoit bien accorder sa harpe; mais dans le Gouvernement, quelquefois*

quefois il montoit les cordes trop haut, & quelquefois trop bas. Il eſt certain que rien n'affoiblit tant l'autorité, que ce mauvais accord du pouvoir quelquefois porté trop haut, & quelquefois trop relâché.

Il ſemble que les Miniſtres de notre tems ne ſoient occupés qu'à chercher de promts remédes pour échapper aux dangers prochains, au lieu de ſonger à les prévenir par des moiens ſolides & bien fondés. Celui qui les attend, ſemble défier la fortune & vouloir lutter contre elle; mais qui eſt-ce qui peut éviter l'étincelle & dire de quel côté elle partira?

Les difficultés dans les affaires des Princes ſont grandes & en grand nombre; mais la plus grande de toutes vient de leur propre caractére. Il eſt ordinaire aux Princes, dit Tacite, de ſou-

haiter des choſes qui ſe contrarient : *Sunt plerumque Regum voluntates vehementes, & inter ſe contrariæ.* C'eſt le ſoleciſme ordinaire du pouvoir : commander & vouloir la fin, ſans permettre les moiens.

Les affaires des Rois ſont avec leurs voiſins, leurs femmes, leurs enfans, leurs Prélats ou le Clergé, les Grands, la Nobleſſe, les marchands, le peuple, & les ſoldats ; & ſans les ſoins néceſſaires, tout cela eſt à redouter.

Premiérement pour leurs voiſins, on ne peut donner de regle générale : les occaſions ſont trop variables. Il y en a une cependant qui eſt toûjours bonne ; c'eſt que les Princes veillent continuellement, pour que pas un de leurs voiſins devienne plus puiſſant & plus en état de nuire, qu'il n'étoit au-

paravant, en augmentant ses Etats, en s'approchant plus près de leur côté, en s'attirant le commerce, &c.

Les Rois Henri VIII. d'Angleterre, François I. Roi de France, & l'Empereur Charles-Quint pendant leur Triumvirat, veillerent tellement les uns sur les autres, que pas un des trois ne pouvoit gagner un pouce de terrein, que les deux autres aussi-tôt ne se liguassent pour rétablir l'équilibre; & ils ne faisoient point la paix, qu'ils n'en fussent venus à bout. Il en fut de même de cette ligue entre Ferdinand Roi de Naples, Laurens de Médicis, & Louis Sforce, qui fut la sûreté de l'Italie, au rapport de Guichardin. L'opinion de quelques Scolastiques doit être rejettée; qu'il n'est pas permis de faire la guerre, si l'on n'a point reçu

d'injure auparavant ; car une crainte légitime d'un danger éminent, est une occasion licite de prendre les armes, sans qu'aucune autre violence ait précedé.

A l'égard de leurs femmes, il y a des exemples cruels. Livie est infame pour avoir empoisonné son mari. Roxelane femme de Soliman a perdu Mustapha ce Prince célébre, & a causé de grands troubles dans la maison, & dans la succession de son mari. La femme d'Edoüard II. contribua beaucoup à le faire chasser, & à sa mort : ces dangers sont principalement à craindre quand leurs femmes ont des enfans d'un premier mari, ou quand elles ont des amans.

Les enfans des Rois font joüer souvent de cruelles Tragedies, & souvent aussi les soupçons des

peres ont causé de très-grands malheurs. La mort de Mustapha, dont nous avons parlé, fut si fatale à la race de Soliman, que la succession des Turcs est fort suspecte depuis ce tems; car on a soupçonné Selim II. d'avoir été supposé. La mort de Crispe, jeune Prince de grande espérance, que son pere Constantin le Grand fit mourir, a aussi été fatale à sa maison; deux autres de ses fils moururent de mort violente, & le troisiéme Constantin ne fut guéres plus heureux : il mourut de maladie, mais après que Julien eut pris les armes contre lui. La mort de Démetrius fils de Philippe II. Roi de Macédoine, retomba sur son pere qui en mourut de chagrin & de repentir. Il y a beaucoup d'exemples semblables à ceux-ci, & il n'y en a

presque point où il soit revenu quelque bien aux peres d'avoir attenté à la vie de leurs fils, à moins qu'ils n'eussent pris les armes contr'eux, comme Selim I. contre Bajazet, & les trois fils d'Henri II. Roi d'Angleterre.

Pour les Prelats, il y a du danger lorsqu'ils sont puissans, comme les Archevêques de Cantorbery Anselme, & Thomas Becket, qui éleverent leur crosse contre l'Epée Roiale, quoiqu'ils eussent affaire à des Rois fiers & d'un grand courage, Guillaume le Roux, Henri I. & Henri II. Mais ils ne sont pas à craindre, lorsque ce n'est pas le peuple, mais le Roi ou des Patrons particuliers, qui nomment aux bénéfices.

Pour les Grands, il est bon de les tenir dans une distance pro-

portionnée à ce qu'ils doivent au Roi. En les abattant, on pourra rendre le Roi plus absolu; mais aussi il sera moins assuré & moins en état de venir à bout de ses desseins. Je l'ai remarqué dans mon Histoire de Henri VII. Roi d'Angleterre, qui les opprimoit. De-là sont venus les troubles & les difficultés de son tems; car quoiqu'ils fussent fidéles, & qu'ils restassent dans le devoir, cependant ne travaillant pas de concert avec lui dans les affaires, il étoit obligé de faire tout par lui-même.

La Noblesse étant un corps dispersé, n'est pas dangereuse; elle peut parler haut, mais sans faire grand mal : elle sert de contrepoids aux Grands, & les empêche de devenir trop puissans; & comme elle touche au peuple de plus près, elle a aussi plus d'autorité sur

lui, & elle est plus propre à tempérer les commotions populaires.

A l'égard des marchands, ils sont comme la *veine porte*; & s'ils ne fleurissent pas, un Roiaume peut avoir les membres & les jointures bonnes, mais ses veines seront vuides & le nourriront mal. Les taxes qu'on impose sur eux ne sont point un profit pour le Prince; ce qu'il gagne par le menu, il le perd en gros; les impôts en sont augmentés, mais le commerce est diminué.

Le peuple n'est point à redouter, s'il n'a pas de grands & puissans chefs, ou si on ne touche point à sa religion, à ses anciennes coûtumes, & à ce qui le fait vivre.

Les soldats sont dangereux quand on les garde sur pied & en corps, ou qu'ils sont accoûtumés

tumés à des largesses. Nous en voions l'exemple dans les Janissaires, & dans les Gardes Prétoriennes de Rome; mais on peut lever des hommes & les discipliner dans des endroits différens & sous divers chefs sans aucun danger; & c'est un usage fort utile pour défendre l'Etat.

Les Rois sont semblables aux corps célestes, qui rendent le tems heureux ou malheureux, qui sont très-brillans & dans une grande élevation; mais sans aucun repos, tous les préceptes qu'on peut leur donner sont compris dans ces deux avis: *Memento quod es homo, & memento quod es Deus, aut Vice-Deus?* L'un pour servir de frein à leur pouvoir, & l'autre à leur volonté.

DE LA VERITABLE GRANDEUR DES ROYAUMES, ET DES ETATS.

IL entroit trop de présomption & de vanité dans ce que Thémistocle répondit un jour en parlant de lui-même ; mais s'il eût parlé de quelqu'autre, sa réponse eût été très-estimable. Quoi qu'il en soit, elle peut servir de matiére à de sages réflexions. On le pria dans un festin de joüer du luth, il répondit *qu'il ne sçavoit point joüer de cet instrument ; mais que d'un petit bourg il en sçauroit faire une grande ville.* Ces paroles peuvent exprimer (par métapho-

re) deux talens fort différens dans ceux qui ſont employés aux affaires d'Etat. Car ſi l'on examine avec attention les Conſeillers & les Miniſtres des Rois, on en trouvera peut-être quelqu'un qui ſera capable d'agrandir un petit Etat, mais qui ne ſçaura point joüer du luth; & au contraire on en trouvera beaucoup qui ſçavent joüer du luth & du violon, c'eſt-à-dire, qui ſont experts dans les arts de la cour, mais qui ont ſi peu de capacité néceſſaire pour accroître un petit Etat, qu'il ſemble même que la nature les ait formés exprès pour ruiner & pour détruire les Etats les plus floriſſans. Certainement ces arts vils & bas par leſquels les Conſeillers & les Miniſtres gagnent ſouvent la faveur de leur Maître, & une ſorte de réputation parmi le peuple, ne

méritent pas un autre titre que celui de Menétriers ou de Violons ; car ces sortes de talens sont seulement propres à amuser, & plûtôt une espéce d'ornement dans celui qui les a, qu'ils ne peuvent être utiles & avantageux pour l'agrandissement d'un Etat ou d'un Roiaume. Il est vrai cependant qu'on voit quelquefois des Ministres qui ne sont point au-dessous des affaires, qui sont même capables de les bien conduire, d'éviter les dangers, & les inconveniens manifestes, & qui avec tout cela sont fort éloignés de l'habileté nécessaire pour étendre un petit Etat. Mais de quelque espéce que soient les ouvriers, considérons l'ouvrage, & voions quelle est la véritable grandeur d'un Etat, & quels sont les moiens de le rendre florissant. C'est une chose

ſur laquelle les Princes doivent réfléchir ſans ceſſe, pour ne pas s'engager dans des entrepriſes vaines & téméraires, en préſumant trop de leurs forces ; & auſſi pour ne pas ſe prêter à des conſeils bas & timides, en ne préſumant pas aſſez de leur puiſſance.

A l'égard de l'étendue d'un Etat, elle peut ſe méſurer ; ſes finances & ſes revenus ſe calculent ; le peuple ſe dénombre, & l'on voit les plans des villes. Mais il n'y a rien de plus difficile & de plus ſujet à erreur que de vouloir juger de la véritable force, de la puiſſance, & de la valeur intrinſeque d'un Etat. Le Roiaume du ciel eſt comparé, non pas à une groſſe noix, mais à un grain de moutarde, qui eſt un des plus petits grains. Mais il a la propriété de s'élever & de s'étendre en peu

de tems. De même il y a des Etats d'une grandeur considérable qui ne sont point cependant propres à s'accroître, & d'autres quoique petits, qui peuvent servir de fondement à de très-grands Roiaumes. Des villes fortes, des arsenaux bien fournis, de bons haras, des chariots, des Elephans, des canons, & d'autres machines de guerre, ne sont que des moutons couverts de la peau du lion, lorsque la nation n'est point naturellement brave & guerriere : le nombre même ne se doit pas considérer, si les soldats manquent de courage ; car, comme dit Virgile, *Lupus numerum pecorum non curat* ; le loup ne se met pas en peine du grand nombre des moutons. L'armée des Perses se présenta aux Macédoniens dans les plaines d'Arbelles comme une

inondation d'hommes ; de ſorte que les Généraux étonnés repréſenterent à Alexandre le péril où étoit ſon armée, & lui conſeillerent d'attaquer les Perſes pendant la nuit. Mais il répondit *qu'il ne vouloit pas dérober la victoire, & qu'elle étoit plus facile qu'ils ne penſoient.* Tigrane l'Arménien étant campé ſur une hauteur à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes, & voyant avancer celle des Romains qui n'étoit en tout que de quatorze mille combattans, dit en plaiſantant de ce petit nombre : *S'ils viennent pour une Ambaſſade, ils ſont trop : ſi c'eſt pour combattre, ils ſont trop peu.* Cependant avant la nuit, il ſe trouva qu'ils étoient aſſez pour le mettre en fuite, & faire un grand carnage de ſes troupes. Il y a une infinité d'exemples qui font voir que la valeur

l'emporte sur le nombre, & l'on doit convenir que le courage du peuple est le point capital de la grandeur d'un Etat. Il est bien plus ordinaire, qu'il n'est vrai, de dire que l'argent est le nerf de la guerre. A quoi sert-il quand les nerfs des bras manquent, & que le peuple est effeminé ? Solon eut raison de répondre à Crésus qui lui faisoit voir son or : *Si quelqu'un vient qui ait de meilleur fer, il vous enlevera tout cet or.* Qu'un Prince donc ne compte pas sur ses forces, si son peuple n'est pas belliqueux ; & au contraire si son peuple est guerrier, qu'il sçache qu'il est puissant, pourvû qu'il ne se manque pas à lui-même.

A l'égard des troupes auxiliaires, qui sont ordinairement le reméde pour une Nation qui n'est point aguerrie, tous les

exemples montrent que qui ſe repoſe deſſus, pourra bien pour un tems étendre ſes aîles ; mais qu'à la fin il perdra de ſes plumes.

La bénédiction de Juda & celle d'Iſſachar ne ſe trouveront jamais enſemble, c'eſt-à-dire, que le même peuple ſoit à la fois le jeune lion & l'âne ſous le fardeau. Un peuple trop chargé de taxes ne ſera jamais guerrier ; mais celles qui ſont miſes par le conſentement de l'Etat, abattent moins ſon courage, que celles qui ſont impoſées par un pouvoir deſpotique, comme on peut le remarquer par les Aſciſes des Pays-Bas, & les ſubſides d'Angleterre. Je parle du courage, & non pas des richeſſes ; car je ſçai bien que les taxes étant les mêmes, qu'elles ſoient miſes par le conſentement de l'Etat, ou par un

pouvoir absolu, elles apauvrissent également : mais elles feront un effet différent sur l'esprit des sujets ; & de-là nous pouvons conclure qu'un peuple surchargé d'impôts n'est pas propre pour l'Empire.

Les Roiaumes & les Etats qui aspirent à s'agrandir, doivent prendre garde que la Noblesse ou les Gentilshommes ne se multiplient pas trop. Le peuple devient trop abattu, & esclave en effet des Gentilshommes. Comme un taillis où l'on a laissé trop de baliveaux ne repousse pas bien, & dégenére en buisson, de même dans un Etat, s'il y a trop de Gentilshommes, le peuple sera sans force & sans courage. De cent têtes, pas une ne sera propre pour le casque ; sur-tout pour servir dans l'infanterie, qui est la force d'une armée. Vous au-

rez donc beaucoup de monde & peu de forces. Ce fut avec une ſageſſe admirable que Henri VII. Roi d'Angleterre (duquel j'ai parlé au long dans l'hiſtoire que j'ai écrit de ſon regne) ordonna des terres & des maiſons d'une valeur certaine & modérée pour maintenir un ſujet dans une abondance ſuffiſante, & dans une condition qui ne fut pas ſervile. Il voulut auſſi que ce fût le propriétaire, ou du moins l'uſufruitier, & non pas des Métayers qui tinſſent la charrue, & qui cultivaſſent le champ. Cela produit dans un Etat ce que Virgile dit de l'ancienne Italie : *Terra potens armis, atque ubere glebæ*. Cette partie du peuple, qui n'eſt je crois qu'en Angleterre & en Pologne, a auſſi ſon utilité pour la guerre, & ne doit pas être négligée, je

veux dire ce grand nombre de valets qui suivent les Nobles; & sans doute que la magnificence, la splendeur de l'hospitalité, & un grand cortége de domestiques, comme si c'étoit des gardes (suivant la maniére des Seigneurs d'Angleterre), contribue beaucoup à la puissance d'un Etat militaire; & au contraire une maniére de vivre obscure & privée parmi la Noblesse, ternit l'éclat des armes.

Il faut avoir soin que le tronc de l'arbre de la Monarchie de Nabuchodonosor soit assez grand, & qu'il ait assez de force pour porter les branches, c'est-à-dire, que les sujets naturels soient en assez grand nombre pour contenir les Etrangers. C'est pour cela que les Etats qui accordent facilement des Lettres de naturalité, sont propres pour l'Empire. Il seroit

ridicule de penser qu'une poignée de gens, quelque capacité & quelque courage qu'ils eussent, pussent retenir sous leur domination une grande étendue de pays, du moins pour long-tems. Les Lacédemoniens accordoient difficilement des Lettres de naturalité ; ce qui fut cause que pendant que leur Etat ne s'accrût pas, leurs affaires se conserverent en bon ordre : mais si-tôt qu'ils s'étendirent, & qu'ils devinrent trop grands pour le nombre des sujets naturels qu'ils avoient, ils tomberent en décadence. Jamais Etat n'a naturalisé les Etrangers si facilement que les Romains, & leur fortune répondit à cette prudente maxime ; Puisque leur Empire a été le plus grand qui fût jamais. Ils accordoient facilement ce qu'on appelle *jus civitatis*, & dans le

plus haut dégré; c'est-à-dire, non seulement *jus commercii*, *jus connubii*, *jus hæreditatis*, mais aussi *jus suffragii*, & *jus petitionis sive honorum*, le droit des honneurs; & non seulement à quelques personnes en particulier, mais à des familles entiéres, à des villes, & quelquefois à des Nations. Ajoûtez à cela leur coûtume d'envoier des colonies parmi les autres peuples. Si vous faites attention à ces maximes, vous ne direz plus que les Romains ont couvert toute la terre, mais que toute la terre s'est couverte de Romains; & c'étoit la meilleure voie pour arriver à la grandeur. Je me suis souvent étonné comment l'Espagne avec si peu de sujets naturels pouvoit conserver sous sa domination tant d'Etats & de Provinces. Mais l'Espagne est bien plus grande que n'étoit

Sparte dans ses commencemens ; & quoiqu'il arrive rarement que les Espagnols accordent des Lettres de naturalité, ils font ce qui en approche davantage, en prenant indifféremment des soldats de toutes les Nations, & même souvent leurs Généraux sont étrangers. Il paroît par la pragmatique sanction publiée cette année, qu'ils sont fâchés de manquer d'habitans, & qu'ils veulent y remédier.

Il est certain que les arts sédentaires & casaniers qui s'exercent plûtôt avec les doigts qu'avec les bras, sont contraires de leur nature à une disposition militaire. Les peuples belliqueux aiment ordinairement l'oisiveté, & préferent le danger au travail. On ne doit pas trop réprimer cette inclination, si l'on veut conserver

leur courage. C'étoit un grand avantage à Sparte, à Rome, à Athénes de ce que la plus grande partie de leurs ouvriers étoient des esclaves. Mais la Loi Chrétienne a presque aboli cet usage. Ce qui en approche le plus, c'est d'avoir des Etrangers pour ces sortes d'ouvrages; de tâcher de les attirer, ou pour le moins de les bien recevoir quand ils viennent. Mais les sujets naturels doivent être de trois espéces: des laboureurs; des valets, & des ouvriers; c'est-à-dire, de ceux qui se servent de leurs bras & de leurs forces, comme forgerons, maçons, charpentiers, &c. sans compter les soldats. Sur-tout rien ne contribue davantage à la grandeur d'une Nation, que lorsqu'elle est portée aux armes par son inclination; qu'elle les regarde comme son plus grand

grand honneur ; qu'elle en fait ſa principale occupation, & ſa premiére étude. Car ce que nous avons dit juſqu'à préſent, ſert ſeulement à rendre une Nation capable de faire la guerre ; mais à quoi ſert la capacité & le pouvoir, ſans l'inclination & l'action ? Les Romains prétendoient que Romulus après ſa mort leur avoit envoié cet oracle & cette inſtruction : *Qu'ils s'appliquaſſent aux armes ſur toutes choſes, s'ils vouloient parvenir à l'Empire du monde.* Toute la conſtitution du Gouvernement de Sparte tendoit auſſi à ce point ; *que ſes Citoyens devinſſent guerriers*, mais avec une intention plus ſage que bien digerée. Celui des Perſes & des Macédoniens viſoit encore pendant quelque tems à ce but. Les Gaulois, les Allemands, les Scythes, les Saxons, les

Normands, & quelques autres, ont eû durant long-tems la même intention; & les Turcs la témoignent encore aujourd'hui, quoiqu'ils soient fort déchûs. Mais dans la Chrétienté, les Espagnols paroissent les seuls qui y pensent. Il est évident que chacun profite dans la chose à laquelle il s'applique le plus; & c'est assez d'avoir fait remarquer que toute Nation qui ne s'adonne pas aux armes, doit attendre que la grandeur vienne s'offrir; & qu'il est sûr au contraire que les Nations qui s'y attachent avec constance, font de très-grands progrès, comme on peut le voir par l'exemple des Romains & des Turcs; & ceux même qui ne se sont adonnés à la guerre que pendant un siécle, sont parvenus à une grandeur qui les a soutenus long-

tems, après avoir négligé l'exercice des armes. Il eſt donc néceſſaire, ſuivant ces préceptes, qu'un Etat ait des Loix & des coûtumes qui puiſſent fournir communement de juſtes occaſions (ou pour le moins des prétextes plauſibles) de faire la guerre. Car les hommes ont naturellement de la vénération pour la juſtice, & n'entreprennent pas volontiers la guerre qui entraîne après elle un ſi grand nombre de maux, excepté qu'elle ne ſoit fondée ſur un bon, ou du moins ſur un ſpécieux prétexte. Les Turcs en ont toûjours un quand ils veulent s'en ſervir, qui eſt la propagation de leur foi; & quoique la République Romaine accordât de grands honneurs aux Généraux, qui par leurs victoires donnoient plus d'étendue à ſon Empire, cepen-

dant elle n'a jamais (du moins en apparence) entrepris une guerre dans le seul dessein de s'agrandir. Il faut donc qu'une Nation qui songe à l'Empire soit fort alerte sur les différends qui naîtront à l'égard de ses limites, de son commerce, ou du traitement de ses Ambassadeurs, & qu'elle ne temporise point quand on la provoque: il faut aussi qu'elle soit promte à envoier du secours à ses alliés. C'est ainsi que les Romains en ont toûjours usé, si un de leurs Alliés étoit attaqué, & qu'il eût aussi une ligue défensive avec d'autres Nations; s'il demandoit du secours, les Romains vouloient toûjours être les premiers à lui en envoier, ne se laissant jamais prévenir dans l'honneur du bienfait.

A l'égard des guerres qui se faisoient anciennement en fa-

veur de la conformité des Gouvernemens, & par une correſpondance tacite, je ne vois pas ſur quels droits elles étoient fondées, comme celle des Romains, pour la liberté de la Gréce; & celle des Lacedémoniens & des Athéniens, pour établir, ou pour détruire les Démocraties & les Oligarchies. Telles ſont encore celles que font les Princes ou les Républiques pour délivrer de la tirannie les ſujets d'autrui. Mais il ſuffit à cet égard d'avertir qu'une Nation ne doit pas aſpirer à la grandeur, ſi elle ne ſe réveille ſur toutes les occaſions de s'armer qui pourront s'offrir.

Nul corps, ſoit naturel ou politique, ne peut ſe conſerver en ſanté ſans exercice. Une guerre juſte & honorable eſt pour un Roiaume, ou pour un

Etat l'exercice le plus salutaire. Une guerre civile est semblable à la chaleur de la fiévre; mais une guerre étrangére peut se comparer à la chaleur causée par l'exercice, qui conserve le corps en santé. Une longue paix amollit les courages, & corrompt les mœurs. Il est avantageux, je ne dis pas pour la commodité, mais pour la grandeur d'un Etat, qu'il soit presque toûjours en armes; & quoiqu'il en coûte beaucoup pour avoir perpétuellement une armée sur pied, c'est cependant ce qui rend un Prince ou un Etat l'arbitre de ses voisins, ou qui le met pour le moins en une grande estime; & l'Espagne en est une preuve, elle a toûjours eû depuis six vingts ans une armée entretenue d'un côté, ou d'un autre.

Celui qui se rend maître sur

mer, va à la Monarchie universelle par le plus court chemin. Cicéron écrivant à Atticus lui mande au ſujet des préparatifs de Pompée contre Céſar : *Conſilium Pompei planè Themiſtocleum eſt, putat enim qui mari potitur eum rerum potiri.* Et ſans doute Pompée auroit à la fin laſſé Céſar, ſi par une confiance trop vaine il n'eût pas changé ſon premier plan.

Nous voions les grands effets des batailles navales par celle d'Actium qui décida de l'Empire du monde, & par celle de Lépante qui a arrêté les progrès des Turcs. Il arrive ſouvent qu'un combat naval met fin à une guerre ; mais c'eſt quand les puiſſances ennemies veullent remettre à une bataille la déciſion de leur querelle. Car il eſt certain que celui qui eſt le maître de la mer, joüit d'une

grande liberté, & qu'il met à la guerre les bornes qu'il lui plaît; au lieu que par terre, celui même qui est supérieur, a cependant quelquefois beaucoup de difficultés à surmonter pour en venir à une affaire décisive. La puissance navale de la Grande-Bretagne est aujourd'hui d'une extrême importance pour elle, non seulement parce que le plus grand nombre des Etats de l'Europe sont presque environnés de la mer, ou du moins qu'elle les touche de quelque côté; mais aussi parce que les trésors des Indes paroissent un accessoire à l'Empire de la mer. Il semble que les guerres d'à présent soient faites dans l'obscurité, en comparaison de toute cette gloire ancienne, & de tout cet honneur qui réjaillissoit autrefois sur les gens de guerre. Nous n'a-

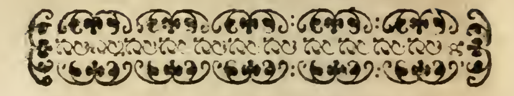
vons

vons pour exciter le courage que quelques ordres militaires, & qu'on a encore rendus communs à la robe & à l'épée ; quelques marques ſur les armes, & quelques hôpitaux pour les ſoldats hors d'état de ſervir par leur âge ou par leurs bleſſures. Mais anciennement les trophées dreſſés ſur les champs de bataille, les oraiſons funébres à la loüange de ceux qui avoient été tués, & les tombeaux magnifiques qu'on leur élevoit, les couronnes civiques & murales, le nom d'Empereur que les plus grands Rois ont pris dans la ſuite, les célébres triomphes des Généraux victorieux, les grandes libéralités que l'on faiſoit aux armées avant que de les congédier; toutes ces choſes, dis-je, étoient ſi grandes, en ſi grand nombre, & ſi brillantes, qu'elles ſuffi-

soient pour donner du courage & porter à la guerre les cœurs les plus timides. Mais sur-tout la coûtume des triomphes chez les Romains, n'étoit point un vain spectacle, mais un établissement noble & prudent, qui renfermoit en lui ces trois points essentiels : la gloire & l'honneur des Généraux, l'augmentation du trésor public, & des gratifications pour les soldats. Mais peut-être que cet honneur éclatant du triomphe ne convient pas dans les Etat Monarchiques, si ce n'est en la personne des Rois ou de leurs fils. C'est ainsi que les Romains en userent dans le tems des Empereurs qui se réservoient & à leurs fils l'honneur du triomphe pour les guerres qu'ils avoient achevées en personne, & n'accordoient aux Généraux que la robe, & quel-

ques autres marques de triomphe.

Pour finir ce discours, personne (comme l'Ecriture-sainte le dit) ne peut ajoûter par ses soins une coudée à sa stature; mais dans la fabrique des Roiaumes & des Etats, il est au pouvoir des Princes & de ceux qui gouvernent, d'augmenter & d'étendre leur Empire. Car en introduisant avec prudence des Loix & des Coûtumes semblables ou peu différentes de celles que nous avons proposées ici, il est sûr qu'ils jetteront sur leur postérité une semence de grandeur. Mais ordinairement les Princes ne pensent pas à ces choses, & laissent à la fortune d'en décider.



DES TROUBLES, ET DES SEDITIONS.

IL faut que ceux qui ont en main le timon du Gouvernement sçachent prévoir les tempêtes d'Etat : elles sont ordinairement plus à craindre, lorsque les choses approchent de l'égalité, comme les tempêtes naturelles sont plus fréquentes vers les Equinoxes, & de même encore qu'il y a quelquefois des coups de vent creux, & que la mer s'enfle secretement ; quelquefois aussi l'Etat s'émeut & se trouble sans qu'on en connoisse la cause.

.... *Ille etiam cæcos instare tumultus*

Sæpè monet fraudes, & opertà
tumescere bella.

Les libelles, les discours licentieux contre l'Etat, quand ils sont fréquens & publics, des bruits desavantageux contre ceux qui gouvernent répandus de tous côtés & bien reçus, sont les présages des troubles. Virgile appelle la rénommée la sœur des Géants.

Illa terra parens ira irritata
Deorum
Extremam ut perhibent Cæo
Enceladoque sororem, &c.

Comme si elle étoit un reste de ces anciennes rebellions que les Poëtes ont chantées. Il est sûr du moins qu'elle annonce, & qu'elle précede ordinairement toutes les séditions. Il

remarque aussi avec raison que les bruits séditieux & les séditions ne différent ensemble que comme frere & fœur, mâle & femelle. S'il arrive sur-tout que les actions les plus loüables qui mériteroient l'applaudissement du peuple, & qui devroient gagner son affection soient calomniées & interprétées en mal, c'est une preuve certaine que les esprits sont pleins de venin & d'envie, comme dit Tacite: *Conflata magna invidia, seu benè, seu malè gesta premunt.* Mais quoique la rénommée pronostique les troubles, ce n'est pas à dire qu'en lui imposant silence, on soit sûr de les étouffer : souvent même le mépris qu'on montre pour les bruits qu'elle répand, les fait évanoüir ; & le soin qu'on se donne pour les appaiser, fait qu'ils durent davantage.

On doit auſſi avoir pour ſuſpecte cette obéiſſance, dont parle Tacite : *Erant in officio, ſed tamen qui mallent mandata imperantium interpretari quàm exequi.* Les contrariétés, les excuſes, les échapatoires aux ordres que donne le Gouvernement, eſt une maniére de ſécoüer le joug & un eſſai de déſobéiſſance ; ſur-tout ſi ceux qui donnent les ordres parlent avec timidité, & ceux qui les reçoivent avec audace.

Il eſt certain auſſi (comme Machiavel le remarque) que lorſque les Princes qui doivent être les Peres communs, ſe joignent à une faction, l'Etat eſt en danger de périr ; de même qu'un batteau qu'on auroit trop chargé d'un côté. L'exemple ſur ce ſujet d'Henri III. Roi de France eſt très-notable ; il ſe joignit au com-

mencement à la Ligue pour entretenir les Proteſtans, & bientôt après la mêmeLigue ſe tourna contre lui. Quand l'autorité du Prince devient un acceſſoire à une autre cauſe, & qu'une obligation plus forte que le lien du Gouvernement occupe cette place, c'eſt le premier pas de la décadence du Souverain. Quand auſſi les diſcordes, les querelles, & les factions éclatent ouvertement, c'eſt une marque que le reſpect pour le Gouvernement eſt entiérement perdu. Les mouvemens des Grands doivent être comme celui des Planettes qui ſe tournent avec rapidité par l'impulſion du premier mobile, & doucement de leur propre mouvement. Il s'enſuit donc que ſi les Grands agiſſent de leur chef avec violence, &, comme dit Tacite, *liberius*

quàm ut imperantium meminiſſent, c'eſt une marque infaillible qu'ils ne ſont point dans leur ſphere naturelle. Dieu a ceint les Rois de la ceinture de la vénération, qu'il ménace quelquefois de rompre : *Solvam angula Regum*. Si l'un des quatre piliers du Gouvernement eſt ébranlé, c'eſt-à-dire, la Religion, la Juſtice, le Conſeil, ou le Tréſor, on doit bien prier pour le calme. Mais laiſſons pour le préſent ces pronoſtiques des troubles, ſur leſquels nous ajoûterons encore quelques éclairciſſemens dans la ſuite, & parlons de la matiére qui forme la ſédition, de leurs cauſes, de leurs motifs, & enfin des remédes qu'on peut y apporter.

La matiére des ſéditions mérite d'être conſidérée ; car le moien le plus sûr de prévenir le mal (ſi le tems le permet) c'eſt

d'enlever cette matiére. Quand les matiéres combustibles sont préparées, il est difficile de prévoir de quel côté viendra l'étincelle qui doit y mettre le feu.

Il y a deux matiéres différentes de séditions; une indigence excessive & un grand mécontentement. Chaque fortune ruinée est une voix pour le trouble. Lucain représente bien quel étoit l'état de Rome avant la guerre civile.

Hinc usura vorax, rapidumque in tempore fœnus;
Hinc concussa fides, & multis utile bellum.

Ce *multis utile bellum* est une marque certaine qu'un Etat est disposé au trouble, & à la sédition; si l'indigence des Grands se joint à la misére du peuple, le danger est éminent. Les rébellions qui viennent du ven-

tre, ſont les pires de toutes. Le mécontentement du peuple dans le corps politique eſt ſemblable à l'humeur bilieuſe dans le corps naturel qui s'échauffe & s'enflamme aiſément. Mais le Prince ne doit pas méſurer le danger par la juſtice, ou l'injuſtice de la cauſe qui irrite le peuple; ce ſeroit l'eſtimer trop raiſonnable, lui qui ne connoît pas ſon propre bien, & qui s'y oppoſe ſouvent: il ne doit pas auſſi s'arrêter à la grandeur ou à la petiteſſe de la cauſe qui produit le mécontentement. Car les mécontentemens les plus dangereux ſont ceux où l'on craint plus, qu'on ne reſſent; *dolendi modus timendi non idem*: outre que dans les grandes oppreſſions, ce qui irrite la patience, affoiblit le courage. Mais ce qui augmente la crainte, peut produire un effet tout dif-

férent. On ne doit point aussi mépriser les mécontentemens, parce qu'ils ont subsisté long-tems sans éclater. Si toutes les vapeurs ne produisent pas un grand orage, & qu'elles paroissent quelquefois se dissiper, il est sûr cependant qu'elles tomberont en quelque endroit; & suivant le proverbe Espagnol, *à la fin un rien rompra la corde.*

Les causes des séditions sont, des innovations dans la religion, les taxes, les changemens des Loix & des Coûtumes, le violement des priviléges, une oppression universelle, l'élevation de gens indignes, les Etrangers, les famines, les soldats congédiés, les factions jettées dans le désespoir, & tout ce qui en offençant unit en même tems.

A l'égard des remédes, on peut donner en général quel-

ques préſervatifs dont nous parlerons ; mais le vrai reméde doit être proportionné au mal particulier : & c'eſt plûtôt au conſeil, qu'au précepte, d'en ordonner la compoſition.

Le premier reméde, ou plûtôt la premiere précaution qu'on doit prendre, c'eſt d'ôter, s'il eſt poſſible, cette cauſe principale des ſéditions (dont nous avons parlé), qui eſt l'indigence & la pauvreté. Les meilleurs moiens pour cela ſont de faciliter, & de bien établir le commerce, d'encourager les manufactures, de ne pas ſouffrir de fainéantiſe, de réprimer le luxe par les Loix ſomptuaires, de faire valoir les terres en les cultivant avec grand ſoin, d'établir des prix ſur les marchandiſes, de modérer les taxes & les impôts, &c. Il faut avoir auſſi la précaution que le

nombre des habitans, sur-tout en tems de paix, ne soit pas trop grand par proportion au produit du pays qui les doit nourrir, & ce n'est pas seulement au nombre qu'il faut regarder; car un petit nombre d'hommes qui dépense beaucoup & qui gagne peu, épuise plus un Etat qu'un plus grand nombre qui dépensent beaucoup moins & qui gagnent davantage.

Multiplier trop la Noblesse en comparaison du peuple, appauvrit bien-tôt un Etat; de même qu'un clergé nombreux qui dépense le revenu sans cultiver le fonds. C'est aussi un défaut lorsqu'il y a dans un Etat plus de gens qui s'appliquent aux sciences, qu'il n'y a de places à leur donner. Il faut encore se souvenir que l'augmentation des richesses

d'un Etat vient des Etrangers, parce que ce que l'un gagne, les autres le perdent. Il n'y a que trois choſes par le moien deſquelles une Nation tire de l'argent d'une autre Nation ; le produit du pays, celui des manufactures, & les voitures. Si ces trois choſes vont bien, les richeſſes viennent vîte. Il arrivera ſouvent que *materiam ſuperabit opus* ; c'eſt-à-dire, que la main de l'ouvrier & le tranſport vaudront plus que la matiére, & enrichiront davantage un Etat, comme on le voit dans les Pays-Bas, qui ont de ces ſortes de mines, qui ſans être ſous terre, ſont les plus riches du monde. Sur-tout il faut que le Gouvernement prenne ſoin que le tréſor ne tombe pas entre les mains de peu de perſonnes, ſans quoi l'Etat peut périr par la faim en

possédant beaucoup de richesses. L'argent est semblable au fumier qui ne fait aucun bien, s'il n'est dispersé sur la terre. On parvient à ce qui est nécessaire à cet égard, en supprimant ou du moins en bridant le dévorant commerce de l'usure, celui des monopoles, & en ne permettant pas qu'on mette en pâturage un trop grand nombre de terres.

A l'égard des moiens d'appaiser les mécontentemens, ou du moins de diminuer les dangers qui en naissent, chaque Etat, comme nous sçavons, est composé de deux sortes de gens; la Noblesse, & le peuple. Le mécontentement de chacun des deux en particulier, n'est pas fort dangereux; car le mouvement du peuple sans l'instigation de la Noblesse, est lent; & la Noblesse est foible, si le peuple

peuple ne se trouve pas disposé aux troubles. Le plus grand danger, c'est quand la Noblesse attend seulement pour se déclarer, que le peuple fasse éclater son mécontentement. Les Poëtes feignent que les habitans du ciel aiant conjuré contre Jupiter, & résolu de le lier, appellerent Briarée à leur aide par le conseil de Minerve. C'est sans doute une emblême pour faire concevoir aux Rois, combien il est utile pour eux de gagner la bonne volonté du peuple, & que toute leur sûreté en dépend. Il est bon de permettre à la douleur & au mécontentement de s'exhaler un peu, pourvû que ce soit sans insolence & sans audace. Quand on fait rentrer les humeurs, & que la playe saigne en dedans, il en sort des ulcéres & des apostumes très-dan-

gereuses. La ressource d'Epimethée conviendroit fort à Promethée ; il n'y a point de meilleur remède pour prévenir le désespoir. Quand Epimethée eut ouvert la boëte de Pandore, & que tous les maux furent sortis, il la ferma à la fin, & garda l'espérance dans le fond. Quand on sçait nourrir adroitement l'esperance dans les hommes, & les mener d'une espérance à l'autre, c'est le meilleur antidote contre le venin du mécontentement. Il n'y a point de plus sûre marque de la prudence d'un Gouvernement, que lorsqu'il sçait retenir les hommes par l'espérance, & quand dans l'impossibilité de les satisfaire, il ménage cependant les choses, de maniére que le mal ne paroisse pas si pressant qu'il ne leur reste encore une lueur d'espérance. Non seulement

les particuliers, mais même les factions s'en laissent flatter, ou du moins elles veulent souvent pour leur gloire braver des dangers qu'elles ne croient pas bien certains.

Une excellente précaution & très-connue contre le danger du mécontentement, c'est d'éviter avec soin qu'un peuple révolté n'ait point de chef convenable ; j'appelle un chef convenable, celui qui a de la naissance & de la réputation, qui est agréable aux mécontens, & qui est regardé lui-même comme mécontent. Un tel homme doit être gagné sûrement & solidement par le Gouvernement, ou du moins il doit faire en sorte que quelqu'autre de même parti, s'oppose à lui, partage sa réputation, & l'affection du peuple. Ce n'est point encore un reméde à mé-

priser, que de semer des divisions, ou du moins faire naître des défiances parmi les ennemis du Gouvernement, qui est en grand danger, si les bien-intentionnés sont en discorde, & qu'il y ait beaucoup d'union entre les mécontens.

J'ai remarqué que des bons mots & des réparties vives de la part des Princes, ont été souvent des étincelles de sédition. César se fit grand tort par ce mot qu'il laissa échapper inconsidérement : *Sylla nescivit litteras, dictare non potuit.* Quand il fut le maître à Rome, on n'espéra plus qu'il se démît de la Dictature. Galba se perdit pour avoir dit, *legi à se militem, non emi* ; car par-là les soldats n'espérerent plus de faire paier leurs suffrages. Probus de même pour avoir dit : *Si vixero, non opus erit amplius Romano Im-*

perio militibus ; ce qui mit les ſoldats au déſeſpoir. Il y a encore de pareils exemples. Les Princes doivent bien prendre garde à ce qu'ils diſent dans ces tems délicats & difficiles, ſurtout à l'égard de ces mots qui échappent par vivacité, & qui partent ordinairement du cœur. Les longs diſcours ne font pas tant d'impreſſion, & ſont moins remarqués. Finalement les Princes doivent toûjours avoir auprès d'eux quelques perſonnes d'un courage diſtingué & d'une grande expérience à la guerre, pour réprimer les ſéditions dans leurs commencemens ; ſans quoi il y a ordinairement dans les Cours beaucoup de confuſion & d'épouvante qui mettent l'Etat en danger. Tacite dit : *Atque is animorum habitus fuit, ut peſſimum facinus auderent pauci,*

plures vellent, omnes paterentur. Mais on doit être assuré de la fidélité & de la probité des Généraux. Ils ne doivent être ni fâcheux ni trop populaires; & il est nécessaire aussi qu'ils vivent en bonne intelligence avec les autres Grands, autrement le reméde seroit pire que le mal.





DES

FACTIONS,

ET DES

PARTIS.

PLusieurs politiques sont d'un sentiment que je ne sçaurois approuver. Ils pensent qu'un Prince dans le Gouvernement de son Etat, ou un Grand dans la conduite de ses actions, doit ménager par préference la faction ou le parti le plus puissant. Il me semble au contraire qu'une prudence plus rafinée demande qu'on s'attache à disposer des choses qui sont générales, & sur lesquelles les différens partis s'accordent, ou à traiter avec les factieux, & les

gagner chacun en particulier; je ne dis point cependant qu'il ne soit pas avantageux en général de s'attirer la considération des factions & des partis.

Lorsque les personnes sans-fortune veulent s'élever, elles doivent s'attacher à un parti; mais les Grands & ceux qui ont déja du pouvoir, feront plus sagement de se tenir neutres. Ceux qui ne cherchent que leurs avantages particuliers, se font, pour ainsi dire, un chemin à travers les factions, en s'attachant à l'une avec la précaution de ne se point rendre odieux à l'autre.

La faction la plus foible s'unit ordinairement d'une maniére plus ferme & plus constante; & on peut remarquer qu'un petit nombre résolu & opiniâtre, l'emporte assez souvent sur un grand nombre plus modéré. Quand

Quand une des factions eſt éteinte, l'autre ſe diviſe en deux factions nouvelles, comme celle de Luculle, & des principaux du Sénat, qui ſe ſoutint quelque tems avec aſſez de vigueur, contre celle de Pompée & de Céſar. Mais lorſque l'autorité du Sénat & des Grands fut tombée, la faction deCéſar & de Pompée ſe diviſa. Il en fut de même de la faction d'Antoine & d'Auguſte, contre Brutus & Caſſius; Auguſte & Antoine rompirent enſemble auſſi-tôt que la faction contraire fut abattue. Ce ſont des exemples de factions qui ont fait une guerre ouverte; mais il en eſt de même de toutes les factions.

Celui qui eſt le ſecond dans un parti, devient quelquefois le premier, quand le parti ſe diviſe. Quelquefois auſſi il perd entiérement ſon crédit. Car, ſi

sa force vient de l'opposition, comme il arrive souvent, & que cette opposition manque, il n'est plus d'aucune utilité.

On voit des gens qui changent de parti, quand ils sont une fois en place, croiant peut-être être assurés du premier, & qu'il est à propos de faire de nouveaux amis. Il arrive aussi assez souvent qu'un traître avance ses affaires, parce que si l'équilibre entre les deux se trouve égal pendant un tems, celui qui passe de l'un à l'autre fait pancher la balance, & donne un avantage considérable, dont on lui a toute l'obligation.

Une conduite modeste & mésurée entre deux factions ennemies, n'est pas toûjours un effet de modération; souvent c'est un dessein artificieux de tirer avantage des deux partis

pour ſon intérêt particulier. Lorſqu'en Italie le public nomme le Pape ſiégeant *Padre commune*, c'eſt une marque, qu'on le ſoupçonne d'être occupé, preférablement à tout, de la grandeur de ſa famille.

Les Rois doivent bien ſe garder de ſe joindre à aucune des factions de leurs ſujets; elles ſont toûjours pernicieuſes aux Monarchies; elles introduiſent des obligations plus fortes que l'obéïſſance dûe à la ſouveraineté, & rendent le Souverain *tanquam unum ex nobis*, comme on a vû du tems de la ligue de France. C'eſt une marque de foibleſſe dans le Prince, lorſque les factions deviennent trop puiſſantes, & qu'elles font trop d'éclat, & rien n'eſt plus préjudiciable à ſes affaires & à ſon autorité.

Le mouvement des factions

& des partis dans un Etat Monarchique, doivent dépendre du Prince; il doit en être le premier mobile, c'est-à-dire, que leur mouvement doit ressembler à celui des globes inférieurs (ainsi que s'expriment les Astronomes) qui ont leur mouvement propre; mais qui obéissent, & qui sont déterminés par le premier mobile.



DES COLONIES.

LES Colonies ſont les plus héroïques ouvrages de l'Antiquité. Le monde dans ſa jeuneſſe faiſoit plus d'enfans qu'il n'en fait à préſent qu'il eſt vieux ; car je crois qu'on peut appeller les nouvelles Colonies les enfans des plus anciennes Nations. Il faut prendre garde quand on envoie des Colonies, de ne pas dépeupler un pays pour en peupler un autre ; ce ſeroit une extirpation, plûtôt qu'une tranſplantation.

Il en eſt d'une Colonie comme d'un bois qu'on plante ; on ne doit pas eſpérer d'en tirer aucun fruit avant vingt ans, & on ne peut en attendre de

grands profits, qu'après un très-long terme. L'avidité du gain précoce a ruiné la plûpart des Colonies dès leur commencement ; cependant on ne doit pas négliger un profit qui vient vîte, lorsque le fonds qui le produit, c'est-à-dire, laColonie, n'en souffre pas.

C'est une chose honteuse & très-mal entendue, de former les Colonies de la lie du peuple, comme des malfaiteurs, des bannis, & des condamnés ; c'est la corrompre & la perdre d'avance : ces gens-là vivent toûjours mal, sont pareſſeux, ne s'emploient à rien d'utile, commettent des crimes, consument les provisions, s'ennuient d'abord, & ne manquent pas d'envoier de fausses rélations dans leur pays, au préjudice de la Colonie. Les gens qu'on doit choisir par préférence, sont,

des Jardiniers, des Laboureurs, des Forgerons, des Charpentiers, des Chasseurs, des Pêcheurs, quelques Apoticaires & Chirurgiens, des Cuisiniers, des Boulangers, des Brasseurs, &c.

Commencez par observer quelles denrées le pays produit naturellement, & sans culture; sçavoir ou des chataignes, ou des pommes, ou des noix, ou des olives, ou des dattes, ou des pommes de Pin, ou des prunes, ou des cerises, ou du miel sauvage, &c. & faites d'abord usage de toutes ces choses. Examinez ensuite ce qu'il peut produire de ce qui se recueille le plus vîte, comme des panets, des oignons, des navets & des raves; du blé de turquie ou mays, des artichaux, &c. Le froment, l'orge, & l'avoine demandent trop de travail dans

les commencemens ; mais on peut semer des féves & des poids qui viennent sans beaucoup de culture, & qui dans le besoin, peuvent tenir lieu de pain & de viande ; le ris a aussi la même qualité & produit beaucoup : sur-tout on doit s'être muni d'une grande provision de biscuit, & de toutes sortes de farine pour nourrir la Colonie, jusqu'à ce qu'elle puisse recueillir du blé dans le pays.

A l'égard des bêtes & des oiseaux, prenez ceux qui sont le moins sujets aux maladies & qui multiplient davantage, comme des cochons, des chévres, des poules, des oyes, des dindons, des pigeons, des lapins, &c. Les provisions doivent être distribuées par ration, & comme dans une ville assiégée.

Il faut que le terrein qu'on emploie au jardinage & au labour soit un bien commun, & qu'on fasse des magasins de ce qu'il produira. On peut cependant en excepter quelques petits morceaux, & en laisser la joüissance à des particuliers pour exercer leur industrie. Examinez aussi les denrées que le pays produit naturellement, pour en faire des transports au profit de la Colonie ; comme l'on a fait à l'égard du tabac à la Virginie. Mais prenez garde, comme je vous l'ai déja dit, de ne pas faire ces entreprises au détriment de la Colonie.

On ne trouve ordinairement que trop de bois ; mais c'est une bonne marchandise, s'il y a des mines de fer, & de l'eau pour les moulins ; & lorsqu'il y a des pins & des sapins, on en tire du godron & de la poix : les

drogues & les bois de senteur rendent beaucoup. Il en est de même du sel, de la soye, & de la soude. Il y a encore plusieurs autres choses; mais ne songez pas trop aux mines, sur-tout dans le commencement: elles coûtent trop, elles sont trompeuses; on est flatté de l'espérance d'un grand profit, & on néglige les autres affaires.

A l'égard du Gouvernement, il est bon qu'il soit entre les mains d'un seul, mais avec un Conseil. Il faut aussi qu'il y ait des Loix militaires avec quelques restrictions; sur-tout on doit tirer cet avantage, en vivant dans le désert, d'avoir sans cesse devant les yeux le culte du Seigneur.

Ne laissez pas le Gouvernement entre les mains d'un trop grand nombre de gens intéressés dans la Colonie, & qu'elle

ſoit plûtôt gouvernée par des Gentilshommes, que par des Marchands; car ceux-ci n'ont d'attention qu'aux gains préſens. Qu'il y ait exemption de toutes taxes, juſqu'à ce que la Colonie ſoit bien accrûe; & que non ſeulement elle ſoit exemte de taxes, mais qu'il lui ſoit auſſi permis (s'il n'y a quelque raiſon contraire très-forte) de tranſporter ſes denrées où bon lui ſemblera.

Ne ſurchargez pas la Colonie de trop d'hommes en les envoiant par groſſes troupes; mais apportez-y des hommes ſuivant qu'elle diminue, ou qu'elle ſe ſoutient, & des proviſions au prorata. Pluſieurs Colonies ſe ſont perdues pour avoir fait leur établiſſement trop près de la mer ou des riviéres. Il eſt bon dans le commencement de ne pas trop s'en éloigner, pour

épargner les transports & d'autres inconveniens ; mais il vaut mieux ensuite bâtir plus en dedans du pays dans une situation saine, que de se placer dans des lieux marécageux, & de mauvais air. Il est aussi très-important que la Colonie ait une bonne provision de sel pour saler les viandes.

Si vous faites votre Colonie dans un pays de Sauvages, il ne suffit pas de les amuser avec des bagatelles ; il faut en user avec eux honnêtement & équitablement, sans négliger cependant de pourvoir à votre sureté : ne gagnez point leur amitié en leur aidant à attaquer leurs ennemis ; mais vous pouvez les proteger & les défendre.

Aiez soin d'envoier souvent quelques-uns desSauvages dans le pays d'où est venue la Colonie, afin de leur faire voir des

hommes policés, qui vivent dans une condition plus heûreuse que la leur, & pour qu'ils puissent en loüer à leur retour la maniére de vivre.

Quand une fois la Colonie est en force, il est à propos d'y envoier des femmes pour peupler, afin de ne pas toûjours dépendre de déhors. Il n'y a rien de plus horrible, que d'abandonner une Colonie déja plantée; outre la honte, c'est la perte infaillible de plusieurs malheureux.



DE L'EXPEDITION
DANS LES AFFAIRES.

UNE diligence affectée est pernicieuse dans les affaires ; on peut la comparer à ce que les Médecins appellent *fausse digestion*, qui remplit l'estomac de crudités & d'humeurs propres à causer des maladies. Ne comptez donc pas par le tems que vous emploiez, mais par le progrès de l'affaire ; car comme la vîtesse de la course ne dépend point de faire de grands pas, ni de lever beaucoup les jambes, mais de courir également & sans relâche : de même l'expédition dans les affaires ne vient point d'embrasser trop de matiéres, mais

de s'appliquer à bien ſuivre celle que l'on a priſe.

Il y a des gens qui ſe piquent d'être des grands travailleurs & fort expéditifs, & qui ne cherchent qu'à avancer. Mais c'eſt une choſe d'épargner du tems en abrégeant la matiére, & une autre en la tronquant. Quand les affaires qui demandent pluſieurs ſéances ſont ménagées de cette maniére, on eſt ordinairement obligé d'y revenir à pluſieurs fois. J'ai connu un homme d'eſprit qui ne manquoit guéres de dire, quand il voioit qu'on ſe preſſoit trop pour finir, *attendez un peu, vous acheverez plus vîte.* D'un autre côté la vraie expédition eſt certainement une choſe très-précieuſe: le tems eſt le prix des affaires, comme l'argent eſt le prix des marchandiſes. Les affaires deviennent cheres, quand l'ex-

pédition n'eſt pas prompte. Les Lacédémoniens & les Eſpagnols ſont remarquables par leur lenteur: *Me venga la muerte de Eſpanna*, alors elle arrivera tard.

Prêtez bien l'oreille à ceux qui vous donnent les premiers avertiſſemens d'une affaire; aidez-les à s'expliquer ſans interrompre le fil de leur diſcours. Celui qu'on empêche de ſuivre l'ordre qu'il s'étoit propoſé, ne va plus que par ſauts & par bonds; & pour ſe donner le tems de rappeller ſes idées, il devient plus long qu'il ne l'eût été, s'il avoit ſuivi ſa route: quelquefois celui qui veut redreſſer eſt plus ennuieux que celui qui s'égare. Les répétitions font perdre du tems; mais on en gagne par la répétition de l'état de la queſtion qui épargne dans une affaire beaucoup d'autres diſcours inutiles. Les

diſcours

discours prolixes sont aussi contraires à l'expédition, qu'une robe longue à la course.

Les discours préliminaires, les digressions, les excuses, les complimens, & ce qui ne regarde enfin que la personne qui parle, fait perdre beaucoup de tems ; & quoique tout cela paroisse un effet de modestie, la vanité y a toute la part. Prenez garde cependant de ne pas trop vous enfoncer d'abord dans l'essentiel de l'affaire, surtout si vous remarquez qu'elle ne soit pas goûtée par les autres. Car pour un esprit préoccupé, il est besoin de préface, comme de fomentation, pour que l'onguent pénétre ; surtout l'ordre, la distribution, & la juste division des parties de l'affaire, est la vie de l'expédition, pourvû que la distribution ne soit pas trop subdivisée.

Celui qui ne divise pas, n'entrera jamais au fond de l'affaire; & celui qui la divise trop, n'en sortira jamais bien. Rien n'épargne plus le tems que de le sçavoir bien prendre; une proposition faite à contre-tems s'en va en fumée.

Il y a trois parties dans les affaires; la préparation, l'examen, & la perfection. L'examen seul doit être l'ouvrage de plusieurs jours, & les deux autres d'un petit nombre.

Mettre par écrit quelques points principaux de l'affaire, contribue ordinairement à l'expédition; car, quand on rejetteroit votre écrit, cette espéce de négative vaut cependant mieux pour en tirer conseil, comme les cendres sont plus génératives que la poussiére.

DU DELAI DANS LES AFFAIRES.

LA fortune eſt ſouvent comme le marché où l'on achete à plus bas prix en attendant un peu ; quelquefois auſſi elle eſt comme les livres de la Sybile : d'abord on peut avoir le tout au même prix qu'elle demande : dans la ſuite pour une partie ; car l'occaſion, ſuivant ce qu'on en dit communément, eſt chauve par derriére, ou ſemblable à une bouteille qui échape des mains, ſi on ne la ſaiſit par le col.

Le ſublime de la prudence conſiſte à connoître l'inſtant où l'on doit commencer.

Les dangers en ſont plus

grands, lorsqu'ils paroissent petits. Ils trompent plus souvent qu'ils ne forcent. Il vaut quelquefois mieux aller à leur rencontre que d'être trop longtems sur ses gardes. Celui qui veille trop, court risque de s'assoupir ; mais celui qui par des précautions prématurées attire, pour ainsi dire, le danger, commet une faute dans l'autre extrémité. Il lui peut arriver, comme à ceux qui se laissant abuser par la lueur de la lune qui donnoit au dos de leurs ennemis & jettoit leur ombre en avant, les faisoit paroître plus près, & qui tirerent leur coup trop-tôt. Il faut bien examiner, comme je l'ai déja dit, si l'affaire est dans sa maturité. Il est bon dans celles qui sont d'une grande importance qu'Argus soit chargé du commencement, & Briarée de la fin. Premiérement

examiner, veiller, & enſuite agir promptement. Le caſque de Pluton qui rend la politique invincible, n'eſt autre choſe que le ſecret dans les deſſeins, & la diligence dans l'exécution; car dans l'exécution, le ſecret n'eſt pas comparable à la dili-gence : quelquefois même la promptitude emporte le ſecret avec ſoi, de même que la bale de mouſquet ſe dérobe aux yeux par ſa vîteſſe.



DE LA NEGOCIATION.

IL vaut mieux généralement négocier de bouche, que par lettres; & plûtôt par personnes tierces, que par soi-même. Les lettres sont bonnes, lorsqu'on veut s'attirer une réponse par écrit, ou quand il peut être utile de garder par devers soi les copies de celles qu'on a écrites pour les représenter en tems & lieu; ou enfin lorsqu'on peut craindre d'être interrompu dans son discours. Au contraire, quand la présence de celui qui négocie imprime du respect, & qu'il traite avec son inférieur, il vaut mieux qu'il parle & qu'il négocie lui-même.

Il eſt bon auſſi que celui qui a envie qu'on liſe dans ſes yeux ce qu'il ne veut pas dire, négocie par lui-même; ou enfin lorſqu'il veut ſe réſerver la liberté de dire & d'interpréter ce qu'il a dit.

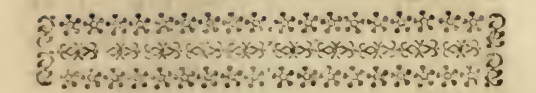
Quand on négocie par un tiers, il vaut mieux choiſir quelqu'un d'un eſprit ſimple, qui exécutera vraiſemblablement les ordres qu'il aura reçus, & qui rendra fidélement la converſation, que de ſe ſervir de perſonnes adroites à s'attirer l'honneur, ou le profit par les affaires des autres; & qui dans leurs réponſes, ajoûteront pour ſe faire valoir, ce qu'ils jugeront qui pourra plaire davantage. Prenez auſſi par préference ceux qui ſouhaitent l'affaire pour laquelle ils ſont emploiés; cela aiguiſe l'induſtrie. Cherchez encore avec ſoin ceux de

quile caractére convient le plus pour l'affaire dont vous les voulez charger, comme un audacieux pour faire des plaintes & des reproches, un homme doux pour persuader, un homme fin pour découvrir & observer, un homme fantasque, entier, & point trop poli pour une affaire qui a quelque chose de déraisonnable & d'injuste. Emploiez par préference ceux qui ont déja réussi dans vos affaires ; ils auront plus de confiance, & feront tout leur possible pour soutenir l'opinion déja établie de leur capacité. Il vaut mieux sonder de loin celui à qui vous avez à faire, que d'entrer en matiére tout d'un coup, à moins que vous n'aiez dessein de le surprendre par quelque question courte & imprévue. Il vaut mieux aussi négocier avec ceux qui désirent & qui cher-

chent

chent quelque chose, qu'avec ceux qui sont contens de leur fortune. Dans un traité où les demandes sont réciproques, celui qui obtient le premier ce qu'il a souhaité, a quinze sur la partie. Mais il ne peut raisonnablement exiger cette grace, si la nature de l'affaire ne le demande elle-même, ou s'il n'a pas l'adresse de faire voir à celui avec lequel il traite, qu'il pourroit à son tour avoir besoin de lui dans d'autres occasions; ou enfin s'il n'est regardé comme un homme d'une bonne foi, & d'une intégrité parfaite. Le but de toutes les négociations est, de découvrir ou d'obtenir quelque chose. Les hommes se découvrent ou par confiance, ou par colére, ou par surprise, ou par nécessité; c'est-à-dire, lorsqu'on met quelqu'un dans l'impossibilité de

trouver des faux-fuians, ni d'aller à ses fins sans se laisser voir à découvert. Pour gagner un homme, il faut connoître son naturel & ses maniéres; pour le persuader, il faut sçavoir la fin où il bute; & pour lui faire peur, il faut connoître ses foiblesses, & ses désavantages: ou enfin il faut gagner les personnes qui ont le plus de pouvoir sur l'esprit de celui à qui vous avez à faire, afin de le gouverner par cette voie. Lorsqu'on négocie avec des gens artificieux, il est important de considérer leurs desseins, pour interpréter leurs paroles. Il est bon aussi de ne leur dire que peu de chose, & ce à quoi ils s'attendent le moins. Mais on ne doit pas penser dans les négociations difficiles, qu'il soit possible de semer & de recueillir aussi-tôt. Car il faut préparer les affaires, & qu'elles mûrissent par dégrés.



DE L'AUDACE.

CECI eſt une propoſition ſcolaſtique & de petite conſéquence ; mais ſi on l'examine d'un certain côté, elle peut mériter la conſidération d'un homme ſage. On demandoit à Demoſthéne, quelle étoit la partie principale d'un Orateur ? Il répondit : *L'action.* Quelle eſt la ſeconde ? *L'action.* Quelle eſt la troiſiéme ? *L'action.* Perſonne n'a mieux connu que lui le pouvoir de cette faculté ; cependant il n'avoit pas naturellement ce qu'il trouvoit ſi néceſſaire dans un Orateur. Il eſt étonnant qu'une partie ſuperficielle, & qui ſembleroit plûtôt la vertu d'un comédien,

soit cependant placée au-dessus de l'invention, de l'éloquence, & des autres qualités qui paroissent bien plus nobles, & que la seule action soit comme le tout dans un Orateur. Cela vient de ce qu'il y a dans les hommes beaucoup plus de folie que de sagesse; & par conséquent les facultés qui touchent leur folie, sont bien plus propres à faire impression sur eux. Il en est de l'audace dans les affaires, comme de l'action dans le discours. Quelle est la premiére chose nécessaire dans les affaires? L'audace. La seconde? L'audace, & de même la troisiéme. L'audace vient cependant de l'ignorance & du petit génie, mais elle entraîne ceux qui ont peu de jugement ou peu de courage, qui sont toûjours le plus grand nombre; & même fort souvent elle gagne

les plus ſages, ſur-tout dans le tems où ils ſont encore en doute. C'eſt pour cela que dans les Etats populaires nous lui voions quelquefois faire des miracles. Mais elle a ordinairement moins de crédit ſur un Sénat ou ſur un Prince.

Un audacieux brille toûjours plus dans le commencement des affaires, que dans la ſuite; car il lui arrive ſouvent de ne pas tenir ſa promeſſe. Comme il y a des Charlatans pour le corps naturel, il y en a de même pour le corps politique; des gens entreprenans qui par hazard ont réuſſi deux ou trois fois, mais qui manquant de fonds, demeurent en chemin à la fin. Vous verrez ſouvent un audacieux faire le miracle de Mahomet. Il avoit promis & perſuadé au peuple qu'il alloit obliger une montagne de venir

à lui ; il devoit prier sur cette montagne pour ceux qui garderoient fidélement sa loi. Le peuple assemblé, Mahomet appelle la montagne ; mais voiant qu'elle restoit au même lieu, sans se montrer embarrassé en aucune façon : *Puisque la montagne*, dit il, *ne veut pas venir à Mahomet*, *Mahomet ira à la montagne.* Les gens de cette espéce, lorsqu'ils manquent vilainement à ce qu'ils ont promis, s'ils possédent l'audace dans toute son étendue, ne se troublent point du mauvais succès de leur avanture, & vont toûjours leur train ordinaire. Les hommes de jugement se mocquent des audacieux, qui ont même à l'égard de tout le monde quelque chose de ridicule ; car l'absurdité est un juste sujet de mocquerie, l'audace sans doute n'en est point

exemte. Sur-tout rien n'est plus propre à faire rire qu'un audacieux déconcerté. L'effet ordinaire de l'embarras, est d'agiter les esprits, mais pour un audacieux, il reste immobile, interdit, comme un joüeur d'échets, qu'on a fait échec & mat au milieu de ses piéces. Mais ceci convient davantage à la satire, qu'à des réfléxions sérieuses. Il faut considérer que l'audace est aveugle ; qu'elle ne voit point les dangers, ni les inconveniens. C'est pout cela qu'un audacieux peut être bon en second ; mais jamais pour les premiéres places. Il est bon de voir les dangers pendant qu'on délibére, & de ne les point voir dans l'exécution, à moins qu'ils ne soient très-éminens.



DES NOUVEAUTE'S.

LES nouveautés que le tems fait éclore, ressemblent aux animaux qui ne sont pas encore bien formés à leur naissance. Cependant comme les premiers qui introduisent des honneurs dans leurs familles sont presque toûjours plus illustres que leurs successeurs, de même aussi tous les bons commencemens ne se soutiennent pas dans la suite. Car, dans la nature humaine, le mal devient plus considérable par la continuation; mais le bien, comme une chose surnaturelle, est plus puissant dans son commencement.

Toute médecine eſt une nouveauté. Celui qui ne veut pas de nouveaux remédes, doit s'attendre à de nouveaux maux. Le tems eſt le grand innovateur; mais ſi le tems par ſa courſe empire toutes choſes, & que la prudence & l'induſtrie n'apportent pas des remédes, quelle fin le mal aura-t'il?

Ce qui eſt établi par coûtume, ſans être trop bon, peut cependant convenir; parce que le tems & les choſes qui ont marché long-tems enſemble, ont contracté, pour ainſi dire, une alliance: au lieu que les nouveautés, quoique bonnes & utiles, ne quadrent pas ſi bien, & ſont incommodes par la non-conformité. Elles reſſemblent aux Etrangers qui ſont plus admirés & moins aimés. Tout ceci ſeroit ſans replique, ſi le tems s'arrêtoit; mais il marche toû-

jours. Son instabilité fait qu'une coûtume fixe est aussi propre à troubler, qu'une nouveauté ; & souvent le siécle présent trouve ridicule & méprise les usages du siécle passé.

Il seroit prudent de suivre l'exemple du tems. Il introduit des choses nouvelles ; mais peu à peu & presque insensiblement. Sans cela tout ce qui est nouveau surprend & bouleverse. Celui qui gagne au changement, remercie la fortune & le tems ; mais celui qui y perd, s'en prend à l'Auteur de la nouveauté. Il est bon de ne pas faire de nouvelles expériences pour raccommoder un Etat sans une extrême nécessité & un avantage visible. Il faut aussi prendre garde que ce soit le désir de réformer qui attire le changement, & non pas le désir du changement qui attire la réforme.

Toute nouveauté, si elle n'est pas rejettée, doit du moins être suspecte. L'Ecriture-sainte dit : *Stemus super vias antiquas, atque circumspiciamus quæ sit via bona & recta, & ambulemus in eâ.*

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Eſſais du Chevalier Bâcon*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'Impreſſion. A Paris ce quatorze Août mil ſept cent trente-quatre.

DU RESNEL.

CATALOGUE DES LIVRES

Imprimez, & qui se vendent

A PARIS,

Chez EMERY, Libraire & Imprimeur, Quay des Grands Augustins, à S. Benoît.

Oeuvres de Monsieur l'Abbé FLEURY, *Confesseur du Roy.*

HISTOIRE Ecclésiastique, 34. volumes *in-quarto*, 204. liv.
Tous les Volumes se vendent séparement, 6. liv.
La même Histoire Ecclésiastique, 34. volumes *in-douze*, 102. l.
La même Histoire Ecclésiastique, 34. vol. *in-quarto*, en grand papier.

Discours sur l'Histoire Ecclésiastique, 2. vol. *in-douze*, 4. l. 10. s.

Les mêmes Discours en un volume *in-12.* de petit caractére, 2. l. 10. s.

Catéchisme Historique, contenant en abregé l'Histoire Sainte & la Doctrine Chrétienne, nouvelle Edition, avec trente figures en taille-douce, 2. volumes *in-douze*, 4. l. 10. s.

Le même Catechisme Historique, en un volume *in-douze*, de petit caractére, sans figures, 2. l.

Le même, abregé, *in seize*, 8. s.

Le même, en Latin, *in seize*, 10. s.

Catéchisme des Fêtes & autres solemnitez de l'Eglise, nouvelle Edition, corrigée & beaucoup augmentée, *in seize*, 8. s.

Le même Catéchisme des Fêtes relié avec le Catéchisme Historique, en un volume, *in seize*, 1. l. 5. s.

Les Mœurs des Israëlites, *in-douze*, 2. l.

Les Mœurs des Chrétiens, *in-douze*, 2. l. 5. s.

Les mêmes Mœurs des Israëlites & des Chrétiens, en un volume *in-douze* de petit caractére, 2. l. 10. s.

Institution au Droit Ecclésiastique,

nouvelle Edition, 2. vol. *in-douze*, 4. l.

Traité du choix, & de la méthode des Etudes, *in-douze*, 2. l. 5. ſ.

Oeuvres du R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, *Religieux Bénédictin, Abbé de Senones.*

COMMENTAIRE LITTERAL ſur tous les Livres de l'Ancien & du nouveau Teſtament, vingt-ſix vol. *in-quarto*, 250. liv.

Son Commentaire Litteral ſur tous les Livres de l'Ancien Teſtament, contient,

La Geneſe, un volume, 9. l. 10. ſ.

L'Exode & le Lévitique, un volume, 9. l. 10. ſ.

Les Nombres, & le Deuteronome, un volume, 9. l. 10. ſ.

Joſué, les Juges, & Ruth, un vol. 9. l. 10. ſ.

Les quatre Livres des Rois, 2. vol. 19. l.

Les Paralipoménes, un vol. 9. l. 10. ſ.

Eſdras, Tobie, Judith, & Eſther,

un volume, 9. l. 10. ſ.

Le Livre de Job, un vol. 9. l. 10. ſ.

Les Pſeaumes, 2. vol. 19. l.

Les Proverbes, l'Eccléſiaſte, le Cantique des Cantiques, & la Sageſſe de Salomon, un vol. 9. l. 10. ſ.

L'Eccléſiaſtique, un vol. 9. l. 10. ſ.

Le Prophéte Iſaïe, un vol. 9. l. 10. ſ.

——— Jerémie & Baruch, un vol. 9. l. 10. ſ.

——— Ezéchiel & Daniel, un vol. 9. l. 10. ſ.

Les douze petits Prophêtes, un vol. 9. l. 10. ſ.

Les quatre Livres des Machabées, un volume, 9. l. 10. ſ.

Son Commentaire ſur tous les Livres du Nouveau Teſtament, contient,

L'Evangile de S. Mathieu, un vol. 9. l. 10. ſ.

——— de Saint Marc & de Saint Luc, un vol. 9. l. 10. ſ.

——— de Saint Jean, un vol. 9. l. 10. ſ.

Les Actes des Apôtres, un volume, 9. l. 10. ſ.

Les Epîtres de S. Paul, 2. vol. 19. l.

Les Epîtres Canoniques, l'Apocalypse, & les nouvelles Dissertations, avec les varietez de Leçons des Evangiles, 2. vol. 19. l.

Tous les Volumes in-quarto, *se vendent séparement*, 9. livres 10. s.

Le même Commentaire sur tous les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, en 9. vol. *in-fol.* 250. l.

Le même en grand papier, 400. liv.

Dictionnaire Historique, Critique, Chronologique, Géographique, & Litteral de la Bible, enrichi de plus de trois cent Figures en taille-douce, qui représentent les Antiquitez des Hébreux & des Juifs, leurs Temples, leurs cérémonies, leurs habillemens, quelques vûës des principales Villes de la Terre-Sainte, les ordres de Batailles, les machines de guerre, & les plus fameux Siéges dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte, nouvelle Edition, revûë, corrigée, augmentée, & dans laquelle on a refondu le Supplément, 4. volumes *in-folio*, 200. l.

Le même Dictionnaire en grand papier, 300. l.

Histoire de la Bible & des Juifs, suivant l'ordre des tems, pour servir d'introduction à l'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleury, 2. vol. *in-quarto*, enrichis de vignettes en taille-douce à chaque Livre, de Plans & de Cartes Géographiques de la Terre-Sainte, 30. l.

La même en grand papier, 50. l.

La même Histoire en 7. vol. in-douze, 21. l.

Dissertations qui peuvent servir de Prolegoménes de l'Ecriture-Sainte. avec figures, 3 .vol. *in-quarto*, 33. l.

Les mêmes en grand papier, 55. l.

Commentaire Litteral, Historique & Moral, sur la Regle de S. Benoît, 2. vol. *in-quarto*, 18. l.

Histoire de la Vie & des Miracles de JESUS-CHRIST, par le même Auteur, enrichie de 24. figures en taille-douce, & d'une Carte Géographique de la Terre-Sainte, seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée, *in-douze*, 3. l.

Commentaire Litteral abregé sur les Livres de la Genése, de l'Exode, du Levitique, des Nombres & du Deuteronome, avec la Version

Françoiſe, par le R. Pere Dom Guillemin, Religieux Bénédictin, 3. vol. *in-octavo*, 12. l.

Explication des Textes difficiles de l'Ecriture-Sainte, que tous les Commentateurs juſqu'à préſent n'ont ni entendus, ni bien expliquez, par le R. Pere Dom Jacques Martin, Religieux Bénédictin; Ouvrage enrichi d'antiques gravées en taille douce, 2.vol. *in*-4. 15. l.

Hiſtoire Chronologique de la grande Chancellerie de France, ci-devant compoſée par le Sieur Teſſereau, revûë de nouveau, & conſidérablement augmentée par Meſſieurs les Procureurs-Syndics de la Compagnie des Secretaires du Roi, 2. vol. *in-fol.* 50. l.

Recuëil des Arreſts les plus remarquables, donnez en la Cour de Parlement de Paris, mis au jour par M. Claude Henrys; augmenté de pluſieurs Queſtions trouvées dans les Manuſcrits dudit Sieur Henrys; de pluſieurs Obſervations & Queſtions nouvelles, par M. Bretonnier, nouvelle Edition, revûë & corrigée, & beaucoup augmentée, par M.

Terrasson, Avocat en Parlement, 3. volumes *in-folio*, sous Presse.

Recuëil par ordre alphabetique des principales Questions de Droit, qui se jugent diversement dans les différens Tribunaux du Royaume, avec des Reflexions pour concilier la diversité de la Jurisprudence, & la rendre uniforme dans tous les Tribunaux, par M. Bretonnier, *in*-12. nouvelle Edition, 2. l. 10. s.

Institution au Droit François, par M. Argou, nouvelle Edition, corrigée & augmentée d'une Table des Matieres, 2. vol. *in douze*, 5. l.

De l'Education des Filles, par feu M. de Fenelon Archevêque de Cambray, nouvelle Edition, considérablement augmentée, *in*-12. 2. l.

Le Parfait Maréchal, qui enseigne à connoître la bonté, & les défauts des Chevaux, leurs maladies, & les remedes pour les guérir, &c. par M. de Soleysel, *in quarto*, 8. l.

Apologie de la Morale des Peres de l'Eglise, contre les injustes accusations de Barbeyrac, par le R. P. Dom Remy Ceillier, Religieux Bénédictin, *in-quarto*, 7. l.

Paraphrase sur les Epîtres de S. Paul, par le R. P. Dom Riclot, Religieux Bénédictin, 3. volumes *in-douze*, 7. l. 10. s.

Les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, avec les Portraits gravez en taille-douce, traduites en François, avec des Remarques Historiques & Critiques par feu M. Dacier; nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée de plusieurs Notes, & d'un Tome Neuviéme, qui comprend, outre la Vie d'Annibal composée par le même M. Dacier, & trouvée après sa mort, plusieurs autres vies d'Hommes Illustres omises par Plutarque, qui ont été traduites de l'Anglois de Thomas Rowe, par M. l'Abbé Belenger, avec des Portraits gravez par M. Audran, 9. vol. *in-quarto*, 80. l.

Le même en grand papier, 110. l.

Le Tome Neuviéme se vend séparement, en petit papier, 10. l.

Et en grand papier, 18. l.

Les mêmes Vies des Hommes Illustres de Plutarque, imprimées en Hollande avec les Portraits gravez en taille-douce, en dix vol. *in-douze*, 45. l.

Le Tome Dixiéme in-douze *se vend séparement*, 5. l.

Essais du Chevalier Bâcon, Chancelier d'Angleterre, sur divers Sujets de Politique & de Morale, *in-douze*, 2. l. 5. s.

La Vie des Riches & des Pauvres, par M. de Villethiery, un volume *in-douze*, 2. l. 10. s.

Deux Traitez du même Auteur, l'un de la Flaterie, & l'autre de la Médisance, un vol. *in-douze*, 2. l. 10. s.

Les Oeuvres de Pasquier, 2. vol. *in-fol.* 40. l.

Dictionnaire universel François & Latin, par Furretiere, imprimé à Trevoux, nouvelle Edition, 5. vol. *in-fol.* 130. l.

L'Antiquité expliquée par le R. Pere Montfaucon, 10. vol. *in fol.* grand papier, 350. l.

——— *Id.* petit papier, 250. l.

Supplément de l'Antiquité par le même, 5. vol. *in-fol.* grand papier, 225. l.

——— *Id.* petit papier, 150. l.

Histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent, par M. Rapin Thoy-

ras, ſeconde Edition, augmentée, 10. vol. *in-quarto*, avec figures, 1726. 80. l.

Les Eſſais de Michel Seigneur de Montaigne, avec les Notes de M. Coſte, ſur l'Edition de Londres, 3. vol. *in-quarto*, 30. l.

Lettres Hiſtoriques & Galantes de deux Dames de condition; l'une à Paris, l'autre en Province, par M. Deſnoyers, 5. vol. *in-douze*, fig. Amſterdam, 1725. 12. l. 10.

Le Droit de la Guerre & de la Paix, par Grotius, avec les Notes de Barbeyrac, 2. vol. *in quarto*, 18. l.

Abregé Chronologique de l'Hiſtoire de France, ſous les Regnes de Loüis XIII. & Louis XIV. pour ſervir de ſuite à celui de Mezeray, *in-quarto*, 9. l.

Le même en 3. vol, *in-douze*. 9. l.

Dictionnaire Royal, François-Anglois, & Anglois-François, par M. Boyer, 2. vol. *in-quarto*, 20. l.

Recueïl des Commentateurs ſur toutes les Coûtumes de Picardie, & du Vermandois, avec des Notes & des Explications nouvelles, 4. vol. *in-fol.*, Paris, 1726. 80. l.

Dictionnaire des Cas de Conſcience, ou Déciſions des plus conſidérables difficultez touchant la Morale & la Diſcipline Eccléſiaſtique, par Meſſire Jean Pontas, Docteur en Droit Canon, Soû-Pénitencier de l'Egliſe de Paris; nouvelle Edition révûë, corrigée, & conſidérablement augmentée, en 3. vol. *in-fol.* 60. l.

L'Ordinaire de la Sainte Meſſe, en Latin & en François, avec les ſept Pſeaumes de la Pénitence, les Litanies des Saints, les Vêpres du Dimanche & les Complies, &c. *in-trente-deux, relié en veau*, 12. ſ.







